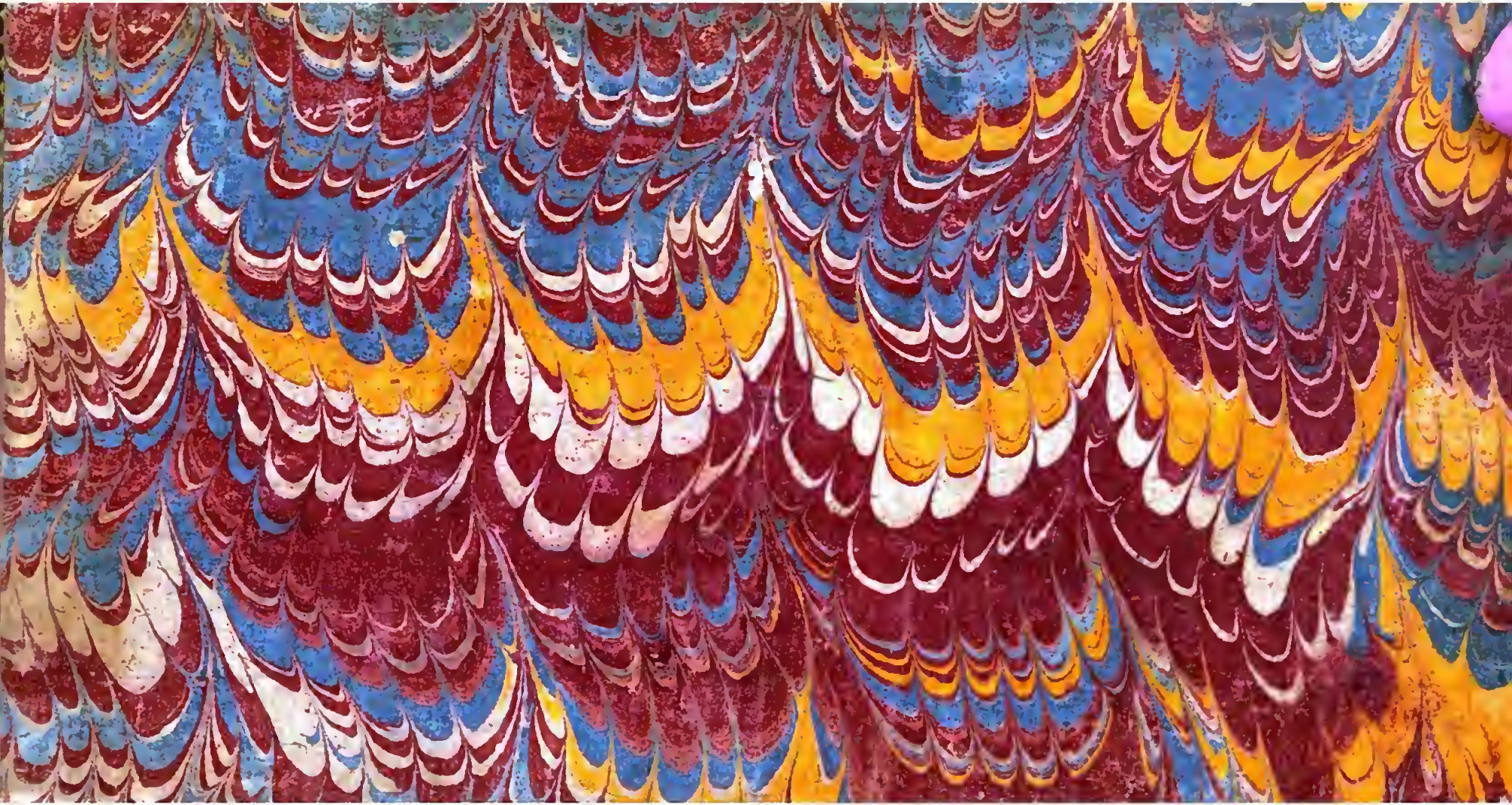
14
14-F
11



2.0441R1.

11-14 F. 11

ESSAIS
DE MORALE,
CONTENUS
en divers Traitez sur plusieurs devoirs importans.

VOLVME SECOND.

Quatriéme Edition, revûe & corrigée.

A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, ruë S. Jacques, à Saint Prosper & aux trois Vertus, au dessus des Mathurins.

M. DC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilege.

Reliqs Mont.
R.S.M. DE L'ORATOIRE
Jmberts.
BIBLIOTECHE
COMMISSIONE
BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AVERTISSEMENT.

Sur cette quatriéme édition.

COMME pluſieurs des traittez qui compoſent ce Volume n'avoient qu'un rapport aſſez éloigné à l'Education d'un Prince ; & que l'inclination de la pluſpart du monde s'eſt portée à les regarder plûtoſt comme ſeparez que comme reünis ſous un même titre, & ſur un meſme ſujet, on s'eſt crû obligé dés la ſeconde édition de ce livre de ſatisfaire cette inclination en retranchant le titre *d'Education d'un Prince*, & en leur donnant celuy *d'Eſſais de Morale*, comme eſtant du meſme genre que ceux qui portent ce nom. Mais on a paſſé plus avant dans cette quatriéme Edition. Car on a crû meſme devoir changer l'ordre des traittez, en mettant à la

teſte ceux qui regardent le commun du monde & qui ont des ſujets generaux, & reſervant au contraire pour la fin ceux dont la matiere eſt plus particuliere & moins commune.

Par cette veuë le Traitté de l'Education d'un Prince Prince qui eſtoit le premier & le principal dans la premiere Edition, eſt devenu le dernier, & les autres ont eſté placez ſelon que la matiere en a parû plus ou moins generale.

On a auſſi pratiqué dans cette Edition ce que l'on a fait dans celle du troiſiéme volume des Eſſais, qui eſt de reduire en Chapitres les Traittez qui ont pû s'y reduire facilement, afin de remedier à la confuſion qui naiſt de la multitude de ces petits nombres.

Ces changemens ont obligé de retrancher les Prefaces qui ſont à la la teſte des autres Editions de ce Volume icy, & de ſe contenter de ce petit avertiſſement.

TABLE

Des Traittez & Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER DISCOURS.

Sur la neceſſité de ne ſe pas conduire au hazard, & par des regles de phantaiſie. page 1

SECOND DISCOURS.

Contenant en abregé les preuves naturelles de l'exiſtence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame. 27

TROISIE'ME DISCOURS.

Où l'on fait voir combien les entretiens des hommes ſont dangereux. 48

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Qu'il n'y a perſonne en qui les diſcours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux ſortes de corruptions, l'une naturelle & l'autre ajoûtée, que celle-là naiſt particulierement des diſcours des hommes.* *ibid.*

CHAP. II. *De quelle ſorte les fauſſes*

idées à l'égard des biens & des maux se forment dans nostre esprit & se communiquent par le langage. 52

CHAP. III. *Que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence.* 59

CHAP. IV. *Combien il se glisse de mauvaises choses dans les entretiens* 62

CHAP. V. *Que l'on se trompe soy-même si l'on pense éviter le danger du langage de la concupiscence, en disant qu'on parle des choses humainement.* 65

CHAP. VI. *Autres adresses pour diminuer l'horreur dës vices. Vtilité du silence. Que chacun est obligé de détruire en soy les illusions qui naissent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela est de considerer sur chaque chose ce que Dieu en juge.* 71

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Nos paroles n'ont pas tout à fait la mesme regle que nos jugemens, non plus que nos actions & nos sentimens. Qu'il ne s'agit icy que de former les jugemens interieurs.* 72

CHAP. II. *Comment on doit regarder toutes les choſes temporelles, leur extrême petiteſſe. Que tout nous en avertit. Et le paſſé trop grand & trop petit à nos yeux.* 82

CHAP. III. *Gloire humaine, gloire des Saints & des méchans.* 86

CHAP. IV. *Veritable idée de ce qu'on appelle* Qualité. 89

CHAP. V. *Veritable idée de la* Valeur. 95

CHAP. VI. *Idées veritables des qualitez de l'eſprit. Ce que c'eſt que d'avoir de la lumiere & de la force d'eſprit, d'eſtre ſçavant. Que ces qualitez humaines ſont plus ſouvent pernicieuſes qu'utiles.* 104

CHAP. VII. *Veritables Idées des Juſtes & des Pecheurs.* 115

DE LA CIVILITE'
Chrétienne.

CHAP. I. *Comment l'amour propre produit la civilité.* 125

CHAP. II. *Qu'il ſembleroit que la charité nous devroit éloigner de la civilité.* 128

CHAP. III. *Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la civilité.* 137

CHAP. IV. *Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.* 145

CHAP. V. *Moyen d'accorder ces contrarietez apparentes : Regles qu'on doit garder dans la pratique de la Civilité.* 149

DE LA GRANDEUR.

Premiere Partie.

De la nature de la Grandeur, & des devoirs des inferieurs envers les Grands.

CHAP. I. *Instincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celuy qui porte à honorer les Grands plus fort que celuy qui porte à les mépriser. Source de mépris de la grandeur dans les Philosophes pauvres & riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puisse faire connoistre ce qui luy est dû* 154

CHAP. II. *Comment la concupiscence, la raison & la religion s'unissent pour former la Grandeur. Consequence de cette doctrine avantageuse aux Rois & aux Monarchies successives.* 161

CHAP. III. *Que cette autorité passe aux Magistrats & aux Princes du Sang.*

Reſolution de la queſtion propoſée par ou les Grands ſont dignes de reſpect. 169

CHAP. IV. *Pompes & richeſſes neceſſaires aux Grands. Et que les reſpects exterieurs leur ſont dûs, & meſme en un ſens les reſpects interieurs. Retenuë qu'on doit garder en parlant des Grands.* 172

CHAP. V. *Qu'il eſt beaucoup meilleur d'avoir attaché la Grandeur à la naiſſance, qu'au merite.* 179

CHAP. VI. *Autre raiſon d'honorer les Grands, qui naiſt des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité, pour remplir les beſoins des hommes, & que c'eſt l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au ſervice des hommes. Cauſe de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.* 183

DE LA GRANDEUR
Seconde Partie.

Des obligations & des difficultez de la vie des Grands,

CHAP. I. *Qu'il n'eſt permis à aucun homme de ſuivre ſa volonté ny de la faire ſuivre aux autres : qu'ainſi*

la Grandeur n'a pour but & pour employ que de faire obeïr Dieu. Crime que les Grands commettent en rapportant leur Grandeur à eux-meſmes. 194

CHAP. II. *Que la meſure du pouvoir des Grands eſt la regle de leurs devoirs, & qu'ils ſont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.* 201

CHAP. III. *Exemples des devoirs particuliers qui naiſſent de ce principe, que les Grands ſont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent, 1. à l'égard de l'immodeſtie des femmes; 2. de la nomination aux Benefices; pechez dont les Grands ſe chargent par la participation aux pechez d'autruy.* 206

CHAP. IV. *Que l'eſtat des Grands eſt un obſtacle à connoiſtre leurs devoirs.* 217

CHAP. V. *Combien l'eſtat des Grands leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.* 222

CHAP. VI. *Eſtat de Grandeur contraire à l'inſtinct du Chriſtianiſme.* 231

HAP. VII. *Que les Grands ont besoin de la pluſpart des vertus dans un degré heroïque.* 235

HAP. VIII. *Que tout ce qui montre combien il eſt difficile aux grands de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui ſatisfont aux devoirs du chriſtianiſme malgré toutes ces difficultez.* 240

Diſcours de feu M. Paſcal ſur la condition des Grands. 245

De la maniere d'étudier Chrétiennement. 261

TRAITE' DE L'EDVCATION d'un Prince.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les veuës que l'on doit avoir pour bien élever un Prince. 287

TRAITE' DE L'EDVCATION d'un Prince.

SECONDE PARTIE.

Contenant pluſieurs avis particuliers touchant les Eſtudes. 317

REFLEXIONS SVR LE Traitté de Seneque.

DE LA BREVETE' DE LA VIE.

Ou l'on voit l'uſage que l'on doit faire des écrits des Philoſophes Payens. 357

DISCOURS

SUR LA NECESSITE' de ne ſe pas conduire au hazard, & par des regles de phantaiſie.

DÉS que les hommes ſont en eſtat de connoiſtre ce qu'ils ſont, ils ſe partagent en differens eſtats, & en differentes profeſſions, ſelon que leur inclination les y porte, ou que la neceſſité les y engage ; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui ſe trouve dans le monde. Il n'y a ſouvent rien de plus frivole & de moins raiſonnable que les cauſes de ces inclinations, & ce qui les attache à un genre de vie plûtoſt qu'à un autre, eſt d'ordinaire ſi peu de choſe, qu'ils auroient honte de leur legereté, s'ils pouvoient s'en ſouvenir.

Mais outre ces differentes profeſ-

ſions, dont chacune n'eſt ſuivie que d'un certain nombre de perſonnes, il y a une profeſſion commune, & un meſtier general que tous les hommes ſont obligez de faire, qui eſt celuy d'eſtre hommes, & de vivre en hommes. Ce meſtier eſt infiniment plus important que tous les autres : il les embraſſe tous ; il les regle tous : Car les autres ſont bons, ou mauvais, utiles ou pernicieux, ſelon qu'ils ſont conformes ou contraires aux devoirs de cette condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs conſiſtent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'eſt marcher vers la mort. Mourir, c'eſt entrer dans une vie eternelle. Mais comme cette entrée eſt double, & qu'il y a une des portes de la mort qui nous met dans l'eſtat d'une miſere eternelle, & l'autre dans l'eſtat d'une eternelle felicité ; il eſt viſible que bien vivre, c'eſt marcher dans un chemin qui nous mene à ce bon-heur qui ne finira jamais ; & que vivre mal, c'eſt marcher dans celuy qui conduit à l'eternité de miſeres.

Toutes les autres differences que

l'on pourroit remarquer entre les di-
verſes routes que les hommes pren-
nent dans leur vie, ne ſont rien en
comparaiſon de cette effroyable dif-
ference qui naiſt de la fin de ces che-
mins. Tout chemin qui aboutit à la
miſere eternelle, eſt malheureux, fuſt-
l tout ſemé de fleurs. Tout chemin
qui ſe termine au bon-heur eternel,
eſt heureux, ne fuſt-il rempli que de
onces & d'épines. Mais la verité eſt
que ce n'eſt point ce qui les diſtingue.
l y a des biens & des maux dans tous
es chemins des hommes, & ils au-
oient bien de la peine d'en faire le
hoix, quand ils n'y conſidereroient
ue l'aiſe, la felicité & le plaiſir.

Auſſi n'y conſiderent-ils gueres que
ela, & cependant il n'y a preſque
oint de genre de vie qui n'ait eſté
uivy volontairement par quelque per-
onne comme le plus agreable de tous.
t ce n'eſt pas en quoy les hommes
nt le plus déraiſonnables. Toutes les
oſes du monde ſe reduiſent d'elles-
eſmes à une eſpece d'equilibre, &
s biens & les maux des diverſes con-
tions ſe balancent tellement qu'on
s trouve preſque dans toutes en une

égale proportion. Ainſi l'erreur des hommes conſiſte principalement en ce qu'ils s'imaginent que leur condition eſt plus heureuſe que celle des autres, ou que celle des autres au contraire eſt plus heureuſe que la leur. Et la verité eſt, que toutes les conditions ſont à peu prés également heureuſes ou malheureuſes.

Ce n'eſt pas icy le lieu d'étendre ce point, ni de faire voir de quelle maniere la coûtume, l'imagination, les paſſions, font cét également de biens & de maux en toute ſorte de conditions. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choſes pour faire perdre le ſentiment des maux & le gouſt des biens, rien ne peut détruire l'inegalité qui ſe tire de la fin de ces chemins : & cette inegalité eſtant ſi terrible, il eſt viſible que ſi les hommes eſtoient raiſonnables, ils n'auroient égard qu'à celle-là, & qu'ils ſe mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l'eternité des biens, & d'éviter ceux qui conduiſent à l'eternité des maux.

Le principal ſoin de ceux qui voyagent, eſt de s'informer du chemin qui

mene au lieu où ils ont deſſein d'aller ; & l'on n'en voit point d'aſſez imprudens pour s'enquerir avec ſoin s'ils trouveront un caroſſe, un bâteau, une bonne compagnie, ſans ſe mettre en peine du lieu où les conduira ce caroſſe, ce bâteau, cette compagnie.

Mais cette imprudence que perſonne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l'on fait d'un lieu à un autre dans ſa vie, eſt ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en ayent. La loy de la nature les preſſe, & ne leur permet pas de s'arreſter dans ce voyage. Ils ſçavent la double fin qui termine cette vie, & la plus grande partie des nations du monde témoigne d'en eſtre perſuadée : & neanmoins la conſideration de ces deux fins, l'une ſi terrible, & l'autre ſi deſirable, n'entre preſque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec ſoin de toutes les autres choſes, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du ſoin

de leur equipage, & de la recherche des commoditez de leur voyage. Mais pour le chemin ils le choiſiſſent avec ſi peu de diſcernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de precaution, & moins de ſoin.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix qu'ils vont à la mort & à l'éternité, que toutes leurs demarches les avancent vers ce terme ſi effroyable, & qu'ils ne ſçavent pas meſme ſi chaque pas qu'ils font, ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun qu'on ne voit point ſi on eſt proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit enſuite pourquoy ils vont par ce chemin plûtoſt que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par leſquelles ils s'y conduiſent, on verroit qu'à peine y ont-ils fait reflexion; qu'ils ont embraſſé les premieres lueurs qui les ont frappez; que les regles qu'ils ſuivent, n'ont point d'autre ſource qu'une coûtume qu'ils ont embraſſée ſans examen, ou des diſcours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que

leurs paſſions & leurs caprices.

On comprend aſſez de quelle ſorte on ſe laiſſe emporter par l'exemple & par les diſcours des autres ; mais on n'entend pas ſi bien comment on ſe forme ſur ſes paſſions, des maximes de conduite : Auſſi cét effet eſt inſenſible, & voicy de quelle ſorte il arrive. Les hommes ne ſeroient pas hommes s'ils ne ſuivoient quelque ſorte de lumiere fauſſe ou veritable. Leur nature eſt tellement formée, que la volonté n'embraſſe rien qui ne luy ſoit preſenté par l'eſprit ſous l'apparence de quelque bien. Ils ſont donc obligez en quelque ſorte de ſuivre la conduite de la raiſon. Et quoy que le plaiſir les attire quelquefois à faire des choſes que la raiſon juge mauvaiſes & pernicieuſes, cela ne peut eſtre ny continuel ny meſme frequent. Ce combat des paſſions contre la raiſon eſt trop incommode ; ils ne le pourroient ſouffrir, & il faut par neceſſité qu'afin de ſe rendre la vie ſupportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder enſemble.

C'eſt une choſe dure d'eſtre mépri-

ſé & condamné par les autres ; mais il eſt encore plus dur d'eſtre mépriſé & condamné par ſoy-meſme ; parce qu'il n'y a perſonne que nous aimions mieux que nous, & dont nous deſirions davantage l'eſtime & l'approbation.

Il eſt donc neceſſaire que les hommes voulant s'eſtimer eux-meſmes, ſe rangent ſous la conduite de leur raiſon pour éviter ſes reproches ; mais parce qu'ils veulent auſſi contenter leurs paſſions, ils font en ſorte que leur raiſon ſe rendant flexible à leurs inclinations, ſe forme des maximes de conduite qui y ſont conformes, & ſelon leſquelles elle peut approuver leurs actions. Ainſi ils établiſſent la paix en eux-meſmes par cette mutuelle correſpondance de leurs actions & de leurs maximes. Ils penſent comme ils agiſſent, & ils agiſſent comme ils penſent : & ils n'ont garde de ſe condamner eux-meſmes, puiſque leur volonté ſuit toûjours ce que l'eſprit luy preſcrit, & que l'eſprit preſcrit toûjours à leur volonté ce qu'elle deſire.

C'eſt pourquoy cette penſée de Se-

neque, que tous les fous ſont mal ſatisfaits d'eux-meſmes, *Omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui*, qui eſt tres-veritable en un ſens, eſt tres-fauſſe dans un autre; & l'on peut dire au contraire avec plus de verité, que c'eſt le propre des Sages d'eſtre mal contens d'eux-meſmes, *Omnis ſapientia laborat faſtidio ſui*, parce que leurs actions ne répondent jamais parfaitement à leurs lumieres. Mais les fous au contraire ſont d'ordinaire tres-contens & tres-ſatisfaits de ce qu'ils font, parce que leur raiſon & leur conduite ſont d'accord, & c'eſt auſſi ce que nous enſeigne l'Ecriture, quand elle nous dit, que le fou eſt remply de ſes voyes, *Viis ſuis replebitur ſtultus*, c'eſt à dire qu'il en eſt content & ſatisfait.

Y ayant donc une liaiſon comme neceſſaire entre la conduite des hommes & la lumiere des hommes, il s'enſuit qu'il y a autant de differentes lumieres qu'il y a d'humeurs & de conduites differentes: & c'eſt ce qu'il eſt aiſé de remarquer quand on conſidere de prés la vie & les actions des hommes. Car il n'y a qu'à les

étudier un peu pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes & leurs maximes, dont ils ſe forment une morale à leur phantaiſie.

Ces maximes & ces principes de morale ſont les regles dont ils ſe ſervent dans le choix de ce chemin qui mene à la vie ou à la mort éternelle. Car la ſuite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant ſa vie : & ces actions ſont reglées par les principes ſur leſquels il ſe conduit. De ſorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins, c'eſt à dire de vies déreglées & déraiſonnables, il faut qu'il y ait auſſi une infinité de fauſſes morales.

Ainſi il n'y a pas ſeulement une morale de Chreſtiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Perſans, de Bracmanes, de Sabis, de Parſis, de Chinois, de Braſiliens, qui conſiſte dans certaines maximes qui ſont communes à chacune de ces ſocietez ; mais parmy ceux qui font profeſſion de la meſme Religion, il y a ſouvent de differentes morales, ſelon les differentes profeſſions. Les Magiſtrats ont certaines maximes, les Gentilshom-

mes en ont d'autres ; il y a une morale de Soldats, de Marchands, d'Artiſans, de Partiſans, & meſme de Voleurs, de Bandis, de Corſaires ; puiſque ces gens ont certaines regles qu'ils obſervent entr'eux auſſi fidelement que les autres hommes obſervent leurs loix, & qu'ils ſe font comme les autres une conſcience qui approuve leur genre de vie.

Enfin en deſcendant juſques à chaque homme en particulier, on trouvera qu'outre quelques maximes generales dans leſquelles ils conviennent avec ceux de leur Religion & de leur profeſſion ; ils ont auſſi pluſieurs maximes particulieres qu'ils ramaſſent ça & là, ou qu'ils ſe forment d'eux-meſmes, dont ils ſe compoſent une morale toute differente de celle des autres.

C'eſt une choſe ſurprenante de conſiderer le mélange confus de ces maximes qui font la morale des particuliers ; car l'on n'y voit pas moins de varieté que dans le viſage des hommes qui ſont ſi admirablement diverſifiez. Mais ce qu'il y a de plus étonnant & qui fait mieux connoiſtre que

toutes choſes, l'excés de l'aveuglement des hommes, c'eſt la legereté prodigieuſe avec laquelle ils embraſſent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de ſoin qu'ils y apportent pour diſcerner la verité de l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme ſi elles eſtoient les plus aſſurées du monde.

Il s'agit de leur tout, puiſqu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de mal-heur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternitez. Ne ſemble t'il donc pas que leur principal ſoin & leur principale application devroit eſtre de s'inſtruire des regles veritables qu'ils doivent ſuivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les diſcerner de ce nombre innombrable de fauſſes regles qui ſont ſuivies par ceux qui s'éloignent de la verité.

La diverſité meſme des maximes qui regnent parmy les hommes, leur devroit faire comprendre que ce n'eſt pas une choſe ſi aiſée que de trouver ce chemin qui mene à la vie, puiſque les hommes n'en conviennent

pas. S'il eſtoit ſi viſible, il les attireroit tous par ſa clarté : & s'il ſe trouvoit des hommes aſſez déraiſonnables pour refuſer d'y marcher, il ne s'en trouveroit point d'aſſez aveugles pour le méconnoiſtre.

Cependant c'eſt à quoy ils ſongent le moins qu'à s'inſtruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embraſſent pour l'ordinaire ſans diſcernement les premieres maximes qu'on leur en donne, & ils ne remettent jamais en doute celles qu'ils ont embraſſées, comme s'il eſtoit certain que les premieres inſtructions fuſſent toûjours veritables.

C'eſt ce qui paroiſt particulierement dans la Religion, qui eſt la choſe du monde la plus importante, & qui fait dans tous les peuples une partie tres-conſiderable de leur morale ; car il n'y a point de temerité égale à celle qui porte la pluſpart des hommes à ſuivre une Religion plûtoſt qu'une autre.

J'excepte la Religion Chreſtienne, qui a un éclat ſi grand & ſi particulier par ſa ſainteté, ſon antiquité, ſes miracles & ſes propheties, que ceux qui

la ſuivent, eſtant frappez de cet éclat extraordinaire, & qui ne ſe rencontre nulle part ailleurs, ne peuvent eſtre eſtimez temeraires de la preferer tout d'un coup à toutes les autres: outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fonds & plus on y découvre de lumieres; au lieu que les autres Religions ne peuvent ſoûtenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui priſes enſemble, ſont infiniment plus étenduës que la Chreſtienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces creances: & quand on auroit à deſſein inventé des opinions ridicules ſans raiſon & ſans apparence, on n'auroit pû y mieux reüſſir qu'ont fait les auteurs de ces fantaſques Religions. Elles n'ont ny miracles ny propheties, ny rien de capable de perſuader des eſprits tant ſoit peu ſenſez. Tout ce que l'on connoiſt par la raiſon, par l'experience, par la lecture des hiſtoires, les détruit & les convainc de fauſſeté. D'où vient donc qu'elles

ſont ſuivies par les trois quarts du monde ? que le Mahometiſme ſeul occupe une ſi vaſte étenduë de terre ? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs pourquoy ils ſuivent la Religion qu'ils profeſſent ? S'ils ont tant ſoit peu de ſincerité, ils ne répondront autre choſe ſinon qu'ils la ſuivent parce que leurs peres l'ont ſuivie, parce que leurs parens, leurs amis, leur nation, leur Prince la ſuit. Voilà tout le fondement de leur créance. Cependant il ne faut qu'un peu de ſens-commun pour voir que cette raiſon eſt ridicule: Car toute Religion ſera veritable par cette regle dans le pays où elle eſt receuë. Mais toute fauſſe qu'elle ſoit, le commun des hommes n'eſt pas capable d'y reſiſter : leur eſprit y ſuccombe ; il s'y rend ſans reſiſtance, & en fait le fondement de toute ſa vie.

Il n'y a que les Chreſtiens, comme j'ay dit, qu'on puiſſe exemter legitimement de cette imprudence ; quoy qu'il y en ait peut-eſtre pluſieurs parmy eux qui ne ſont Chreſtiens que de la meſme maniere que les Turcs ſont Turcs, c'eſt à dire, par la ſeule im-

preſſion de l'exemple, ſans aucune attache divine dans le cœur, & ſans aucune lumiere ſolide dans l'eſprit. Mais comme il eſt vray en general que la morale de tous les Chreſtiens eſt tres-ſolide dans les principes qu'ils tirent de cette divine Religion, il eſt vray auſſi qu'elle ne laiſſe pas d'eſtre fort bizarre & fort peu ſolide dans l'eſprit de la pluſpart de ceux qui portent le nom de Chreſtiens, parce qu'ils ſont peu inſtruits du fond de leur Religion, & qu'ils ſe donnent la liberté, comme les autres hommes, de ſe former d'autres maximes ſelon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la Religion Chreſtienne, ne compoſent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres qu'ils ont embraſſez au hazard & ſans examen, avec la meſme temerité que nous avons remarquée dans ces peuples aveuglez. L'exemple de leurs amis & de ceux avec qui ils vivent, les diſcours de ceux avec qui ils converſent, leur en impriment un tres-grand nombre d'autres, ſans qu'ils y penſent. Leur amour propr & le deſir ſecret de ſe juſtifier dans leurs paſ-

ſions leur en inſpire pluſieurs, comme nous avons déja dit. Ils forment quantité de jugemens au hazard ſur les rencontres qui ſe preſentent, & ces jugemens demeurant dans leur memoire, & eſtant favoriſez de l'amour propre qui les regarde comme des productions qui luy appartiennent, ſervent de principes en d'autres rencontres ſemblables : & ainſi ils ſe forment une morale qui n'eſt guere moins déreglée que celle des Mahometans & des Indiens.

Ce qui eſt admirable, eſt qu'ils reconnoiſſent qu'ils ont beſoin de maître & d'inſtruction pour toutes les autres choſes ; ils les étudient avec quelque ſoin ; ils ſont dociles envers ceux qui les leur montrent : il n'y a que la ſcience de vivre qu'ils n'apprennent point & qu'ils ne deſirent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec ſi peu de ſoin, qu'il ſemble qu'elle n'en vaille pas la peine.

Ils font choix des artiſans, des medecins, des avocats dont ils ſe ſervent ; ils craignent d'eſtre trompez dans les moindres choſes. Mais ils n'ont aucune défiance quand il ne s'a-

git de rien moins que de ſe ſauver ou de ſe perdre pour l'éternité. Tout guide leur ſemble habile : le premier venu leur eſt bon, & ils ſe repoſent ſur luy avec une parfaite ſecurité. Ainſi ils s'expoſent hardiment au voyage de la vie, ſans chercher d'autres lumieres que celles de ces maximes fantaſques, dont ils ſe ſont temerairement remplis l'eſprit.

Où ſont ceux qui ſont touchez ſerieuſement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaiſe route dans leur vie, qui ne deſirent rien davantage que de trouver la lumiere veritable pour s'y conduire, & qui faſſent de cette recherche leur principale & leur plus ſerieuſe occupation? Où ſont ceux qui ſe défient d'eux-meſmes, qui marchent avec crainte & tremblement & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas ? Il y en a ſans doute, puiſqu'il y a des juſtes & des élûs ; mais il y en a peu, parce qu'il y a peu de juſtes & peu d'élûs. Le commun du monde marche ſans crainte, ſans défiance, ſans prévoyance, ſans réflexion : & ſuivant temerairement leurs paſ-

ſions & leurs phantaiſies, ils s'avancent à grands pas vers la mort, juſques à ce qu'ils ſoient arrivez à ce moment terrible qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement en tirant du fond de leur cœur ces paroles de deſeſpoir : *Ergo erravimus à via veritatis, & juſtitiæ lumen non luxit nobis ; & Sol intelligentiæ non eſt ortus nobis.* Nous *nous ſommes donc égarez de la voye de la verité, la lumiere de la juſtice ne nous a point luy, & le Soleil de l'intelligence ne s'eſt point levé pour nous.*

En conſiderant avec effroy ces démarches temeraires & vagabondes de la pluſpart des hommes, qui les mènent à la mort, & à la mort éternelle, je m'imagine de voir une iſle épouventable, entourée de precipices eſcarpez qu'un nuage épais empeſche de voir ; & environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces precipes. Tous les chemins & tous les ſentiers ſe terminent à ces precipices, à l'exception d'un ſeul, mais tres-étroit & tres-dif-

ficile à reconnoiſtre, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu, & l'on arrive à un lieu de ſureté & de lumiere.

Il y a dans cette iſle un nombre infiny d'hommes, à qui l'on commande de marcher inceſſamment. Un vent impetueux les preſſe, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit ſeulement que tous les chemins n'ont pour fin que le precipice, qu'il n'y en a qu'un ſeul par où ils ſe puiſſent ſauver, & que cét unique chemin eſt tres-difficile à remarquer. Mais nonobſtant cét avertiſſement, ces miſerables ſans ſonger à chercher ce ſentier heureux, ſans s'en informer, & comme s'ils le connoiſſoient parfaitement, ſe mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du ſoin de leur équipage, du deſir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertiſſement qu'ils peuvent prendre en paſſant. Ainſi ils arrivent inſenſiblement vers le bord du precipice, d'où ils ſont emportez dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a ſeulement un tres-petit nombre de ſages qui cherchent avec ſoin ce ſentier étroit, & qui l'ayant découvert, y marchent avec grande circonſpection, & trouvant ainſi moyen de paſſer le torrent, & de ſortir de ces précipices, arrivent enfin à un lieu de ſeureté & de repos.

Peut-eſtre que celuy qui diſoit à Dieu ces paroles : *Torrentem pertranſivit anima noſtra, forſitan pertranſiſſet anima noſtra aquam intolerabilem*, avoit dans l'eſprit quelque image de cette ſorte. Mais quelque affreuſe qu'elle paroiſſe, elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ay eu deſſein de repreſenter. Les choſes ſpirituelles ſont ſi hautes, qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image eſt infiniment éloignée de la realité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des precipices de cette Iſle imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui ſortent du monde par la mort aprés s'eſtre égarez du chemin de la juſtice. *Pſ.* 123. *v.* 5.

Cependant cette image toute im-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

parfaite qu'elle eſt, ſuffit pour faire comprendre que l'unique ſageſſe de ces voyageurs ſeroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient ſauver leur vie, que leur unique bonheur ſeroit de le trouver & d'y marcher juſques au bout; & que tous ceux qui ne ſe metroient pas en peine de le chercher, ſeroient inſenſez & malheureux. Elle ſuffit pour faire concevoir que toute la curioſité qu'ils auroient pour les autres choſes, toute l'ambition qui les porteroit à vouloir dominer ſur leurs compagnons, toute l'ardeur qu'ils ſeroient paroiſtre à la recherche de leurs plaiſirs, ne ſeroient pas ſeulement vaines & ridicules, mais ne pourroient eſtre l'effet que d'une incroyable ſtupidité. Qu'eſt-ce donc que l'on doit dire de la verité dont cette image eſt ſi éloignée? Et que peut-on penſer de l'aveuglement des hommes qui ont ſi peu de ſoin de s'inſtruire du chemin de leur ſalut, qui vivent & marchent au hazard, & qui ne ſongent qu'à ſe divertir durant le voyage de l'éternité?

C'eſt pour retirer les hommes de cette temerité inſenſée, par laquelle

ils ſe precipitent dans l'enfer en ſuivant leurs caprices & leurs phantaiſies, que Dieu les exhorte dans l'Ecriture avec tant d'inſtance d'écouter la ſageſſe & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'eſt pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les treſors cachez dans la terre : *Si quæſieris eam quaſi pecuniam, & ſicut theſauros effoderis illam* : qu'il veut qu'ils en faſſent leur bien, leur heritage, leur treſor : *Poſſide ſapientiam, poſſide prudentiam, & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* Car cette ſageſſe qu'il leur commande de rechercher, n'eſt autre choſe que la lumiere qui leur eſt neceſſaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions ſelon la juſtice & la loy de Dieu : & elle conſiſte toute à connoiſtre le chemin du Ciel. C'eſt pourquoy il eſt dit expreſſément que *la ſageſſe de celuy qui eſt vrayement ſin, eſt de connoiſtre ſa voye : Sapientia callidi eſt intelligere viam ſuam*, & l'Ecriture l'appelle la ſcience du ſalut, *ſcientiam ſalutis* ; parce qu'elle eſt ſeule capable

de nous y conduire, & que toutes les autres ſciences ſans celle-là, ne ſont que des ſciences de mort, qui n'ont que la mort pour fin, & qui ne conduiſent qu'à la mort.

La veritable ſcience des hommes, eſt donc de connoiſtre leur voye, c'eſt à dire la voye du ſalut, la voye de la paix, la voye du Ciel. Leur unique étude doit eſtre d'acquerir cette ſcience; mais le moyen de l'acquerir eſt de l'eſtimer autant qu'elle le merite. Et c'eſt pourquoy l'Ecriture nous dit encore, *Que le commencement de la ſageſſe eſt de faire de la ſageſſe ſon treſor, & de la preferer à toutes les choſes que nous pouvons avoir en ce monde.* PRINCIPIUM *ſapientiæ, poſſide ſapientiam; & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* Car Dieu a voulu que cette ſcience ſi neceſſaire aux hommes fuſt de telle nature, qu'elle dépendît plus de leur cœur que de leur intelligence & de leur eſprit; & que comme elle ne ſe trouve point par ceux qui ne la deſirent pas, ou qui ne la deſirent pas comme elle merite de l'eſtre, on ne manquaſt jamais de la trouver quand on la cherche de tout ſon cœur.

Ainſi

Ainſi le plus grand pas vers la ſageſſe eſt de la deſirer & de la chercher ſincerement, & d'eſtre vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard de ſuivre temerairement les opinions que l'on a receuës ſans diſcernement ; ce que l'Ecriture appelle *Marcher aprés ſes penſées & faire la volonté de ſes penſées* ; de ne ſçavoir où l'on va, & de ne ſe mettre pas en peine ſi la voye que l'on ſuit nous conduit à la vie ou à la mort.

Je n'ay eu deſſein dans ce diſcours que de cõbattre cette ſtupidité monſtrueuſe, & de perſuader ſi je pouvois à ceux qui le liront, & qui n'y ont pas fait juſques icy aſſez de reflexion, que c'eſt un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choſes dont on ſe remplit l'eſprit, d'apprendre les arts, les exercices, les ſciences, & de n'apprendre point la ſcience de vivre, c'eſt à dire celle de conduire ſa vie de la maniere qu'il eſt neceſſaire pour éviter l'éternité de miſere dont nous ſommes menacez, & de parvenir aux

biens éternels qui ſeront la recompenſe des juſtes.

Car lors que cette penſée eſt fortement gravée dans l'eſprit & dans le cœur, & qu'elle fait noſtre paſſion dominante, non ſeulement elle nous met dans la voye de trouver la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir ; mais rien n'eſt plus capable de diſſiper la principale illuſion qui nous la cache, qui eſt cette duplicité de cœur ſi ſouvent marquée par l'Ecriture, qui nous fait apprehender de connoiſtre nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous preſſe trop quand ils nous ſeront une fois connus, & que nous ne ſoyons contraints de renoncer à nos paſſions, ou que nous ne les ſuivions plus qu'avec un remords incommode qui trouble nôtre repos & noſtre plaiſir.

DISCOURS

CONTENANT EN abregé les preuves naturelles de l'exiſtence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame.

COMME les libertins & les impies rejettent preſque toutes les preuves qui ſe tirent e l'autorité des livres ſaints dont ils oyent ſapper les fondemens en niant exiſtence de Dieu & l'immortalité de ame, ceux qui deffendent la Religion ontre eux ont crû qu'ils devoient voir recours à des raiſons naturels, comme à des principes communs u'ils ne pourroient pas dés-avoüer.

Les uns ont inventé des raiſonnemens ſubtils & metaphyſiques pour ouver l'un & l'autre de ces deux oints, & les autres en propoſent de us populaires & de plus ſenſibles en ppellant les hommes à la conſideraon de l'ordre du monde, comme à un and livre toûjours expoſé à leurs uë-

Je reconnois que ce ne sont pas là les preuves les plus propres pour conduire à la vraye Religion ceux qui sont assez malheureux pour ne la connoistre pas, & que celles qui se tirent des miracles & des Propheties, qui authorisent la certitude des Ecritures, sont beaucoup plus capables de faire impression sur des esprits opiniastres. Mais je suis persuadé en mesme temps que ces preuves naturelles ne laissent pas d'estre solides, & que pouvant estre proportionnées à certains esprits, elles ne sont pas à negliger.

Il y en a d'abstraites & de metaphysiques comme j'ay dit, & je ne voy pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à nostre raison, plus proportionnées à la pluspart des esprits, & qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y resister: & ce sont celles que j'ay dessein de recüeillir dans ce discours.

Quelques efforts que fassent les Athées pour effacer l'impression que la veuë de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes,

qu'il y a un Dieu qui en eſt l'auteur, ils ne ſçauroient l'étouffer entierement ; tant elle a des racines fortes & profondes dans noſtre eſprit. Si ce n'eſt pas un raiſonnement invincible, c'eſt un ſentiment & une veuë qui n'ont pas moins de force que tous les raiſonnemens. Il ne faut pas ſe forcer pour s'y rendre, mais il faut ſe faire violence pour la contredire.

La raiſon n'a qu'à ſuivre ſon inſtinct naturel pour ſe perſuader qu'il y a un Dieu Createur de tout ce que nous voyons, lors qu'elle jette les yeux ſur les mouvemens ſi reglez de ces grands corps qui roulent ſur nos teſtes : ſur cet ordre de la nature qui ne ſe dément jamais : ſur l'enchaînement admirable de ſes diverſes parties qui ſe ſoûtiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide mutuelle qu'elles s'entrepreſtent : ſur cette diverſité de pierres, de metaux, de plantes : ſur cette ſtructure admirable des corps animez ; ſur leur production, leur naiſſance : leur accroiſſement, leur mort. Il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes tes merveilles l'eſprit n'entende cet-

te voix secrette, que tout cela n'est pas l'effet du hazard, mais de quelque cause qui possede en soy toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les ressorts de cette estonnante machine, en disant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaste dans son estenduë, & un grand mouvement qui la dispose & qui l'arrange, puisqu'il faut toûjours qu'on nous dise quelle est la cause de cette matiere & de ce grand mouvement : & c'est ce qu'on ne sçauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immateriel & intelligent qui ait produit & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t'il de concevoir que cette masse morte & insensible que l'on appelle matiere soit un Estre éternel & sans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-mesme aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus mépriſable de tous les estres la plus grande de toutes les perfections, qui est d'estre par soy-même. Je sens que je suis infiniment plus no-

ble que cette matiere : je la connois, & elle ne me connoiſt point ; & neanmoins je ſens en même temps que je ne ſuis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait auſſi bien que moy une cauſe de ſon eſtre ; & cette cauſe ne pouvant eſtre matiere, eſt ce principe immateriel & tout puiſſant que nous cherchons.

Mais s'il eſt ridicule de s'imaginer une matiere qui ſubſiſte par elle-même de toute éternité ſans cauſe & ſans principe, il l'eſt beaucoup plus de ſuppoſer un mouvement increé & éternel. Car il eſt clair que nulle matiere n'a dans ſoy-même le principe de ſon mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs, mais elle ne peut ſe le donner à elle-meſme. Tout ce qu'elle en a luy eſt toûjours communiqué par quelque autre cauſe : & quand elle a ceſſé de ſe mouvoir : elle demeure d'elle-meſme dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puiſqu'il ne naiſt pas de la matiere, & qu'il n'y eſt pas meſme attaché par une attache ſtable & fixe, mais qu'il paſſe d'une partie à une autre par un changement

continuel ? Fera-t-on aussi de cet accident un Estre éternel & subsistant par soy-mesme ? & ne doit-on pas reconnoistre que puis qu'il ne peut estre sans cause, & que cette cause n'est pas la matiere, il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est necessaire pour produire ce mouvement, il ne l'est pas moins pour le regler & le borner à la mesure propre pour conserver le monde, & sans laquelle il le détruiroit. Car encore qu'on puisse bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & dissout tous les corps, est infiny dans l'infinité des espaces ; il est certain neanmoins qu'il est finy dans chaque partie, & que s'il estoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde visible, il en changeroit toute la face & le renverseroit entierement. Qui l'a donc reduit à cette proportion où il est ? Et comment dans l'infinité des degrez dont il est capable, s'est-il trouvé justement dans celuy qui a produit cét arrangement si admirable ? La matiere d'elle-mesme est indifferente à recevoir un plus grand ou un moindre mouvement.

L'un ou l'autre détruiroit l'eſtat preſent du monde, & le renverſeroit entierement. D'où vient donc qu'il s'eſt trouvé dans cet équilibre ſi juſte? C'eſt par hazard, dit-on ? On le peut dire de bouche ; mais en verité je ne ſçay ſi on le peut dire ſerieuſement.

Mais outre la matiere & le mouvement nous découvrons encore dans le monde des Eſtres penſans, parce que nous ſommes aſſurez que nous penſons & que nous faiſons avec raiſon le meſme jugement des autres hommes : & la conſideration de ces Eſtres nous mene encore plus directement à la connoiſſance de l'immortalité de noſtre ame, & enſuite à celle de l'exiſtence de ſon Createur.

Car il eſt impoſſible qu'on faſſe reflexion ſur la nature de la matiere, qu'on ne reconnoiſſe qu'en quelque maniere qu'on en bouleverſe les diverſes parties, on ne fera jamais enſorte par ces divers arrangemens, que ne ſe connoiſſant pas auparavant, elle vienne à ſe connoiſtre ; & que de morte & inſenſible, elle devienne tout dun coup vivante, penſante & intelligente.

Que s'enſuit-il de là ? Que puiſqu'il

est certain que nous pensons & que nous sommes des Estres pensans, nous avons en nous un Estre qui n'est point matiere, & qui en est réellement distingué Qui seroit donc capable de le détruire ? Et pourquoy perira-t-il estant separé de la matiere, puisque la matiere ne perit pas lors qu'elle en est separée ?

L'aneantissement d'un Estre est pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute nostre raison s'y oppose. Pourquoy forcerions-nous donc & nostre imagination & nostre raison pour tirer ces Estres pensans de la condition de tous les autres Estres, qui estant une fois, ne retombent jamais dans le neant ? Et pourquoy craindrions-nous pour nos ames qui sont infiniment plus nobles que les corps l'aneantissement que nous ne craignons pour aucun des corps ?

Que si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des Estres pensans qui ne sont pas des corps, estant certain que ces Estres ne sont pas éternels, qui en sera le principe ? Ce ne sera pas la matiere, car estant, pour le dire ainsi, un neant d'esprit, com-

ment pourroit-elle produire un eſprit ? Ce n'eſt pas auſſi un autre eſprit ſemblable, c'eſt à dire que ce n'eſt pas l'ame des peres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un eſprit pourroit-il tirer du neant un autre eſprit qui a des penſées & des volontez differentes des ſiennes & ſouvent contraires ? Si l'eſprit produiſoit un eſprit, il le produiroit en penſant. Il connoiſtroit cette force en ſoy. Il s'appercevroit de cet effet. Cependant, qui s'en eſt jamais apperceu ? Je ne ſçay comment vous avez commencé de paroiſtre dans mon ſein, diſoit la Mere des Machabées à ſes enfans. Toutes les meres en peuvent dire de meſme ; & il eſt bien clair que leur penſée & leur volonté ne contribuent rien à cet ouvrage admirable qui ſe forme en elles, puiſque ſouvent elles ont des penſées & des volontez contraires à la naiſſance de leurs enfans.

Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoiſſance du Createur du monde, matiere, mouvement, eſprits. Toutes ces choſes nous crient d'une voix aſſez intelligible qu'elles ne ſe ſont pas faites elles-

mesmes, & que c'est Dieu qui les a faites. *Ipse fecit nos & non ipsi nos.*

Il a voulu mesme pour nous détourner de cette imagination impie que le monde fust éternel, y laisser des caracteres sensibles & grossiers qui font voir au moins qu'il est nouveau dans cet ordre, sans lequel les hommes ny les animaux ne sçauroient vivre. D'où il s'ensuit que les hommes & les animaux sont nouveaux, ce qui suffit pour prouver l'existence de leur Createur.

Car nous ne voyons point de cause naturelle qui puisse produire de hautes montagnes, & creuzer des valées capables de contenir les eaux de la mer. Qu'on lise toutes les histoires, & l'on ne verra aucun exemple d'une nouvelle montagne qui ait paru dans le monde. Les vents font quelquefois de petits amas de sable en certains endroits ; mais ils ne les élevent jamais à une hauteur considerable, & mesme ils les détruisent souvent aprés les avoir formez. Les tremblemens de terre font de plus grands renversemens ; mais on ne lit nulle part qu'ils ayent fait en quelques endroits de hautes montagnes, & on ne le peut supposer

que par une hypothèſe en l'air que l'experience ne favoriſe point. Ainſi les montagnes qui ſont au monde diminuant tous les jours ſenſiblement par les pluyes & les eaux qui entraînent une partie de la terre, & les vallées au contraire ſe rempliſſant de jour en jour, il eſt viſible que les montagnes ne ſçauroient durer une éternité dans cet eſtat, & que dans l'eſpace d'un certain nombre d'années elles ſeroient applanies & les vallées remplies. Et il eſt clair par conſequent que ſi le monde eſtoit éternel elles auroient déja eſté applanies, la moindre diminution ſenſible eſtant capable d'aneantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'eſpace infiny de l'éternité.

Il eſt donc certain qu'on ne peut ſuppoſer le monde eternel en l'eſtat où il eſt, c'eſt à dire, dans un eſtat où une partie de la terre eſt ſeche & élevée, & l'autre baſſe & couverte d'eau. Le cours ordinaire des cauſes naturelles tend à détruire cét eſtat en couvrant d'eau toute la terre ; & neanmoins les hommes ni les animaux terreſtres ne ſçauroient ſubſiſter

dans un autre. Ils periroient tous sans doute, si la terre se couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne sont donc pas éternels non plus que les animaux. Ils ont commencé & l'on peut remonter par une certaine suite d'années jusques à la tige de leur origine.

Or quelle sera l'origine & la cause d'un homme ? si nous la cherchons dans la nature, nous n'y en trouverons aucune qui soit capable de produire cet effet. On n'a jamais oüy dire que des hommes ayent esté produits autrement que par la voye ordinaire.

Il est mesme tres-vray-semblable, que le mouvement ordinaire de la matiere du monde, ne produiroit jamais un lion, s'il n'y en avoit point encore sur la terre : comme ce mouvement ne produit point de loups en Angleterre, parce qu'on les en a exterminez.

Mais il est au moins certain qu'il ne produiroit jamais un Esprit, comme nous avons fait voir, & que la matiere estant privée de pensée, ne viendra jamais à se connoistre pour estre differemment arrangée. Ainsi il faut necessairement avoüer, & que les hommes sont nouveaux, & que toute la

rature corporelle eſtant incapable de produire un homme, il s'enſuit que n'eſtant pas éternel, il n'a pû eſtre produit que par un eſtre plus puiſſant que la nature.

Auſſi toutes les inventions des hommes ſentent la nouveauté & désavoüent l'Eternité. Nous ne voyons rien dans le monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l'Eſcriture Sainte luy attribuë. Il n'y a point d'Hiſtoriens au delà de quatre mille ans. On voit depuis ce temps un progrés perpetuel du monde pareil à celuy d'un homme qui ſort de l'enfance, & qui paſſe par les autres âges.

Varron témoigne, que des arts qui eſtoient au monde, lors qu'il eſcrivoit, il n'y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toûjours avancé à trouver de nouveaux moyens pour ſoulager la neceſſité des hommes : & à meſure que l'on remonte plus haut, on trouve toûjours les inventions plus imparfaites & les hommes plus dépourveus. On ſçait l'origine preſque de tous les Arts, de toutes les ſciences, de toutes les Polices, de tous les Empires, de toutes les Villes.

Je ſçay qu'un autheur a ramaſſé avec les nouvelles inventions qui ont eſté trouvées depuis quelques ſiecles, pluſieurs inventions anciennes, qui ſe ſont perduës, dont il a compoſé un livre ſous ce titre *Vetera deperdita. Nova reperta.* Mais on peut remarquer dans ce livre meſme, que ces anciennes inventions n'eſtoient pas de grand uſage, & ſont recompenſées avantageuſement par de nouvelles inventions plus belles & plus faciles : au lieu que celles qu'on a trouvées depuis peu ſont ſi commodes d'une part, qu'il eſt impoſſible qu'elles s'aboliſſent jamais, eſtant une fois trouvées, & ſi faciles de l'autre qu'il eſt eſtrange comment on a pû eſtre ſi long-temps ſans les trouver.

Qu'y a-t'il par exemple de plus commode à la vie de l'homme, que l'art de faire ſervir à leurs ouvrages ces deux grands agents de la nature le vent & l'eau. La pluſpart des choſes ne ſe font preſentement, que par les forces qu'on emprunte de ces deux corps. La moindre ſcience des mecaniques ſemble conduire naturellement a en tirer les uſages qu'on en ti-

re, puis qu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en eſt jamais difficile.

On peut dire avec aſſurance que les hommes ne ſeront jamais ſi ſimples que de ſe reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font ſi commodement par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainſi l'invention des moulins ne ſçauroit jamais perir : & neanmoins cette invention ſi utile n'eſt pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le temps de Pline, l'on euſt d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et quoy qu'il paroiſſe par cet Auteur, qu'il y avoit de ſon temps certaines meules qui tournoient par le moyen de l'eau, neanmoins la maniere dont il en parle, fait voir que cette invention eſtoit encore alors peu parfaite & peu commune, puiſqu'il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains ; au lieu que lors qu'elle eſt bien connuë elle abolit tous les autres. l. 18. c. 10.

Il n'y a rien auſſi de plus naturel & de plus ſimple que l'Impreſſion, &

l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui éternise toutes choses puisse jamais s'abolir ; mais on a lieu d'admirer comment on a esté si long-temps sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur estoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu'on avoit esté si long-temps à tracer avec le burin. Si cette idée les eust frappez, & s'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas esté long-temps sans la perfectionner, & sans trouver le mélange d'ancre necessaire pour l'impression, & neanmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'est avisé de cette invention, qui seroit à l'avenir éternelle, si le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & quelle utilité n'en tire-t-on point pour la chasse & pour la guerre ? Combien un fusil est-il plus commode pour tirer un oiseau que les arcs & les arbalestes dont on se servoit autrefois ; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'est-on delivré par le moyen de nos canons & de nos mines ? On n'a-

voit preſque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrétoient ſix mois une armée victorieuſe, & Ceſar & Alexandre avec toute leur valeur n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Païs-bas. Les hommes ſont trop méchans pour oublier jamais une invention qui ſeconde ſi bien leurs paſſions. La matiere en a toûjours eſté expoſée à leurs yeux. La preparation n'en eſt pas fort difficile. L'experience en eſtoit aizée ; & neanmoins il n'y a pas fort long temps qu'elle eſt dans le monde.

La Bouſſole a de ſi étranges utilitez, que c'eſt elle ſeule qui nous a donné la connoiſſance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Elle eſt ſi ſimple, qu'il y a lieu d'admirer comment les hommes ont pû eſtre ſi l'on-temps ſans la trouver : car la proprieté que l'aiman a d'attirer le fer, ayant toûjours eſté connuë, ce qui a ſouvent donné lieu de faire toucher du fer à de l'aiman, il eſt

difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n'ayent jamais, ou par hazard, ou de dessein laissé en liberté quelque aiguille touchée par l'aiman, soit en la faisant nager sur l'eau, soit en la suspendant, & en ce cas ils eussent reconnu sans peine qu'elle se tournoit toûjours du mesme costé. Il en fust arrivé de mesme, s'ils eussent suspendu un aiman à un fil ; car ils auroient veu aussi qu'il tourne toüjours un de ses costez vers un Pole, & l'autre vers l'autre.

Toutes ces inventions & plusieurs autres sont si faciles, qu'il est impossible que le monde ait pû durer une éternité de temps sans les trouver, & elles sont si commodes qu'il est encore plus impossible qu'estant une fois trouvées elles perissent jamais. Il est donc visible qu'estant nouvelles comme elles sont, elles sont des preuves sensibles de la nouveauté des hommes, puis qu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plûtost, s'il y avoit toûjours eu des hommes : & qu'ils n'auroient pû les laisser perir s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainsi tout ce que nous voyons dans

e monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toûjours eſté, & qu'il y a un Eſtre au deſſus du monde qui a creé tous les autres. Et c'eſt en vain que les Athées nous reprochent, que cet Eſtre eſt incomprehenſible, & que nous admettons ce que nous ne ſçaurions concevoir; car eſtant infini, il n'eſt pas eſtrange qu'il ſurpaſſe la capacité de nos eſprits finis & bornez. Noſtre raiſon peut atteindre juſques à comprendre qu'il y a des choſes qui ſont, quoy qu'elles ſoient incomprehenſibles. Mais ce ſeul eſtre incomprehenſible eſtant admis, il nous rend en quelque ſorte toute la nature comprehenſible; & il n'y a plus de peine à rendre raiſon d'une infinité de choſes qui ſont inexplicables ſans cela. La matiere eſt, parce que Dieu l'a creé. Le mouvement eſt, parce que Dieu l'a produit & le conſerve. Ce corps eſt en ce lieu, parce que Dieu l'ayant creé en une certaine place, il eſt venu en celle-cy par une ſuite de changemens qui n'eſt pas infinie. Il y a des Eſtres penſans, parce que Dieu les a creés, lors qu'il voit des corps preparez à les recevoir. Les

montagnes ne sont pas applanies, parce qu'il n'y a pas encore assez de temps que le monde dure depuis sa creation pour produire cét effet. Il y a des hommes, parce qu'ils sont nez d'un homme & d'une femme que Dieu crea il y a six mille ans. Il y a des animaux, parce que Dieu en creant le monde forma aussi de ces machines animées, & leur donna le moyen de se multiplier & de conserver leur espece par la voye de la generation. Il n'y a point d'histoires plus anciennes que quatre mille ans, parce que le monde n'ayant commencé qu'il y a six mille ans ou environ, il n'est pas étrange que les hommes se soient appliquez d'abord aux arts utiles à la conservation de leur vie, plûtost qu'à écrire & à faire des histoires. Tout cela s'entretient & s'allie parfaitement avec ce que l'Escriture nous enseigne de la Divinité & de la creation du monde.

Mais ceux qui voulant reduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d'admettre cet estre incomprehensible, parce qu'ils ne le comprennent pas, n'évitent pas pour

cela l'inconvenient qu'ils nous reprochent ſans raiſon, & ne ſont au contraire que l'augmenter. Au lieu d'un eſtre incomprehenſible qu'ils rejettent, le monde & toutes les parties du monde leur deviennent incomprehenſibles. Ils ſont obligez d'admettre en toutes choſes une ſucceſſion infinie de cauſes dependantes les unes des autres, ſans arriver jamais à une cauſe premiere & independante, quoy qu'il n'y ait rien de plus incomprehenſible & de plus contraire à noſtre raiſon. Pourquoy cet homme eſt-il au monde ? C'eſt qu'il eſt né d'un tel pere, & ce pere d'un autre, & ainſi à l'infini. Pourquoy ce lion eſt-il ſur la terre ? C'eſt qu'il eſt né de cet autre lion, & ainſi à l'infini. Pourquoy cette partie de matiere eſt-elle en ce lieu-là ? C'eſt qu'elle y a eſté pouſſée de cet autre lieu, & ainſi à l'infini. Il y a infinité par tout, & par conſequent ncomprehenſibilité par tout. Et ainſi leur eſprit eſt obligé de ſuccomber ſous la moindre choſe en ſe voulant roidir contre celuy ſous lequel il eſt juſte & glorieux de ſuccomber,

DISCOURS,
OU L'ON FAIT VOIR combien les entretiens des hommes ſont dangereux.

Verba iniquorum prævaluerunt ſuper nos : & impietatibus noſtris tu propitiaberis.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Qu'il n'y a perſonne en qui les diſcours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux ſortes de corruptions l'une naturelle & l'autre ajoûtée : que celle-là naiſt particulierement des diſcours des hommes.

UN grand Saint conſiderant combien il eſtoit difficile que les enfans

fans des Payens reſiſtaſſent à l'impreſſion que faiſoit ſur eux l'authorité de leurs peres, & qu'ils s'élevaſſent dans la foibleſſe de jugement naturelle à cet âge, au deſſus des perſonnes qu'ils voyoient plus ſages qu'eux dans toutes les autres choſes, dit que tout ce qu'ils pouvoient faire aprés avoir reconnu leur égarement, eſtoit de ſe plaindre avec le Prophete, *Que les diſcours des méchans avoient emporté leur jugement & leur raiſon.* VERBA *iniquorum prævaluerunt ſuper nos:* & de demander enſuite pardon à Dieu des pechez où l'exemple de leurs peres les avoit precipitez. *Et impietatibus noſtris tu propitiaberis.*

Ceux à qui Dieu a fait la grace de naiſtre Chreſtiens & Catholiques, ne peuvent à la verité s'appliquer ces paroles dans ce ſens, puiſque ceux à qui ils doivent la naiſſance, les ont mis dans la voye de la verité. Ainſi ils ne s'en doivent ſervir que pour exciter en eux des ſentimens de reconnoiſſance, en conſiderant à combien de perſonnes il n'a pas fait la meſme grace qu'il leur a faite, & combien ils luy ſont redevables de les avoir

exemptez des violences, qu'il eſt neceſſaire que les payens & les heretiques ſe faſſent pour vaincre en eux-meſmes les impreſſions de la coûtume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugez dont leur eſprit s'eſt remply pendant qu'ils n'eſtoient pas encore capables de juger des choſes par eux-meſmes : au lieu que la foy ne coûte preſque rien à ceux qui ont eu le bon-heur d'y eſtre élevez dés leur enfance. Mais s'ils ne peuvent ſe les rendre propres en ce ſens, ils le peuvent en un autre qui eſt encore plus general, & qui n'eſt pas moins important. Car il n'y a perſonne qui ne doive reconnoiſtre que les diſcours des méchans ont emporté ſa raiſon, qu'ils ont corrompu ſon eſprit, & l'ont remply de faux principes & de fauſſes idées, & meſme que ces fauſſetez qui naiſſent des diſcours des hommes, y ſont ſi fortement gravées, que perſonne n'en eſt parfaitement guery dans ce monde.

Or pour comprendre de quelle ſorte les diſcours des hommes corrompent noſtre eſprit il faut diſtinguer deux ſortes de corruptions dans

l'homme ; l'une naturelle, & l'autre ajoûtée. Nous naiſſons tous dans l'ignorance de Dieu & de nous-meſmes, des vrais biens & des vrais maux. Nous apportons de plus en naiſſant une volonté toute plongée dans l'amour de nous-meſmes, & incapable de rien aimer que par raport à nous. Cette corruption ſe répand d'abord dans la recherche des plaiſirs des ſens & des honneurs, ces inclinations eſtant inſeparables de l'amour de ſoy-meſme, parce qu'il enferme & l'amour du corps qui deſire le plaiſir, & celuy de l'eſprit qui ſe nourrit de l'honneur. Mais ces inclinations generales ſont capables d'eſtre beaucoup augmentées & diverſifiées tant par les objets exterieurs, que par les impreſſions & les opinions de l'eſprit.

CHAPITRE II.

De quelle ſorte les fauſſes idées à l'égard des biens & des maux ſe forment dans noſtre eſprit & ſe communiquent par le langage.

IL n'y a rien où cette corruption adjoûtée paroiſſe plus clairement qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce que l'on appelle honneur en general n'a preſque point d'objet certain. Les hommes le placent où ils veulent ſelon leur phantaiſie, & il y a peu de choſes honorables qui ne puiſſent devenir honteuſes par un autre tour d'imagination. De ſorte que quoy qu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, & que cette inclination ſoit naturelle, il dépend neanmoins de l'opinion de l'attacher à une choſe plûtoſt qu'à une autre. Il y a quelque choſe de plus fixe dans l'inclination que nous avons pour le plaiſir. Car tous les hommes aiment naturellement les plaiſirs ſenſibles, & certains objets de ces plaiſirs. Nean-

moins l'imagination & les opinions ajoûtées ne laiſſent pas d'avoir une extreme force pour agrandir ou pour diminuer l'idée que nous en avons. Elle ſeroit beaucoup moindre ſi elle n'eſtoit formée que ſur noſtre corruption naturelle : Nous y en joignons une autre qui naiſt de noſtre imagination, en nous les repreſentant infiniment plus grands qu'ils ne ſont ; & c'eſt ſouvent ce ſurcroiſt qui naiſt de l'opinion, qui nous emporte & qui cauſe la violence de nos paſſions.

Cet effet arrive, parce que nous ne connoiſſons pas ſeulement les objets de nos paſſions, mais que nous concevons auſſi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres ; & l'idée qu'ils en ont, ſe communiquant à nous, nous nous accoutumons à regarder ces objets, non par noſtre propre impreſſion, mais par cette impreſſion commune, & nous reſſentons enſuite des mouvemens que nous n'aurions point eu ſi l'objet ſeul avoit agi ſur nous. Combien croit-on que la maniere dont on parle dans le monde de la beauté, de la grandeur,

de la gloire, de l'infamie, des affrons, ſerve à augmenter ce qu'il y a de naturel dans les paſſions que ces choſes excitent en nous. Cela va ſi loin, que l'on peut dire que cette corruption ajoûtée eſt infiniment plus grande que la naturelle.

Outre les objets qui ſont naturellement liez avec la concupiſcence, & qu'elle regarde directement, les hommes s'eſtant appliquez à une infinité d'autres, ſoit comme à des moyens de ſe procurer ceux-là, pour ſatisfaire aux neceſſitez de la vie, pour en éviter les maux & les incommoditez, pour exercer leur eſprit & leur curioſité, & enfin ayant trouvé pluſieurs veritez, ou par la lumiere de la raiſon, qui n'eſt pas entierement éteinte, ou par les inſtructions qu'il a plû à Dieu de leur donner de ſoy-meſme & des choſes divines, dont toutes les nations ont tiré quelques idées veritables, ils ſe ſont formez ſur tout cela pluſieurs autres idées de Dieu, des creatures, des biens des maux, des vertus, des vices, des choſes temporelles & éternelles.

Mais ce qui leur eſt arrivé en ſe formant ces idées, eſt que les choſes ſpi-

rituelles eſtant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les ſens, & ne faiſant pas une impreſſion vive & ſenſible ſur leur eſprit, & eſtant d'ailleurs peu connuës, & peu aimées du commun du monde, elles n'ont ordinairement formé que des idées ſombres & obſcures, ils ne les apperçoivent preſque que par la pointe de l'eſprit, dans un éloignement infini. Ils les voyent de plus ſeules, deſtituées de tout apuy, c'eſt à dire qu'ils ne voyent point dans les autres hommes, à l'égard de ces objets, ces paſſions, & ces deſirs qui ſervent à étendre leurs idées, & à leur faire concevoir les choſes comme grandes & deſirables.

Il n'en eſt pas de meſme des choſes temporelles. La concupiſcence les approche d'eux, & les leur fait vivement ſentir: & la vivacité de ce ſentiment, jointe à l'ardeur qu'ils apperçoivent dans les autres pour ces meſmes choſes augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix veritable, mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainſi en s'excitant les uns les autres à l'envy à les aimer & à les concevoir

comme grandes & eſtimables, elles rempliſſent premierement tout leur eſprit, & enſuite tout leur cœur.

L'idée qu'ils ont de Dieu, des choſes éternelles, du paradis, de l'enfer, des vertus comme vertus, des vices comme vices, ſont du premier genre : Ce ſont des idées ſpirituelles & delicates, peu ſenſibles, peu lumineuſes, peu touchantes, peu diſtinctes. Tous ces grands objets ſont reduits par la foibleſſe & l'obſcurciſſement de l'eſprit des hommes à une petiteſſe imperceptible, & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un eſprit qui eſt ſouvent tout remply d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ny la grandeur de Dieu ny les joyes ineffables du Paradis, ny les ſupplices effroyables des damnez, ny la beauté des vertus, ny la difformité des vices. Ils n'en connoiſſent preſque que les noms, & je ne ſçay quoy d'obſcur, qui répond à ces noms, qui n'a point de ſoy-meſme de force pour faire impreſſion ſur leur eſprit ou ſur leur cœur.

Celles qu'ils ont de la nobleſſe, des richeſſes, de la grandeur, de la reputation, de la valeur des qualitez de l'eſ-

prit & du corps, qui ſont eſtimées dans le monde, comme de l'adreſſe dans les negociations, de l'agrément dans la converſation, de l'éloquence dans les diſcours, & generalement de tout ce que le monde eſtime, ſont du ſecond genre. Non ſeulement ils comprennent & ils ſentent tout ce que ces choſes ont de realité ; mais ils leur attribuënt une grandeur qu'elles n'ont pas, qui eſt formée ſur leurs paſſions & ſur ces fauſſes idées qu'ils connoiſſent dans les autres. Car comme j'ay déja dit, il ſuffit de voir qu'une choſe eſt aimée & deſirée de pluſieurs perſonnes, pour croire qu'elle merite de l'eſtre, puiſqu'en la poſſedant on ſe regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens qui nous jugent heureux de la poſſeder.

C'eſt par les meſmes raiſons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grands qu'ils ne ſont, & qu'ils s'en forment des idées qui les leur font paroiſtre effroyables, parce qu'ils connoiſſent le mépris que le monde en fait, les rai-

leries qu'ils attirent, l'eſtat de rabaiſſement où ils mettent les perſonnes dans l'opinion de la pluſpart du monde. Et comme c'eſt cet eſtat de rabaiſſement que l'orgueil humain ne ſçauroit ſouffrir, il porte à regarder comme de tres-grands maux tout ce qui nous y peut reduire.

Cette corruption de noſtre eſprit conſiſte donc proprement dans la fauſſeté de nos idées : mais la voye ordinaire par laquelle nous recevons ces fauſſes idées eſt le langage, n'eſtant pas moins vray des opinions que nous avons de la pluſpart des choſes du monde, de leur petiteſſe ou de leur grandeur, que des veritez de la foy, qu'elles ſe communiquent par l'oüye. Car ces idées ſe ſont formées en nous, pour la pluſpart, lorſque nous eſtions encore incapables de juger des choſes par nous-meſmes, & que nous recevions ſeulement les impreſſions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet eſtat nous avons oüy repreſenter certaines choſes comme des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé, nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens; &

nous nous ſommes accoûtumez à les regarder de la meſme ſorte, & à y joindre les meſmes mouvemens & les meſmes paſſions.

Chapitre III.

Que le langage commun eſt proprement le langage de la concupiſcence.

LA corruption qui naiſt du langage eſt d'autant plus grande que les méchans eſtant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui ſont bons ne l'ayant pas toûjours eſté, & ne l'eſtant pas meſme parfaitement, parce qu'ils ont en eux les reſtes de leur corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun eſt proprement le langage de la concupiſcence, & que c'eſt la concupiſcence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petiteſſe, de mépris ou d'eſtime, y ſont toûjours jointes aux objets ſelon que la concupiſcence ſe les repreſente; de ſorte qu'il n'eſt pas étrange que nous faiſant concevoir les choſes comme la concupiſcence les conçoit, il excite & nourriſſe en nous les mouvemens qui naiſſent de ces

fauſſes idées que la concupiſcence s'en forme.

Il n'y a donc perſonne qui n'ait ſujet de gemir de ces playes, que les paroles des hommes ont faites dans ſon eſprit, & qui ne puiſſe dire veritablement à Dieu, *que les diſcours des méchans ont prévalu ſur luy.* Ils ont prévalu ſur nous dans noſtre jeuneſſe lors que nous n'eſtions pas capables de leur reſiſter, & ils prévalent continuellement ſur nous par l'intelligence qu'ils y trouvent, en nous faiſant concevoir les choſes autres qu'elles ne ſont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne ſont.

Car il ne faut pas s'imaginer que le deſir d'eſtre à Dieu & la converſion meſme effective reforme entierement cette corruption d'eſprit, & nous faſſe eſtimer chaque choſe ſon juſte prix. Il eſt vray qu'en ſe donnant à Dieu on le préfere à toutes les creatures, mais cette préference eſt encore bien petite, & ne répond nullement à cette diſproportion infinie qu'il y a de Dieu aux creatures, des choſes éternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte ſouvent que de bien peu ſur les

objets de concupiſcence. Nous ne laiſſons pas d'eſtimer encore les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne meritent d'eſtre eſtimez. Nous ſommes encore prés de l'équilibre ; & en chargeant un peu la balance, c'eſt à dire, en augmentant un peu l'impreſſion des choſes du monde ſur noſtre eſprit, elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient ſur Dieu.

Or rien n'eſt plus capable de produire ce funeſte effet que les diſcours des hommes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fauſſes idées que nous avons des choſes de la terre ; qu'ils nous repreſentent toûjours celles de Dieu dans cet obſcurciſſement, & cette petiteſſe qui les fait mépriſer à tant de perſonnes ; & qu'ils enſanglantent & renouvellent ainſi continuellement nos playes. C'eſt pourquoy il n'y-a gueres d'avis plus important que celuy que nous donne le Sage par ces paroles : *Veillez ſur vous-meſmes, & prenez bien garde à ce que vous entendrez dire, car il y va de voſtre perte* : CAVE *tibi & attende diligenter auditui tuo, quoniam cum ſubverſione tua ambulas.* Nos

chutes viennent ordinairement de nos faux jugemens : nos faux jugemens de nos fauſſes impreſſions ; & ces fauſſes impreſſions du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'eſt la chaiſne malheureuſe qui nous precipite dans l'Enfer.

CHAPITRE IV.

Combien il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes dans les entretiens.

IL eſt difficile de ſe repreſenter combien il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes, je ne dis pas dans les converſations des perſonnes déreglées, mais meſme dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts groſſiers dont ceux qui veillent un peu ſur eux-meſmes s'apperçoivent aſſez, comme des médiſances ſecrettes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes viſiblement fauſſes. Je parle d'une infinité d'autres choſes auſquelles on ne prend pas garde. Une perſonne ne ſçauroit eſtre un peu attentive aux diſcours ordinaires des hommes, qu'il n'y apper-

çoive quantité de ſentimens humains contraires à la verité. On juſtifie la colere, la vangeance, l'ambition, l'avarice, le luxe; On parle avec eſtime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices mediocres ſont preſque approuvez. On ne les condamne que dans leur excés.

Quand on éviteroit meſme ces ſortes de défauts, il y en a d'autres qui paroiſſent preſque inévitables. Il n'eſt pas à propos de parler ſouvent des choſes de Dieu: il faut donc s'entretenir de celles du monde: Or cet entretien n'eſt jamais ſans danger. On ne ſçauroit en parler, ny en entendre parler ſans y penſer, & l'on n'y ſçauroit penſer ſans renouveller dans ſon eſprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont; & ſans ſe les rendre plus preſentes, & par conſequent plus capables de faire impreſſion ſur noſtre eſprit.

De plus l'entretien ordinaire des hommes eſt accompagné de ces deux choſes, de l'oubly de Dieu, & de l'application aux choſes du monde, & ces deux choſes ſont la ſource de toutes les tentations. Adam ne s'eſt per-

du dans ſon innocence qu'en oubliant Dieu, & en s'attachant dans cet oubly à la contemplation de la beauté des creatures & de ſoy-meſme. Combien l'homme pecheur eſt-il plus capable de ſe corrompre par la meſme voye ? Que fait-on autre choſe dans ces entretiens que d'admirer les qualitez humaines, les choſes éclatantes, utiles, commodes ſelon le monde ? Il ne faut pas d'autre peché pour ſe perdre, que d'aimer tellement ces choſes que l'on les prefere à Dieu. Or qu'eſt-ce qui y peut plus diſpoſer que d'en parler, d'en entendre parler avec eſtime, & de s'en remplir ſans ceſſe en oubliant Dieu.

Il eſt meſme impoſſible que la pluſpart de ces diſcours humains dans leſquels on met la Religion à part, ne ſoient remplis de fauſſetez. Car la Religion eſt ſi étroitement liée à toutes les choſes du monde par le rapport qu'elles ont à la fin derniere qui eſt Dieu, que l'on ne ſçauroit juger d'aucune que par ce rapport. C'eſt par là qu'elles ſont avantageuſes, desavantageuſes, innocentes ou dangereuſes, eſtimables, mépriſables, bon-

nes ou mauvaiſes. Le prix qu'elles ont en elles-meſmes n'eſt rien. Elles l'empruntent tout du rapport qu'elles ont au ſouverain bien. Ainſi en les détachant comme l'on fait dans les converſations ordinaires du monde, de la veuë de Dieu & de l'autre vie, il eſt impoſſible que l'on n'en parle fauſſement, & que les diſcours qu'on en fait ne ſoient des ſujets d'illuſion à tous ceux qui les écoutent.

CHAPITRE V.

Que l'on ſe trompe ſoy-meſme ſi l'on penſe éviter le danger du langage de la concupiſcence, en diſant qu'on parle des choſes humainement.

IL y a des perſonnes qui croyent éviter ce danger en faiſant entendre que les choſes dont elles parlent, ſe peuvent regarder comme par deux faces differentes, ſelon le monde & ſelon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que ſelon le monde & ſelon les ſentimens humains. Et c'eſt ce qu'elles expriment ordinairement

par ces termes, *humainement parlant.* Humainement parlant, diſent-elles, c'eſt un eſtat fort heureux que celuy des perſonnes de grande qualité. Il a raiſon humainement parlant, d'eſtre fort offencé de ce procedé. Humainement parlant, on ne ſçauroit trouver à redire à ſon reſſentiment. Humainement parlant, c'eſt un grand des-agrément que cela. Elles croyent aſſez marquer par là, qu'on devroit juger autrement de ces choſes, ſi on les regardoit par un autre vuë. Mais il y a grand ſujet de craindre qu'il n'y ait une illuſion ſecrette dans ces ſortes de diſcours, & qu'ils ne naiſſent d'une addreſſe d'amour propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la verité & de la Religion, qui condamne ces ſentimens que nous appellons humains, eſt bien aize de s'y appliquer ſans ſcrupule par ce détour.

Pour découvrir cette ſecrette tromperie, il faut conſiderer que ces ſentimens qu'on appelle humains & dont on parle dans ces rencontres, ſont des ſentimens de concupiſcence contraires à la Loy de Dieu & à la juſti-

ce éternelle. Tout reſſentiment humain d'une offenſe eſt injuſte, parce qu'il naiſt de l'amour propre, & qu'il eſt injuſte que nous nous aimions de cette ſorte d'amour qui demeure en nous-meſme, & ne ſe rapporte point à Dieu. Il eſt injuſte auſſi que nous ne couvrions pas une offence legere par tant de raiſons divines que nous avons d'aimer le prochain. Il eſt injuſte que nous ſoyons affligez du mal qu'il nous a fait, & que nous ne ſoyons pas affligez du mal qu'il s'eſt fait à luy-meſme. La pluſpart des jugemens par leſquels nous regardons certaines qualitez humaines comme avantageuſes, ſont de meſme faux & déraiſonnables. Il eſt faux abſolument que la Grandeur ſoit un avantage. Elle ſert à procurer certains petits contentemens humains, & pour l'ordinaire elle nuit infiniment pour le ſalut. Or ce qui ne ſert que pour des fins petites & baſſes, & qui nuit pour des fins tres-importantes, eſt abſolument parlant, dés-avantageux. Cependant ce que l'on fait par ce detour, par lequel on pretend parler des ces choſes humainement, eſt que l'on ſe cache ce

que ces jugemens ont de faux & d'injuſte, pour n'y voir que ce qu'ils ont de conforme à noſtre cupidité.

En effet, quand nous nous ſervons de ces termes *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire fauſſement parlant, injuſtement parlant, déraiſonnablement parlant. Nous ne ſommes nullement frappez de ces idées. Nous conſiderons ſimplement que les choſes dont nous parlons ſont tres-conformes au naturel des hommes, & nous ne mélons dans cette vuë aucune improbation, ny aucun dés-aveu de la fauſſeté qu'elles enferment. Nous y joignons plûtoſt une ſecrete approbation, par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, ſous ce terme d'humain qui l'adoucit & le cache.

Il ſemble à nous entendre parler qu'il y ait comme trois claſſes de ſentimens, les uns juſtes, les autres injuſtes, & les autres humains; & trois claſſes de jugemens, les uns vrais, les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Tout jugement eſt ou vray ou faux; tout ſentiment eſt juſte ou injuſte, & il

faut neceſſairement que ceux que nous appellons jugemens & ſentimens humains, ſe reduiſent à l'une ou a l'autre de ces claſſes. Et pour eſtre humains, c'eſt à dire conformes à la cupidité des hommes, ils n'en ſont ny moins condamnez, ny punis moins ſeverement de Dieu.

Il eſt permis de parler humainement des choſes lors qu'on en parle comme ſaint Paul : *Nonne carnales eſtis, & ſecundum hominem ambulatis ?* Il dit que les Corinthiens agiſſoient humainement & qu'ils ſe conduiſoient ſelon l'homme : mais ce n'eſt pas pour excuſer cette conduite ; c'eſt plûtoſt pour la condamner, pour en faire un ſujet de reproche, pour en faire voir la ſource. Ce n'eſt pas là l'uſage que nous faiſons de ces termes, nous les employons pour couvrir, pour diminuer, pour excuſer les vices, & pour appliquer noſtre eſprit & celuy des autres à une fauſſe apparence qui nous les fait paroiſtre conformes à la raiſon, telle quelle eſt dans le commun du monde, c'eſt à dire à la raiſon corrompuë.

Mais s'il y a une illuſion ſecrete dans

l'uſage de ce terme, quand on s'en ſert pour excuſer, ou envers ſoy, ou envers les autres, des actions qui ſont mauvaiſes devant Dieu en appliquant l'eſprit à conſiderer qu'elles ſont conformes aux maximes receuës parmy les hommes, ou à la fin que celuy qui les fait ſe propoſe, ce qui les fait regarder comme raiſonnables; il eſt permis au contraire de s'en ſervir pour faire condamner davantage certaines actions, en faiſant remarquer qu'elles ne ſont pas meſme conformes aux loix du monde, ny aux intereſts de celuy qui les fait. Car comme cette circonſtance marque un excés d'aveuglement & de paſſion qui rend l'action plus mauvaiſe devant Dieu, il eſt juſte de la faire conſiderer aux hommes, de ſorte qu'il ſe trouve que l'uſage de ce terme eſt plus legitime pour condamner le mal que pour l'excuſer.

Chapitre VI.

Autres adreſſes pour diminuer l'horreur des vices. Vtilité du ſilence. Que chacun eſt obligé de détruire en ſoy les illuſions qui naiſſent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela eſt de conſiderer ſur chaque choſe ce que Dieu en juge.

CE n'eſt pas ſeulement dans cette occaſion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous ſervons de cette adreſſe de diminuer les vices en ne les conſiderant que par certaines faces qui ne nous repreſentent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'attirant & d'agreable.

Quelle idée donne le mot de galanterie ? l'idée de quelque choſe d'agreable & à l'eſprit & aux ſens ; & cependant on couvre ſous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'eſt vangé, qui a tué en duël un ennemy, qui a

repouſſé un affront d'une maniere haute & fiere ? Comment parle-t-on d'un homme qui s'éleve dans l'Egliſe par une ambition déreglée ? On trouvera que tous les termes dont on ſe ſert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, & qu'il faut par conſequent que nos vuës ſoient bien éloignées de celles de Dieu, puiſqu'il condamne à l'enfer les hommes pour ces actions où l'on ne conçoit preſque rien de criminel.

Les hommes en ſont venus juſques à un tel point de corruption, qu'il n'eſt point honteux parmy eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit ſans crainte de ſe deshonorer, qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit : & ce qui eſt étonnant, on ne l'en eſtime pas moins ; on n'en a pas meſme pitié. C'eſt que l'on attache uniquement ſon eſprit à une certaine honneſteté apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foy de ſon déreglement, & que l'on ne paſſe pas plus avant. C'eſt toute l'impreſſion que nous font ces ſortes de diſcours. Nous aimons ceux qui les font à cauſe de leur bonne foy ; & nous ne les

plaignons

plaignons pas à cauſe de leur miſere & du peu de ſentiment qu'ils en ont, parce que ces diſcours nous font ſentir l'une & nous cachent l'autre.

C'eſt pourquoy il n'y a pas d'homme de bien qui n'ait ſujet de faire continuellement à Dieu cette priere : *Domine libera me à labiis iniquis & à lingua doloſa.* Les diſcours des hommes ſont pleins d'illuſion & de tromperie. On y louë ce qu'il faut mépriſer, & on y mépriſe ce qu'il faut loüer. On y porte à deſirer ce qu'il faut fuïr, & à craindre ce qui n'eſt point à craindre. On y repreſente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme miſerables, & comme miſerables ceux que lon doit conſiderer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui eſt étrange eſt que les diſcours des gens de bien ne ſont pas exempts de cette ſeduction, parce qu'ils empruntent du monde ſon langage en pluſieurs occaſions, & qu'ils ſont meſme ſouvent obligez de l'emprunter : car on ne les entendroit pas ſi leur langage eſtoit ſi diferent de celuy des autres. Ils appellent biens quelquefois ce que le mon-

de appelle biens ; & maux ce que l'on y nomme des maux. Ils ſont obligez de parler avec eſtime de pluſieurs choſes que le monde eſtime trop ; & leurs diſcours eſtant pris par les autres dans le ſens auquel on le prend dans le monde, & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, ils contribuent contre leur intention à augmenter ces fauſſes impreſſions, qui ſont la ſource de tous les vices. De ſorte que quand on demande à Dieu d'eſtre délivré, *Ab homine qui perverſa loquitur*, on ne doit pas ſeulement y comprendre les méchans, mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection generale, qui eſt répanduë dans le langage des hommes.

C'eſt ce qui rend le ſilence ſi utile, & qui l'a fait tant recommander par les Saints, parce qu'empeſchant que ces fauſſes idées qui ont eſté imprimées dans nos eſprits par les diſcours des hommes, ne ſoient renouvellées par ces meſmes diſcours, il les rend moins vives & plus faciles à effacer. Mais parce qu'il n'eſt pas poſſible que ceux qui ſont engagez dans la

vie du monde, ſe ſeparent des entretiens & de la converſation du monde, & que ce commerce fait meſme la plus grande occupation de leur vie ; il faut qu'ils cherchent d'autres remedes & d'autres preſervatifs, pour reſiſter à cette corruption. Car s'il eſt neceſſaire qu'ils vivent dans le monde pour ſatisfaire à leur engagement, il eſt encore plus neceſſaire qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y a nulle neceſſité, nul engagement, qui nous oblige de remplir noſtre eſprit de fauſſetez, & de vivre ainſi dans une continuelle illuſion. Et perſonne ne doit eſtre ſi malheureux que de croire que le menſonge & l'erreur ſoient le partage de ſa condition & de ſon eſtat.

Or comme l'erreur ne peut eſtre détruite que par la lumiere de la verité, il eſt bien clair que l'unique moyen de diſſiper ces tenebres que les diſcours des hommes répandent continuellement dans noſtre eſprit, eſt de le remplir auſſi continuellement des principes de verité qui y ſont contraires. Et c'eſt pourquoy ſaint Chryſoſtome diſoit à ſon peuple, *qu'il ne ſeroit jamais de luy dire, qu'il ju-*

geaſt des choſes parce qu'elles ont de réel & de veritable, & qu'il ne ſe laiſſaſt pas emporter aux fauſſes opinions ; qu'il appriſt ce que c'eſt que d'eſtre eſclave, d'eſtre pauvre, d'eſtre noble, d'eſtre heureux, ce que c'eſt qu'une paſſion. Voilà ſelon ce Pere la veritable ſcience des hommes, qui ne conſiſte pas dans une connoiſſance ſterile de choſes qu'il eſt auſſi bon d'ignorer que de ſçavoir, mais dans celles des veritez qui ſont les principes de nos deſirs & de nos actions, & par conſequent de noſtre bon-heur ou de noſtre mal-heur éternel.

Mais parce qu'en voulant juger des choſes dans la verité, les images des impreſſions que les hommes en ont, & des jugemens qu'ils en forment, nous troublent & nous obſcurciſſent l'eſprit ; il faut tâcher d'oublier & les hommes & nous-meſmes, & de conſiderer ſeulement ſur chaque choſe ce que Dieu en juge. Car la perfection de l'homme conſiſtant à aimer les choſes comme Dieu les aime, la voye de tendre à cette perfection eſt de tâcher de les voir comme il les voit, n'y ayant que cette vuë veritable qui

puiſſe regler noſtre amour. Cette ſeule reflexion ſuffiroit ſouvent pour faire diſparoiſtre à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choſes humaines & temporelles: & pour nous faire voir ce que noſtre amour propre eſt bien aize de n'y pas voir, afin de s'en occuper plus tranquillement.

Pour entrer donc dans cét eſprit, il faut eſtre vivement perſuadé qu'il n'y a que le jugement que Dieu forme des choſes qui ſoit veritable; que ce ſera ſur ce jugement de Dieu que nous ſérons tous jugez; qu'il eſt la regle unique de nos actions, & qu'eſtant la verité meſme, tout ce qui s'en éloigne eſt faux & trompeur. Je dis qu'il en faut eſtre vivement perſuadé, afin que nous nous accoutumions de rapporter à cette regle les jugemens & les diſcours que nous appellons *humains*, & que nous ſoyons convaincus, que quelques raiſonnables qu'ils nous paroiſſent, ils ſont tels en effet que Dieu, c'eſt à dire la verité, les juge, & que les Anges & les Saints les voyent.

C'eſt en cette maniere que nous pra-

riquerons l'avis que nous donne ſaint Paul, lors qu'il nous commande *de marcher honneſtement comme dans le jour.* Car ce jour n'eſt pas celuy du Soleil ; c'eſt la lumiere de Dieu, & la vuë de ſon jugement. Et il veut dire que comme la vuë des hommes nous porte à regler nos actions ſelon leur jugement dans la crainte de leur déplaire, ce qui fait l'honneſteté exterieure & civile : de meſme la vuë de Dieu, que la lumiere de la grace nous découvre, nous oblige de conſulter ce qu'il juge des choſes pour y conformer nos actions ; ce qui fait la veritable honneſteté, c'eſt à dire la veritable vertu, & c'eſt auſſi ce qui eſt marqué encore plus clairement dans ce lieu du Sage, où parlant de la vie des juſtes, il dit qu'ils ſanctifieront leurs ames dans la veuë de Dieu & en ſa preſence. *Et in conſpectu illius ſanctificabunt animas ſuas.*

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la meſme regle que nos jugemens, non plus que nos actions & nos ſentimens. Qu'il ne s'agit icy que de former les jugemens interieurs.

CE ſeroit une choſe infinie que de vouloir repreſenter ce que Dieu & les Saints jugent de toutes les choſes du monde, puiſque cette ſeule ouverture comprend tout ce qu'on en peut dire de veritable. Il eſt neanmoins utile d'en faire un leger eſſay à l'égard des principaux objets des paſſions des hommes, pour donner l'idée de la maniere dont on le doit faire à l'égard des autres.

Mais pour n'abuſer pas de cet eſſay meſme, il faut remarquer que l'on

n'a pas deſſein icy de conſiderer de quelle maniere il faut parler des choſes du monde, mais ſeulement de quelle ſorte il en faut juger, ce qui eſt bien different. Car quoy que nos paroles & nos jugemens ſe doivent regler par la verité, ce qui ſuffit neanmoins pour juſtifier nos jugemens, ne ſuffit pas toûjours pour juſtifier nos paroles. On n'a beſoin dans ſes jugemens que de les rendre conformes à cette verité particuliere qu'ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles ſoient conformes à une autre verité qui preſcrit la proportion qu'elles doivent avoir avec les perſonnes à qui on parle. C'eſt pourquoy ce ſeroit mal prendre ce que nous dirons dans la ſuite, que de conclure que l'on peut uſer en toutes rencontres d'un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverſes choſes. Elles ne ſont deſtinées que pour regler le langage interieur dont on ſe parle à ſoy-meſme, & non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Car les impreſſions que le monde a de ces choſes, ſont trop differentes de celles que la verité nous oblige

d'en avoir pour pouvoir eſperer de les changer tout d'un coup, & de faire recevoir un langage ſi contraire à celuy dont il eſt en poſſeſſion.

Nos actions meſmes n'ont pas tout-à fait la meſme regle que nos ſentimens, car il y a des perſonnes à qui on doit plus de reſpect exterieur, quoy que l'on leur doive moins d'approbation & d'eſtime, parce que la civilité exterieure ſe regle ſur les rangs que le monde a eſtablis, au lieu que l'eſtime interieure ne doit ſe regler que ſur la raiſon. Mais comme elle n'eſt qu'interieure, elle ne donne ſujet à perſonne de ſe plaindre ny de s'offenſer. Ainſi ceux de l'eſtat deſquels la verité ne permettra pas de porter un jugement ſi favorable, n'ont aucun ſujet de ſe bleſſer de ces maximes, puis qu'il ne s'agit que des ſentimens interieurs dont ils n'ont que faire, & dans leſquels il ne leur ſerviroit de rien que l'on ſe trompaſt pour les honorer.

CHAPITRE II.

Comment on doit regarder toutes les choſes temporelles, leur extréme petiteſſe. Que tout nous en avertit. Et le paſſé trop grand & trop petit à nos yeux.

CHOSES TEMPORELLES.

UN de nos plus grands maux eſt d'eſtimer trop les choſes temporelles ; & la raiſon en eſt que nous ne nous regardons preſque jamais que par une petite partie de noſtre durée, qui eſt noſtre vie. Nous nous renfermons dans le temps, & nous nous faiſons partie du tourbillon qui l'emporte, ſans étendre noſtre vuë plus loin. C'eſt la ſource de cette fauſſe grandeur que nous attribuons aux choſes du monde. Et l'unique moyen de nous en détromper, eſt de changer de vuë, & de nous regarder nous-meſmes tels que nous ſommes dans la verité & devant Dieu. Or en nous conſiderant de cette ſorte, nous reconnoiſſons d'abord que nous ſommes des eſtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité

qui nous ſuit, & qui ſont deſtinez à un bon-heur ou à un malheur éternel. Que ſi nous cherchons alors noſtre vie dans cét eſpace infini, elle ne nous paroiſtra que comme un atome imperceptible.

Car non ſeulement les hommes ne ſont rien à l'égard de Dieu, & ne paroiſſent tous enſemble devant luy, que comme une goute d'eau comparée à un Occean infini, ſelon l'expreſſion d'un Prophete; mais tous les avantages du monde joints enſemble, ne ſont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans ſa duree; & qu'ainſi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ny plus eſtimable, ny plus heureuſe. L'éternité rompt toute meſure, & aneantit toute comparaiſon. Qu'eſt-ce donc qu'un Royaume poſſedé durant trente ans, quand il ſeroit de toute la terre? Qu'eſt-ce qu'une petite Principauté dans ce Royaume? Qu'eſt-ce que les autres rangs & les autres qualitez au deſſous de celle des Princes? & à quelle effroyable petiteſſe cette vuë les reduit-elle? Ce pendant c'eſt là le ſujet de la va-

nité de tous les hommes.

Il eſt étrange comment les hommes ont tant de peine à ſe perſuader du neant du monde, puiſque toutes choſes les en avertiſſent. Car qu'eſt-ce autre choſe que l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une inſtruction continuelle que les choſes temporelles ne ſont rien ? puis qu'en nous décrivant ce qu'elles ont eſté, elle nous fait voir en meſme temps qu'elles ne ſont plus ; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qni ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrez dans le neant à noſtre égard ; que ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des phantomes qui qui ſe ſont évanoüis.

Que découvrons-nous auſſi dans le monde que des preuves de cette meſme verité ? Car ne voyons-nous pas à toute heure diſparoiſtre ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, ſans qu'il reſte d'eux qu'une memoire aſſez languiſſante ? Ne voyons-nous

pas que toutes choſes entrent continuellement dans l'abyme du paſſé, que noſtre vie nous échappe ; que ce qui en eſt écoulé n'eſt plus rien à nos yeux-meſmes ; & que le temps a emporté tous les maux, tous les plaiſirs, toutes les inquietudes que nous avons reſſenties, ſans qu'il en reſte d'autres traces que celles qui reſtent d'un ſonge. C'eſt pourquoy auſſi le Sage veut que nous regardions toutes les choſes temporelles comme les phantômes qui nous occupent dans les ſonges : *Audiens autem illa quaſi in ſomnis vide, & vigilabis.*

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, eſt que d'une part nous ne voulons pas concevoir le neant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons preſque tout le paſſé comme s'il n'eſtoit rien ; les morts ſont reduits dans le neant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on rapporte les actions dans les hiſtoires, comme des gens qui ont eſté & qui ne ſont plus ; & nous ne ſongeons pas qu'ils ſont encore plus vivans qu'ils n'ont jamais eſté, parce que leur eſprit agit infiniment davan-

tage ; & que la vie preſente n'ayant que des actions foibles & languiſſantes, eſt plûtoſt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'eſt encore par là que nous conſervons l'eſtime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons comme auſſi durables que nous-meſmes, & que nous ne concevons pas que nous ſubſiſtons, & qu'elles periſſent ; & qu'ainſi ceux qui les ont poſſedées ne laiſſent pas d'eſtre, quoy qu'ils ſoient privez pour toute l'éternité de ces choſes qui ont fait le ſujet de leur orgueil.

CHAPITRE III.

Gloire humaine, gloire des Saints & des mèchans.

GLOIRE HUMAINE. QU'eſt-ce que cette gloire humaine qui fait tant d'impreſſion ſur nos eſprits, & qu'eſt-ce qu'elle a de réel & de ſolide devant Dieu ? Elle conſiſte toute dans la veuë de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous ; & ces perſonnes ſont d'ordinaire des gens qui nous con-

noiſſent peu, qui nous ayment peu, & dont le jugement n'eſt ny fort ſolide, ny fort eſtimable par noſtre aveu meſme ; de ſorte que ſouvent nous es mépriſons en toute autre choſe. Ces jugemens nous ſont d'ailleurs entierement inutiles. Ils n'ajoûtent rien ny à noſtre ame, ny à noſtre corps ; ls ne diminuent aucun de nos maux : ls ne ſervent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non ſur a verité, mais ſur l'opinion d'autruy ; & aprés nous avoir amuſé durant la vie, ils diſparoiſſent tout d'un coup à 'heure de noſtre mort ; parce que nous perdons alors le ſentiment de toutes ces choſes. Voilà ce que c'eſt que cette fumée & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit.

GLOIRE DES SAINTS

Quelle difference de cette gloire humaine, & de celle dont les Saints joüiront dans toute l'éternité, auſſi eſtimable & auſſi ſolide, que celle des hommes eſt vaine & mépriſable, parce qu'elle a des qualitez toutes contraires. Le bon-heur des élus ſera accompagné d'un eſprit de ſocieté & d'union ; ils ſe connoiſtront tous ; ils s'aimeront tous ; ils glorifieront tous

Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainſi les bonnes actions de chaque éleu ſeront connuës de tous les éleus, & elles ſeront pour tous en particulier des ſujets de joye, de loüange, & d'action de graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, & non ſeulement les leurs, mais celles de tous les autres, parce qu'ils ne glorifieront pas ſeulement Dieu dans eux-meſmes, mais qu'ils le glorifieront dans tous les Saints, en luy chantant dans toute l'éternité; *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

O gloire vrayment ſolide des Elûs de Dieu! gloire qui n'a pas un éclat paſſager; gloire ſtable & éternelle! Gloire qui n'eſt pas renfermée dans un petit nombre de perſonnes ignorantes & envieuſes; mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeſte Jeruſalem! Gloire qui ne conſiſte pas dans l'approbation inutile & temeraire de gens qui ne nous connoiſſent pas, & qui ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes, mais qui conſiſte dans la joye d'un nombre innombrable d'ames ſaintes

qui verront le fond de nos cœurs dans a lumiere de la verité.

Non ſic impij non ſic. Ils joüiſſent peu de leur gloire durant leur vie, & elle perit pour eux au moment de leur mort. Si elle ſubſiſte encore quelque temps dans la memoire des hommes, ce n'eſt pas pour eux, ils n'y ont plus de part : & enfin elle ſera entierement détruite au jour du Jugement. Car le ſupplice des méchans ſera accompagné d'un eſprit de diviſion, parce que la grandeur de leur peine les appliquera tellement à eux-meſmes, qu'ils n'auront garde de s'appliquer avec eſtime en cet eſtat à la gloire que les autres auront euë durant leur vie. De ſorte qu'il n'y a rien de plus vray à la lettre que ce que dit l'Ecriture. *Memoriam ſuperborum perdidit Deus, & reliquit memoriam humilium corde.* GLOIRE DES MECHANS.

CHAPITRE IV.

Veritable idée de ce qu'on appelle QUALITE'.

RIen n'occupe plus les hommes du monde, que ce qu'ils nom- QUALITE'.

ment *qualité*, & ce qui fait que l'on appelle certaines perſonnes *gens de qualité*, pour les diſtinguer de ceux qui ne le ſont pas. On porte cette diſtinction ſi loin, qu'on fait preſque moins de difference d'un homme à une beſte, que d'un homme de qualité à un homme de baſſe naiſſance. Cette *qualité* par éminence étouffe preſque toutes les autres qualitez, & meſme les plus ſpirituelles & les plus divines. On l'éleve non ſeulement au deſſus de l'eſprit, mais meſme au deſſus de la vertu & de la qualité de Chreſtien; & ſi ce n'eſt pas par une préference poſitive, c'eſt au moins par une préference de ſentiment; c'eſt à dire que l'on en eſt tout autrement touché. Car combien y en a-t'il peu qui eſtiment ſincerement davantage l'eſtat d'un Chreſtien pauvre & de baſſe naiſſance, que celuy d'un Grand qui eſt déreglé? Qui eſt celuy qui voit ce Grand dans l'eſtat d'un profond rabaiſſement, & ce Chreſtien dans une grande élevation? Il eſt donc viſible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il eſt bon pour ſe des-abuſer d'examiner

ce qu'il y a de réel dans cét objet si commun de la vanité des hommes : & voicy ce que la raiſon nous en découvre.

Eſtre de naiſſance & de qualité ſelon les hommes, c'eſt eſtre né de perſonnes conſiderables dans l'ordre du monde. Mais cette naiſſance ne donne par elle-meſme aucun avantage ny d'eſprit, ny de corps ; elle n'oſte aucun défaut, & l'on en voit d'auſſi grands dans les perſonnes de qualité, que dans les autres Il n'y a donc aucune raiſon ſolide qui rende les perſonnes de qualité plus eſtimables par là, que ceux qui ne le ſont pas. Cependant parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre parmy les hommes, on a eſtably avec raiſon en certains lieux, que ces perſonnes ſeroient preferées aux autres, & jouïroient de certaines prérogatives d'honneur.

Voyez la I. Partie du Traité de la Grãdeur.

Si l'on en demeuroit là, il n'y auroit rien que de juſte dans l'idée que nous avons de la qualité ; mais on n'y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire & établi par les hommes ſans aucune raiſon priſe des perſonnes meſmes, un ordre naturel & indiſpenſa-

ble, & l'on s'accoûtume à le regarder comme quelque choſe d'attaché à l'eſtre de ceux à qui on donne cette préference.

On ne ſe contente pas de leur rendre exterieurement & interieurement les reſpects qui leur ſont dûs, en quoy il n'y auroit rien que de raiſonnable & de legitime ; mais on y en adjoûte d'autres qui ne leur ſont pas dûs, & qui ne naiſſent que de noſtre erreur & de noſtre corruption. On ſe forme de grandes idées de cét état. On le regarde comme eſtant comblé de toutes ſortes de biens. On le ſouhaite pour ſoy. On porte envie à ceux qui y ſont ; & ſi on les prefere aux autres, ce n'eſt que par la paſſion ardente que l'on a pour les biens & les honneurs dont ils joüiſſent. De ſorte qu'il n'y a point de gens plus dangereux pour les Grands, que ceux qui les admirent le plus ; parce qu'ils ſeroient toûjours diſpoſez de leur ravir leur Grandeur, s'ils croyoient le pouvoir faire avec ſeureté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la Grandeur eſt fort grand, & que l'on conſidere dans

leur diſpoſition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette eſtime qu'ils font paraiſtre, ils ne laiſſent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grands, parce que l'on connoiſt en eux ces jugemens & ces diſpoſitions, & que cette vuë eſt ce qui flatte les ames vaines.

Tous ces jugemens ſont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur : & c'eſt une injuſtice viſible de prendre plaiſir à eſtre l'objet d'une admiration qui naiſt de la corruption des hommes. Cependant les perſonnes de qualité connoiſſant ces idées que le commun du monde a de leur eſtat, en tirent eux-meſmes l'idée qu'ils en ont. Ils ſe regardent comme infiniment au deſſus des autres, & il leur eſt preſque impoſſible de ſe conſiderer au niveau de ceux qui ne leur ſont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce ſont là ces fauſſes idées qu'il faut corriger par la vuë du jugement que Dieu porte de cet eſtat. Or qu'eſt-ce qu'il en juge, ſinon qu'il n'y a aucun bien ſolide & veritable, ny dans ces

marques d'honneur & ces préferences eſtablies par les hommes, parce que ce ne ſont que des *ſpectacles vuides de realité*, comme dit ſaint Chryſoſtome : θέαμα πράγματος ἔρημον, ny dans ces jugemens, parce qu'ils ſont faux, qu'ils ne ſervent de rien à ceux qui ne s'y plaiſent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plaiſent ; ny dans ces richeſſes & ces plaiſirs dont les Grands joüiſſent, parce que ce ſont de grands ſujets de tentation, & de grands obſtacles pour le ſalut. Ainſi il ne voit dans cet eſtat que d'extremes facilitez pour ſe perdre, & d'extremes difficultez pour ſe ſauver. Voilà le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualité & grandeur. Et par conſequent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal : & tous les diſcours qui nous en impriment une idée, qui portent à le deſirer quand on n'y eſt pas ; à s'y plaire quand on y eſt ; à mépriſer ceux qui n'y ſont pas, ſont faux & trompeurs.

Chapitre V.

Veritable idée de la Valeur.

APrés la qualité, rien ne releve plus un homme dans le monde que la Valeur ; & il n'y a rien auſſi dont la reputation flatte davantage les perſonnes de qualité, & ſur quoy ils ſoient ordinairement plus ſenſibles & plus délicats. Des Gentilshommes ſouffriront plûtoſt quelque autre reproche que ce ſoit, que celuy de manquer de cœur, parce qu'ils ſçavent que le monde a attaché à la valeur le plus haut degré d'eſtime, & à la lâcheté la ſouveraine infamie pour les perſonnes de leur condition. Valeur.

Que s'il ne s'agiſſoit que de juſtifier les hommes en ce point, la choſe ne ſeroit pas difficile. Car la valeur eſtant ce qui ſoûtient un eſtat, & qui le rend formidable à ſes ennemis ; c'eſt avec raiſon que ne pouvant recompenſer tous les vaillans hommes dont on a beſoin par des biensfaits réels qui égalent leurs ſervices, on a rendu

cette qualité honorable, afin de les attirer au moins par cette sorte de récompense qui ne leur manque jamais.

Il y a donc de la justice dans cette estime par rapport aux hommes, & il y en a aussi par consequent par rapport à Dieu, puisque Dieu approuve tout ce qui est juste, & qui est necessaire à la conservation des societez humaines.

Mais comme on peut passer dans cette estime les bornes de la verité, & relever dans la valeur par de fausses loüanges, ce qui n'est pas estimable, il faut encore consulter ce que Dieu en juge, & apprendre de luy ce qu'il y a de grand dans cette qualité, & ce qui ne paroist tel que par l'erreur & l'illusion des hommes.

La valeur se peut regarder en deux manieres, ou comme une passion, c'est à dire comme une impression de l'imagination & du corps, ou comme reglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere, il faut considerer que comme il y a des gens qui estant montez en des lieux fort élevez, ne ressentent pas ces foiblesses & ces ébloüissemens

ıens que l'imagination cauſe à ceux
ui n'y ſont pas accoûtumez ; il y a
e meſme des perſonnes, qui, ſoit par
ature ou par coûtume, ne s'éton-
ent point dans les perils, qui y con-
ervent la meſme aſſiette & la meſme
reſence d'eſprit, qui ſont capables
e pourvoir à tout, de prendre tous
urs avantages, & à qui la vuë des
nnemis armez qu'ils ont devant eux,
e fait qu'inſpirer une nouvelle ar-
eur, & de nouvelles forces pour les
ırmonter. Et ce ſont ceux-là qu'on
ppelle braves & vaillans.

Cette diſpoſition eſt ſans doute di-
ne d'eſtime. Mais tant-que l'on ne
ı regarde que dans ce degré, l'ima-
ination & le corps y ont plus de part
ue la volonté. Car ſi les eſprits & le
ng prenoient un autre cours dans
s perſonnes, toute leur valeur ne les
npeſcheroit pas d'avoir peur, com-
e elle ne les empeſche pas de s'é-
oüir, quand ils regardent un préci-
ce d'un lieu élevé.

Ainſi comme Dieu ne compte pour
n tout ce qui n'eſt pas volontaire,
qui n'eſt pas du nombre des ver-
s, s'il approuve que les hommes

pour le besoin qu'ils en ont, ayent attaché des recompenses humaines à cette valeur, il n'approuve pas que dans le jugement qu'ils en portent interieurement, ils l'égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De sorte que la valeur de tous les Conquerans jointe ensemble, considerée seulement dans ce degré, & comme une disposition naturelle d'imagination, ne merite pas d'estre comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le cœur d'une simple femme; puisque toutes les qualitez purement humaines perissent avec les hommes, & que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l'érernité.

L'idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur, est donc fausse, parce qu'elle est excessive, & qu'au lieu de la laisser dans le rang d'une qualité humaine qui est estimable, ils l'élevent au dessus des vertus les plus spirituelles & les plus divines.

Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur considerée comme volontaire, c'est à dire de

l'uſage de la valeur ; puiſqu'ils eſtiment preſque également ceux que l'on appelle braves, ſoit que leur valeur ſoit accompagnée de juſtice ou d'injuſtice, de prudence ou de temerité.

Cependant la verité met une étrange difference entre ce que les hommes diſtinguent ſi peu. Expoſer ſa vie pour ſon devoir, pour la juſtice, & pour en faire un ſacrifice à Dieu dans les occaſions où il nous engage, eſt une action d'une generoſité ſi haute que la Religion Chreſtienne n'a rien de plus grand. L'expoſer dans une mauvaiſe cauſe, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puiſſant, eſt une folie ſi prodigieuſe, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pû mettre de la gloire dans une action ſi inſenſée.

C'eſt meſme ſouvent tres-injuſtement que l'on donne à la pluſpart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'eſt point en mépriſant le danger qu'ils s'y expoſent, c'eſt en ne le voyant pas. Leur eſprit eſt tout occupé, ou de la fureur qui le poſſede, ou de quelque bagatelle qui le

remplit tout entier & qui leur cache tout le reſte. *Nous ſortîmes*, dit un homme du monde dans ſes memoires, *pour nous faire tirer des mouſquetades*, c'eſt à dire pour braver la mort & Dieu meſme, en nous mettant en danger de perdre la vie par une vanité ridicule. Dequoy penſe-t-on que ſon eſprit fuſt alors frappé ? Des penſées que cette action feroit naiſtre dans ceux qui l'apprendroient, & des loüanges qu'elle luy attireroit. Cela luy paroiſſoit grand : Il ne voyoit rien davantage. Mais cette action eſtoit jointe avec le danger de la mort & de l'enfer. Ces loüanges des hommes qu'il ſouhaittoit, ne pouvoient naiſtre que de folie & d'aveuglement ; la pluſpart de ceux qui ſont vraiment braves, prenant meſme ces actions pour des marques de fauſſe valeur. Elles ne devoient de plus durer qu'un moment & eſtre ſuivies d'un repentir éternel. Cette vanité eſtoit l'objet de la moquerie des demons, de l'indignation des Anges, & de la colere de Dieu contre un homme miſerable, qui avoit ſi peu de crainte de ſa juſtice, & qui eſtant preſt de tomber en-

tre ſes mains, ozoit l'affronter avec tant d'inſolence. Il y avoit ainſi mille choſes terribles jointes à cette action. Il eſt vray, mais il ne voyoit rien de tout cela, il ne voyoit que ſes loüanges toutes ſeules & ſeparées de toutes ces circonſtances. Il ſe voyoit dans l'eſprit des autres avec l'eſtime de brave. Et cette idée l'occupant entierement, luy faiſoit oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'éternité.

Il n'y a qu'un aveuglement ſemblable qui puiſſe faire trouver quelque choſe de grand à s'expoſer ainſi au peril par des motifs criminels. Car les hommes ne raiſonnent point ainſi dans ce qu'ils connoiſſent. Ils ne trouveroient rien que de ridicule & d'inſenſé dans la conduite d'un Prince qui pour attirer les loüanges d'un valet, expoſeroit ſans neceſſité ſon Royaume à un peril éminent. Pourquoy donc trouvent-ils de la generoſité dans ceux qui expoſent ſottement leur vie, & qui ne peuvent eſperer en mourant qu'une éternité de ſupplices ? C'eſt qu'ils connoiſſent bien le prix d'un Royaume, & qu'ils ne connoiſſent point celuy de la vie : Cét

unique bien des hommes, ce treſor dont la perte eſt irreparable, ce prix de l'éternité eſt la choſe du monde la plus mépriſée. Il n'y a point de ſi vile recompenſe pour laquelle on ne le donne tous les jours. Il ſemble que les hommes en ſoient ennuyez, & qu'ils tâchent de s'en défaire, tant ils le prodiguent temerairement & pour peu de choſe. Ainſi l'on trouvera dans la verité que toute cette fauſſe valeur qui précipite les hommes, ou dans les duels, ou dans les querelles injuſtes, ou dans les dangers inutiles auſquels il s'expoſent par une vanité ridicule, n'eſt autre choſe qu'une ignorance du prix de la vie ; un oubli de ce qui ſuit la fin de la vie ; un obſcurciſſement d'eſprit qui leur cache le danger ; une aſſurance folle & déraiſonnable d'en échapper ; une application violente à quelque objet de paſſion. Qu'y a-t'il d'eſtimable en tout cela ? Eſt-ce une marque de grand courage que de ne s'épouventer pas du bruit des canons, quand on eſt ſourd, ou du feu des ennemis quand on eſt aveugle ? Il n'y a point de courage à ne pas craindre Dieu, parce

qu'il n'y a qu'un aveuglement horri-
ble qui nous puiſſe empeſcher de le
craindre. Il eſt ſi terrible que quand il
veut ſe faire ſentir, il n'y a point de
creature qui puiſſe ſoûtenir le moin-
dre de ſes regards ; & les méchans
eront contraints de s'écrier dans l'ex-
cés de leur effroy : *Montagnes tombez*
ur nous. Ainſi c'eſt un excés de fo-
ie à des hommes foibles & miſera-
bles de le braver pour un moment,
quand il differe de les punir ; en ſe
mettant au hazard d'éprouver pour ja-
mais la rigueur de ſa juſtice, quand
ls ne ſe pourront empeſcher de la
ſentir.

Que faut-il donc juger de ces bra-
ves que le monde eſtime avec ſi peu
le diſcernement ? Il en faut juger ce
que Dieu en juge. Il faut approuver
ceux qu'il approuve, condamner ceux
qu'il condamne, & mettre la diffe-
rence qu'il met entre les uns & les
autres. Et comme il ne faut pas refu-
er aux uns les juſtes loüanges que
eur generoſité merite, il faut avoir
our les autres le juſte mépris que me-
ite leur brutalité.

CHAPITRE VI.

Idées veritables des qualitez de l'eſprit. Ce que c'eſt que d'avoir de la lumiere & de la force d'eſprit, d'être ſçavant. Que ces qualitez humaines ſont plus ſouvent pernicieuſes qu'utiles.

QUALITEZ DE L'ESPRIT.

MAis peut-eſtre qu'il y a quelque choſe de plus réel dans les qualitez de l'eſprit, comme la ſcience, l'éloquence, l'agréement dans la converſation, l'addreſſe dans les negotiations, la capacité qu'on a pour les grandes affaires, la force d'eſprit & de teſte pour les ſoûtenir, la prudence dans la conduite de ſes deſſeins & de ſa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choſes conſiſte auſſi dans l'uſage que l'on en fait, & dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce ſont des inſtrumens neceſſaires pour les emplois de la vie : ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec ſoin, parce qu'ils doivent ſçavoir que les hommes y ayant at-

tâché leur eſtime, il eſt impoſſible de reüſſir en rien ſans avoir ces qualitez.

Mais ſi on les ſepare de l'uſage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les conſidere qu'en elles-meſmes ou par rapport à quelque fin baſſe & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont, n'eſt en rien préferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'eſt pourquoy il eſt important de ſe détromper des vains éloges que l'on donne dans le monde à ces qualitez en les regardant en elles-meſmes, & hors l'uſage qu'on en peut faire.

L'idée meſme que le commun du monde a de ce qu'on appelle avoir de l'eſprit, eſt toute fauſſe ; & c'eſt une de celles dont il faut le plus ſe dés-abuzer. Car on fait conſiſter l'eſprit, ou dans une facilité de comprendre les ſciences, ou à raiſonner juſte ſur les ſujets qui ſe preſentent, ou à ſe démeler des affaires avec addreſſe ; ou à trouver des voyes fines pour faire réüſſir ſes deſſeins ; ou à produire des penſées ingenieuſes &

ſurprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'eſt en rien de tout cela que conſiſte la veritable lumiere d'eſprit, puiſque ces qualitez ſe peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle *aveugles, fous, petits, inſenſez, dépourvûs d'intelligence.* Qu'eſt-ce donc qu'avoir de l'eſprit ? Il en faut juger par la comparaiſon de la vuë du corps qui eſt l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vuë, c'eſt voir les choſes telles qu'elles ſont, c'eſt à dire les grandes comme grandes, & les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmy, & une fourmy comme une montagne, auroient tres-mauvaiſe vuë. Il en eſt de meſme des eſprits : Ceux qui conçoivent les grandes choſes, c'eſt à dire les choſes ſpirituelles comme grandes, & d'une maniere plus vive & plus lumineuſe ; & qui voyent les petites, c'eſt à dire celles de ce monde, dans leur petiteſſe naturelle, ſans les groſſir ny les augmenter par leur imagination, ſont les grands eſprits & les eſprits juſtes. Ainſi celuy qui diſoit, qu'il *craignoit Dieu comme une mer*

enflée & ſuſpenduë ſur ſa teſte ; celuy qui diſoit: *Qui eſt ſemblable à vous, Seigneur, qui eſt ſemblable à vous ?* celuy qui diſoit : *Que la magnificence de Dieu eſtoit au deſſus des cieux*, avoit un grand eſprit, parce que Dieu eſtoit grand à ſes yeux, & qu'il eſtoit penetré de ſa magnificence & de ſa grandeur. Il avoit donc la vuë claire & étenduë. Et une infinité de femmes qui paroiſſent ſans eſprit dans les choſes du monde, ſont de grands eſprits, parce que Dieu ſe montre & ſe fait ſentir à elles. Mais ceux qui n'ont de l'intelligence que pour comprendre une démonſtration de Mathematique, pour diſcerner ſi un raiſonnement eſt juſte, pour démeſler une affaire, pour conduire quelque intrigue, pour arranger des mots, pour divertir les autres par des rencontres, & qui ne voyent les choſes de l'autre vie que comme des atômes, ſont les petits eſprits, & ils ne meritent point d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur donne ; *de petits, de ſimples, de gens aveuglez & ſans lumiere* : Cœcus *eſt & manu tentans.*

Or comme l'idée que l'on a pour

FORCE DES ESPRITS.

l'ordinaire de la lumiere de l'esprit est fausse, celle que l'on a de sa force, ne l'est pas moins. On la fait consister à pouvoir soûtenir le poids d'un grand nombre d'affaires sans s'abbatre, sans se lasser, & sans se confondre. Voilà, dit-on, une bonne teste, qui peut suffire à tant d'occupations differentes. Mais il faut dire souvent au contraire, voilà une foible teste, puisqu'elle a besoin de tant d'occupations pour se soûtenir ; voilà une ame qui a bien peu de vigueur, puisqu'elle a besoin de tant d'appuis pour empescher qu'elle ne tombe dans l'abbatement & dans l'ennuy. Separez cét homme de ces emplois, vous le verrez incontinent dans l'abatement. Nous ne portons pas les affaires, elles nous portent. C'est le lit où se repose nostre ame dans sa foiblesse. Sa force & sa vigueur consistent à se pouvoir passer de ce soûtien, en se contentant de Dieu & de sa présence. S'il y a quelque force dans ceux qui ne se lassent point dans l'agitation tumultuaire des occupations du monde, c'est une force d'organes & de corps, & non une veritable force de l'ame.

Il eſt vray qu'il y a quelque choſe de grand dans l'homme, & qu'à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit on y voit toûjours des marques de grandeur & d'excellence. Mais c'eſt cette grandeur meſme qui fait ſa miſere & ſa baſſeſſe lors qu'il s'applique à des choſes qui ne meritent pas ſon application, & qu'il neglige celles qui ſont ſeules dignes de ſes ſoins & de ſon amour. Si l'homme eſtoit moins grand, toutes ces qualitez-là ſeroient plus grandes, & elles ne ſont petites & baſſes, que parce qu'il eſt appellé à des choſes infiniment plus hautes & plus importantes, qu'il neglige en s'appliquant trop à celles-là.

La pluſpart des ſciences humaines ſont ſi peu de choſe en elles-meſmes, & elles contribuënt ſi peu au bonheur de l'homme, que l'on eſt tout auſſi heureux de les ignorer en les mépriſant, que de les ſçavoir en les eſtimant. Il n'y a que la vanité & l'opinion des hommes qui y mettent le prix. Nous ne deſirons d'eſtre ſçavans que pour les autres, & non pour nous. C'eſt pourquoy Seneque tout Stoïcien qu'il fuſt, confeſſe qu'il ne voudroit point

de cette ſageſſe, qui eſtoit l'idole de ceux de ſa ſecte, ſi l'on luy défendoit d'en parler aux autres *Si cum hac exceptione detur ſapientia ut illam inclusam teneam, nec enunciem, rejiciam.* C'eſt à dire que la recompenſe & le fruit qu'il deſiroit en tirer, conſiſtoit dans l'approbation d'autruy. Mais comme l'opinion donne le prix aux ſciences ; elle l'oſte auſſi quand il luy plaiſt. Il n'a pas plû aux hommes de juger les ſciences propres aux femmes, & d'en faire dépendre leur eſtime. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuſes, & elles ne ſentent point elles-meſmes cette privation. Il y a des Dames de qualité fort ſçavantes dans les belles Lettres qui s'en cachent comme d'une choſe un peu honteuſe, & elles ont raiſon. Car il eſt toûjours un peu honteux de s'eſtre chargé d'une ſcience inutile. Si toutes celles de leur ſexe qui ſe ſont appliquées à des ſciences curieuſes, en faiſoient de meſme, elles n'en ſeroient que plus eſtimables.

Il eſt vray neanmoins qu'il y a quelques-unes de ces qualitez qui ſont utiles pour le commerce de la vie, &

dont les autres tirent divers avantages. Et c'eſt pourquoy les hommes ont bien fait d'y attacher quelque recompenſe & quelque honneur : mais pour l'ordinaire elles ſont plus désavantageuſes qu'avantageuſes à ceux qui les ont.

Que l'on faſſe réflexion ſur toutes les perſonnes d'eſprit que l'on connoiſt parmy les gens du monde, & l'on trouvera qu'il y en a peu à qui leur eſprit n'ait nuy pour le ſalut. Si cét homme n'avoit point eu d'eſprit, il n'auroit point eſté Eveſque. Il n'auroit donc point eſté chargé des pechez de tout un dioceſe. C'eſt par l'eſprit que cet autre eſt monté aux plus grandes charges & aux plus grands emplois, & s'eſt engagé en mille intrigues dangereuſes pour ſa conſcience. Si cet homme n'avoit point eu de facilité de parler, il n'auroit point eſté Predicateur, & il n'auroit pas abuſé toute ſa vie du miniſtere de la parole de Dieu. Sans eſprit on ne ſe pouſſe point dans le monde, & en ne s'y pouſſant point on évite une infinité d'engagemens malheureux.

Mais ne pourroit-on pas eſtimer

ces qualitez en les ſeparant du bon ou du mauvais uſage qu'on en fait. On eſt bien obligé de le faire dans le monde, puiſque ſouvent ces qualitez nous ſont connuës, & que le mauvais uſage que l'on en fait nous eſt inconnu. Mais il eſt vray neanmoins que cette maniere de les regarder en elles-meſmes, & ſans avoir égard à l'uſage qu'on en fait, eſt un ſujet d'illuſion & pour nous & pour les autres. Car ces qualitez ne ſubſiſtent point en l'air, ny ſeparément de ce bon ou mauvais uſage ; & quand on s'en ſert mal; elles ne meritent aucun eſtime, puis qu'elles ne ſervent qu'à rendre plus criminels ceux qui les ont. C'eſt pourquoy l'Ecriture n'appelle ſcience que la ſcience de bien vivre ; & elle traite tous ceux qui l'ignorent, de fous & d'inſenſez : & ſi les hommes eſtoient raiſonnables, ils ne parleroient point d'autre langage que celuy-là. Car il eſt tres-conforme à la raiſon & à la nature, & ce n'eſt que leur aveuglement qui en a introduit un autre. Ce n'eſt pas que toutes les autres ſciences ne nous faſſent connoiſtre quelque veritez particulieres,

mais c'eſt que nous avons un beſoin ſi preſſant de celle qui nous inſtruit de la voye du Ciel, qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque choſe. On n'eſtime dans une tempeſte que l'art qui ſert à en garentir, & perſonne ne s'aviſa jamais de loüer un Poëte, lors qu'il eſt queſtion d'éviter un naufrage. Quand un homme eſt malade, il ne regarde dans ſon Medecin que la ſcience par laquelle il le peut ſoulager, & toutes les autres qualitez qu'il pourroit avoir diſparoiſſent à ſes yeux. Et generalement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tous entiers, ne nous permettent pas de conſiderer d'autres habiletez que celles qui y ſervent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de ſe ſauver, d'éviter l'enfer, d'acquerir le Paradis? Quel danger plus preſſant que celuy où nous ſommes de perir éternellement? Qu'eſt-ce qui merite mieux d'occuper tout noſtre eſprit que le ſoin de nous preparer à l'éternité. Il eſt donc contre la nature & contre la raiſon de faire tant d'eſtat de certaines qualitez qui n'y ſervent de rien.

Ce n'eſt pas icy une ſimple queſtion de mots, il s'agit des choſes ; parce que les mots emportent les choſes. S'il ne s'agiſſoit que des mots, il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de Sçavans, d'habiles, de grands eſprits à ceux qui excellent dans les ſciences humaines, puis qu'en effet ces connoiſſances toutes inutiles qu'elles ſont, eſtant conſiderées en elles-meſmes, ne laiſſent pas d'eſtre des marques de la grandeur de l'eſprit humain. Mais nous n'en demeurons pas là, nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame ; nous les accompagnons de certains ſentimens d'eſtime & de préference ; Nous élevons au deſſus des autres ceux à qui nous les appliquons, & c'eſt ce qui les rend faux & trompeurs. Car au lieu qu'un Poëte qui n'eſt pas Chrêtien, un Predicateur éloquent, mais peu reglé, un habile Politique qui ne penſe point à Dieu, ſont infiniment moins eſtimables que la moindre femme qui vit ſelon Dieu : Nous ne laiſſons pas à la faveur de ces mots de donner un rang tres-élevé dans noſtre imagination à ces perſonnes,

que nous devons, ſans avoir égard à leurs ſciences prétenduës, conſiderer comme eſtant dans le dernier degré de l'aveuglement & de la baſſeſſe.

Chapitre VII.

Veritables Idées des Juſtes & des Pecheurs.

MAis ſi les hommes ne ſont pas capables que l'on leur parle le langage de la verité, au moins ils devroient ſe le parler à eux-meſmes. Et ainſi en ne jugeant des choſes que par rapport à Dieu & aux choſes éternelles, au lieu de tous ces rangs dans leſquels les hommes ſont diſtinguez dans le monde, on ne les devroit diſtinguer en ſoy-meſme qu'en deux claſſes, mais dont la difference eſt effroyable aux yeux de la foy, quoy qu'elle ſoit inconnuë aux ſens. L'une ſeroit compoſée des juſtes, & l'autre des pecheurs. Et il eſt bon de ſe former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux eſtats, afin qu'elle ſerve à obſcurcir & à étouffer dans noſtre

eſprit toutes les autres diſtinctions que les hommes ont eſtablies entre eux par les qualitez exterieures ou interieures, réelles ou imaginaires.

PECHEURS

Qu'eſt-ce donc qu'un pecheur & un homme ſans Dieu aux yeux de la foy, c'eſt à dire dans la verité ? C'eſt un aveugle, puis qu'il ne participe point à la veritable lumiere, & qu'il ne connoiſt ny Dieu, ny ſoy-meſme, ny ſes amis, ny ſes ennemis, ny ſes biens, ny ſes maux. Quelque intelligence qu'il puiſſe avoir dans les choſes du monde, il eſt dans les tenebres, & il marche dans les tenebres, puiſqu'il tombe à tout moment & qu'il ne ſçait où il met ſes pas.

C'eſt un ſourd, c'eſt à dire qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne penetre point ſon cœur, quoy qu'elle puiſſe retentir aux aureilles de ſon corps.

C'eſt un paralytique, parce que ſon cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éleve plus vers Dieu, qu'il eſt toûjours abbatu à terre & dans l'impuiſſance entiere de ſe relever.

C'eſt un homme réduit à l'extre-

nité de la pauvreté, puiſqu'il eſt dé-
poüillé de toutes les vrayes richeſſes
qui ſont les ſpirituelles ; qu'il a perdu
tout ce que Dieu luy avoit donné
dans ſon bapteſme ; & qu'il n'a plus
droit à ſon heritage qui eſt le Ciel.

Il eſt non ſeulement pauvre des
biens de la grace, mais auſſi des biens
du monde. Car quoy qu'il paroiſſe
encore poſſeſſeur de grandes richeſſes
aux yeux des hommes, & que les
hommes meſmes n'ayent pas droit de
les luy oſter, neanmoins il les poſſe-
de injuſtement à l'égard de Dieu, il
ne merite plus d'en joüir, s'eſtant ren-
du indigne de l'uſage de toutes les
créatures.

C'eſt un eſclave, non ſeulement de
ſes paſſions qui le dominent, mais du
diable qui le poſſede, qui habite en
luy, qui le remuë, l'agite, le ſecouë,
le fait agir à ſa phantaiſie, le trompe
ſans ceſſe, & en fait ſon joüet & le
ſujet de ſa riſée, ſelon l'expreſſion de
l'Ecriture. Mais c'eſt auſſi un eſclave
des élus de Dieu & des juſtes, c'eſt à
dire que tout ſon office en ce monde,
pendant qu'il demeure en cet eſtat,
eſt de travailler pour autruy & non

pour ſoy, & de contribuer à quelque avantage des élus, ſans en tirer aucun bien pour ſoy-meſme. C'eſt la maniere dont les Anges & les Saints regardent la pluſpart des Grands & des riches. Ces perſonnes s'imaginent que tout le monde eſt fait pour eux. Et cependant à l'égard de Dieu ils ne ſont eux-meſmes faits que pour les autres ; & Dieu ne les laiſſe vivre que pour le ſervice des élus, qui ſont leurs maiſtres & leurs Roys devant Dieu, & qui les chaſſeront de leur maiſon, lorſque le temps auquel ils n'auront plus beſoin d'eux ſera venu ; parce que l'*eſclave ne demeure pas toûjours dans la maiſon de ſon maiſtre,* ſelon l'Eſcriture.

Un pecheur eſt un homme reduit à une honteuſe nudité, parce qu'il a perdu la robe de l'innocence & de la juſtice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir ſon ignominie ; ce ne ſont, comme dit ſaint Auguſtin, que *les haillons du diable.* PANNI *diaboli*, qui ne ſont pas ſeulement honteux, mais qui ſont encore trompeurs, parce que le diable ne les luy preſte qu'afin qu'en s'y ar-

reſtant & en en faiſant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le ſentiment de ſa miſere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les luy ravira meſme au moment de la mort, pour luy faire ſentir éternellement la nudité où il l'a réduit.

Enfin un pecheur eſt un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parce qu'il eſt mort dans l'ame, au lieu que les autres ne ſont morts que dans le corps : Je dis qu'il eſt mort dans l'ame, & il n'y a point icy de metaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoiſſance. Et ainſi l'amour & la connoiſſance de ce qui eſt le vray bien de l'homme, c'eſt à dire de Dieu, eſt la vraye vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoiſſance, elle a perdu ſa vie, quoy qu'il luy reſte encore une autre vie baſſe & miſerable, par l'amour qu'elle porte aux creatures, & par la connoiſſance qu'elle en a. C'eſt pourquoy comme le peché nous prive de la vraye vie, il eſt dit auſſi de la ſageſſe qu'elle la donne à ſes enfans : *Sapientia filiis ſuis vitam inſpirat* ; parce qu'elle leur donne la connoiſ-

ſance & l'amour de Dieu.

C'eſt donc une penſée fort naturelle que celle de pluſieurs Peres, qui comparent une ame dans le peché à un tombeau qui ſe remuë ; parce que l'ame eſtant morte, le corps qui l'enferme en eſt en quelque ſorte le tombeau. Et la comparaiſon en eſt d'autant plus juſte, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au dehors, ne ſont remplis au dedans que d'ordure & d'infection ; de meſmes ces perſonnes qui paroiſſent agreables au dehors, & qui flattent les ſens par leurs qualitez exterieures, cachent au dedans une corruption ſi horrible, que l'on ne les pourroit ſouffrir ſi on la voyoit.

JUSTES. Le malheur effroyable des pecheurs nous doit ſervir de degré pour concevoir le bonheur ineſtimable des juſtes, puiſque c'en eſt déja un tresgrand que d'eſtre délivré d'un ſi malheureux eſtat. Ils ne ſont plus ny aveugles, ny ſourds, ny paralytiques, ny pauvres, ny eſclaves, ny nuds, ny morts : mais ils joüiſſent de la lumiere de Dieu ; ils entendent ſa voix comme ſes amis ; ils s'élevent

vers luy par les mouvemens de leur amour ; ils poſſedent les richeſſes de la grace ; ils ſont délivrez de la ſervitude du demon & du peché ; ils ſont reveſtus de l'innocence ; ils ſont vivans de la vraye vie qui eſt celle de la charité.

Mais il faut paſſer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils ſont des Roys, eſtant aſſociez à la royauté de JESUS-CHRIST : Qu'ils ſont les maiſtres du monde, puiſque toutes les creatures ne ſont plus que pour eux, & ſe rapportent à eux : Qu'ils ſont enfans de Dieu, puis qu'il les adopte pour ſiens en les uniſſant avec ſon Fils : Qu'ils ſont heritiers du Paradis, puiſque c'eſt l'heritage de JESUS-CHRIST, & que le droit leur en eſt donné par le gage du Saint Eſprit qu'ils ont receu : Qu'ils ſont les temples de Dieu, puiſque Dieu habite en eux, & que le S. Eſprit les anime : Et enfin qu'ils ſont membres de JESUS-CHRIST, faiſant partie de ſon Corps, par la participation de ſon Eſprit, & par l'union qu'ils ont avec ſon corps meſme

qu'ils reçoivent dans la ſainte Euchariſtie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées dans l'eſprit le plus fortement qu'il eſt poſſible, pour reſiſter à l'impreſſion des diſcours des hommes qui nous le rempliſſent de fauſſes grandeurs & de faux rabaiſſemens, de faux biens & de faux maux. Et c'eſt pourquoy l'Ecriture ſainte nous porte ſi ſouvent à l'admiration des Juſtes: *Bien-heureux*, dit-elle, *ceux qui ſont irreprochables dans la voye de Dieu. Bienheureux ceux qui ſondent ſes preceptes. Bienheureux l'homme qui craint Dieu. Bienheureux l'homme qui ne ſuit pas le conſeil des méchans. Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent dans voſtre maiſon. Heureux l'homme qui eſt inſtruit de Dieu. Heureux ceux dont les pechez ſont remis.* Et elle tâche au contraire de nous oſter l'eſtime de toutes les qualitez humaines, qui ſont le ſujet ordinaire de la vanité des hommes: *Que le Sage*, dit-elle, *ne ſe glorifie point dans ſa ſageſſe : Que le fort ne ſe glorifie point dans ſa force : Que le riche ne ſe glorifie point dans ſes richeſſes : Mais*

que celuy qui veut ſe glorifier, ſe glorifie de me connoiſtre, & de ſçavoir que je ſuis le Seigneur qui fait miſericorde, jugement & juſtice ſur la terre. Car ce ſont là les choſes qui me plaiſent, dit le Seigneur.

Elle paſſe encore bien plus avant, & elle veut que nous regardions les pecheurs, non ſeulement comme reduits à un profond rabaiſſement, mais comme aneantis par le peché, ce qu'elle exprime par ces paroles : *Ad nihilum deductus eſt in conſpectu ejus malignus.* Et en nous les repreſentant de la ſorte, elle abyme & aneantit avec eux toutes leurs grandeurs, toutes leurs richeſſes, toutes leurs qualitez exterieures & interieures ; c'eſt à dire, qu'elle ne veut pas que rien de tout cela les faſſe ſubſiſter devant nos yeux, & nous faſſe juger qu'il y ait quelque choſe de réel & de ſolide dans leur eſtat.

C'eſt proprement là la maniere dont l'Ecriture veut que nous regardions tout ce qui ne ſe rapporte pas à Dieu. Et c'eſt là la concluſion expreſſe qu'elle a fait tirer à un grand Roy que Dieu avoit comblé de tou-

tes les grandeurs & de tous les plaiſirs du monde, afin qu'il fuſt plus capable de nous en faire connoiſtre la vanité. Il nous repreſente dans ce deſſein en particulier, le neant de tous les plaiſirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entrepriſes des hommes, conſiderées en elles-meſmes & ſans rapport à Dieu. Et enſuite il conclut toutes ſes inſtructions par ces paroles : Craignez Dieu & obſervez ſes commandemens. C'eſt en cela que conſiſte tout l'eſtre de l'homme : *Deum time & mandata ejus obſerva. Hoc eſt omnis homo.* C'eſt à dire que ce qui ne tend point à Dieu & à l'obſervation de ſa loy, n'a point d'eſtre, point de realité, point de ſolidité ny de bonheur, & que c'eſt un neant de bien devant Dieu. Voilà de quelle ſorte Dieu juge de toutes les choſes de la terre. C'eſt donc ainſi que nous en devons juger ; & c'eſt par cette regle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage,

DE LA CIVILITÉ CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I.

Comment l'amour propre produit la civilité.

IL n'y a rien de ſi naturel à l'homme que le deſir d'être aimé des autres, parce qu'il n'y a rien de ſi naturel que de s'aimer ſoy-meſme. Or on deſire toûjours que ce qu'on aime ſoit aimé. La charité qui aime Dieu, deſire que Dieu ſoit aimé de toutes les creatures : & la cupidité qui s'aime ſoy-meſme, deſireroit que nous fuſſions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous desirons d'estre aimez pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, & que nostre idée se presente à nous d'une maniere plus aimable. Nous sommes bien aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mesmes ; parce que nostre jugement qui est toûjours foible & timide quand il est tout seul, se rassure quand il se voit appuyé de celuy d'autruy, & ainsi il s'attache à soy-mesme avec d'autant plus de plaisir, qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

Mais l'amour des autres envers nous n'est pas seulement l'objet de nostre vanité, & la nourriture de nôtre amour propre ; c'est aussi le lit de nostre foiblesse. Nostre ame est si languissante & si foible, qu'elle ne sçauroit se soûtenir, si elle n'est comme portée par l'approbation & l'amour des hommes. Et il est facile de le reconnoistre en s'imaginant un estat, où tout le monde nous condamneroit, où personne ne nous regarderoit qu'avec haine & avec mépris, ou en se figurant un oubly general de tous les

hommes envers nous. Car qui pourroit ſouffrir cette veuë ſans effroy, ſans trouble, ſans abbatement ? Or ſi cette vuë nous abbat, il falloit que la vuë contraire nous ſoûtint, ſans meſme que nous y fiſſions reflexion.

L'amour des hommes eſtant donc ſi neceſſaire pour nous ſoûtenir, nous ſommes portez naturellement à le rechercher & à nous le procurer. Et comme nous ſçavons par noſtre propre experience que nous aimons ceux qui nous aiment ; ou nous aimons, ou nous feignons auſſi d'aimer les autres, afin d'attirer leur affection. C'eſt le fondement de la civilité humaine, qui n'eſt qu'un eſpece de commerce d'amour propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant ſoy-meſme de l'affection.

Ces témoignages d'effection ſont d'ordinaire faux & exceſſifs ; c'eſt à dire que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en reſſent, parce que l'amour propre qui nous attache à nous-meſmes, nous détache aſſez de l'amour d'autruy ; mais au défaut de l'affection veritable, on ſubſtitue un langage d'affection, qui ne

laiſſe pas d'eſtre bien receu, parce qu'on eſt toûjours diſpoſé à écouter favorablement tout ce qui eſt à nôtre avantage. Et ainſi l'on peut dire de tous ces diſcours de civilité ſi ordinaires dans la bouche des gens du monde, & ſi éloignez des ſentimens de leur cœur : *Vana locuti ſunt unuſquiſque ad proximum ſuum : Labia doloſa in corde & ore locuti ſunt.*

CHAPITRE II.

Qu'il ſembleroit que la charité nous devroit éloigner de la Civilité.

COmme tous ces mouvemens ſont corrompus, on ne voit pas encore que la charité puiſſe prendre part dans ce commerce de devoirs humains & de témoignages d'affection que l'on appelle civilité ; & il ſemble plûtoſt que ſon inſtinct la doive porter à s'en éloigner. Car comme elle eſt toute contraire à l'amour propre, elle nous doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, & non pas à nous aimer ; & il

ſemble par conſequent qu'elle doive plûtoſt ſouhaiter le mépris des créatures, que leur amour : & ſur tout elle eſt bien éloignée de le rechercher par de fauſſes complaiſances, ou par des paroles trompeuſes qui ne répondent en rien à noſtre veritable diſpoſition.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'eſt la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainſi quiconque deſire que les autres s'attachent à luy, veut leur tenir la place de Dieu, & recevoir d'eux le tribut qui n'eſt dû qu'à Dieu, ce qui eſt une uſurpation criminelle. On peut bien deſirer que les autres ayent de la charité pour nous ; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut ſubſiſter avec la connoiſſance de nos défauts ; & c'eſt ce que l'amour propre ne ſçauroit ſouffrir. Il veut un amour d'eſtime & d'approbation, & non de pitié, principalement quand il s'agit de défauts ſpirituels, qui ſont ceux qu'il a plus de peine à avoüer. Enfin, il n'aime pas la charité des autres, parce que c'eſt un bien pour eux ; mais parce qu'il la prend pour une marque que nous meritons d'eſtre ai-

mez, & qu'elle luy ſert ainſi à augmenter la complaiſance que nous avons en nous-meſmes.

Cependant il y a une injuſtice toute viſible à vouloir eſtre aimé de cette ſorte : car nous ne ſommes nullement aimables. Nous ne ſommes qu'injuſtice & que peché. Et vouloir qu'on aime ces choſes en les connoiſſant, c'eſt vouloir que les hommes aiment le vice. Que ſi nous pretendons les cacher, nous voulons donc qu'ils ſe trompent, & qu'ils nous prennent pour autres que nous ne ſommes en effet. Ainſi de quelque coſté que nous regardions cet amour, nous ſommes injuſtes de le rechercher avec tant d'empreſſement.

Il eſt vray qu'il n'eſt pas injuſte que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. Mais s'ils regardent ces choſes comme eſtant à nous, nous ſommes encore injuſtes de deſirer cét amour, puiſqu'ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu ; comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-meſmes. Que s'ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu que nous n'avons pas meritées, & que

sous avons peut-estre gastées par le mauvais usage que nous en avons fait, leur amour est juste en cette maniere, mais la complaisance que nous y avons ne l'est pas ; puisque ce n'est pas cette justice qui nous plaist, mais la pensée vaine qu'en quelque maniere que ce soit, nous sommes bien dans l'esprit de ces personnes, & qu'ils ont pour nous un regard d'estime surlequel nous nous appuyons pour nous regarder nous-mesmes avec plus d'estime.

Y ayant donc tant de danger dans l'amour des créatures ; il semble que l'instinct de la charité soit de l'éviter, de peur que ce regard secret ne corrompe nos meilleures actions. C'est ce qui a fait tant rechercher la solitude aux Saints, & qui la rend si utile à tout le monde. Car en nous separant des creatures, on se prive de la veuë de leurs jugemens, de la vaine complaisance dans leur estime, & de la mauvaise recherche de leur affection.

Toutes les amitiez humaines seront aneanties par la mort, & nous entrerons tous dans ce moment dans une solitude éternelle, où toutes nos atta-

ches ſeront rompuës. Car les méchans meſmes ſeront détachez les uns des autres, par ce qu'ils n'auront les uns pour les autres que de l'averſion & de la haine. Et les bons ſeront tellement remplis de Dieu, qu'ils ne regarderont plus les creatures qu'en Dieu : enſorte que la veuë qu'ils en auront ne troublera point leur ſolitude & leur repos par aucun regard qui le détourne tant ſoit peu de Dieu. Ils ne les aimeront que par une effuſion de l'amour qu'ils auront pour Dieu ; de ſorte que ce ſera Dieu qu'ils aimeront en elles, & qu'ils verront en elles, ſelon qu'il eſt écrit que *Dieu ſera tout en tous.* Que ſi la vie preſente doit eſtre une preparation à l'éternelle, ne faut-il pas tâcher de ſe détacher les uns des autres dés ce monde, & s'accoûtumer autant qu'on peut à ſe contenter de Dieu, en ſe privant de toutes ces ſatisfactions humaines & de tous ces témoignages de tendreſſe, qui ne contentent que l'amour propre, en ſe reduiſant les uns envers les autres aux ſervices réels, & qui peuvent contribuer quelque choſe au bien de nos aines ?

Si l'amour des creatures eſt un appuy que noſtre foibleſſe recherche, comme nous devons tâcher de devenir forts, ne faut-il pas s'efforcer auſſi de nous priver de ces appuis humains, pour nous appuyer davantage ſur Dieu meſme ? Car ces appuis ont cela de mauvais, qu'en ſoûtenant noſtre foibleſſe, ils l'entretiennent & l'augmentent ; parce qu'en ſe nourriſſant de ce pain de l'amour propre, on ſe dégoûte du pain ſolide de la juſtice & de la volonté de Dieu, qui eſt la ſource de la force Chreſtienne.

La force d'un corps n'eſt pas de n'avoir point beſoin de ſon appuy naturel qui eſt la terre ; mais c'eſt de n'avoir beſoin que de la terre, & de ſe pouvoir paſſer de tous les auttes appuis étrangers. Ainſi la force d'une ame eſt de ne s'appuyer ſur aucune creature, & de ſe contenter de ſon appuy naturel qui eſt Dieu. Il ſuffit à une ame qui eſt forte, de ſçavoir que Dieu la voit, qu'elle eſt dans ſon ordre, & qu'elle execute ſa volonté. Ce pain la nourrit, la ſoûtient, la fortifie & luy tient lieu de tout. Et c'eſt auſſi ce que JESUS-CHRIST

nous a voulu enſeigner, lors qu'il diſoit de luy-meſme, que ſa nourriture eſtoit d'accomplir la volonté de ſon Pere : *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem Patris mei.*

Heureux ceux qui ſe nourriſſent de ce pain, & qui en font leurs delices, car ce pain ne leur peut jamais manquer ! Que toutes les creatures les abandonnent ; qu'ils ſoient accablez de miſeres & de maladies ; qu'ils ſoient chargez d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes, ils ont toûjours cette nourriture qui les fortifie, qui les ſoûtient, & qui les conſole. Car ils voyent toûjours la volonté de Dieu par tout ; ils ſçavent qu'elle eſt pleine de juſtice & de miſericorde, & cela leur ſuffit. C'eſt cette maiſon bâtie ſur le roc qui ne peut eſtre ébranlée par les vents, par les pluyes, & par les tempeſtes. C'eſt cette maiſon du juſte remplie de force, dont il eſt dit : *Domus juſti plurima fortitudo.* C'eſt à quoy nous exhorte le Sage, quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, *conjungere Deo* : car qui eſt joint à Dieu par l'amour de ſa volonté, eſt plus fort que

tous les hommes ; puis qu'il a pour ſoy toute la force de Dieu.

Il faut tendre à cette force ; il faut aſpirer à goûter cette nourriture : Mais comme on ne fortifie le corps des enfans qu'en l'accoûtumant à marcher ſans appuy, & en le privant des viandes de l'enfance, pour le nourrir de viandes plus fortes & plus ſolides, il ſemble auſſi qu'on ne peut parvenir à la force Chreſtienne, qu'en ſe privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaiſance & l'amour des creatures, & en nous accoûtumant à nous paſſer de Dieu ſeul.

Il ſemble donc qu'on doive conclure de tout cela, que nous ne devons deſirer ny l'amour des creatures, ny les témoignages qu'elles nous en rendent ; qu'elles nous font plaiſir de nous oublier ; que leur indifference nous eſt favorable ; que leur affection meſme nous eſt dangereuſe. Mais faut-il conclure auſſi que nous devons les traiter de meſme avec indifference, qu'il faut retrancher toutes les civilitez non neceſſaires, & ſe reduire envers les autres aux ſeuls offices de charité ? On pourroit croire que c'eſt

une conſequence des meſmes preuves. Car nous les devons aimer comme nous nous aimons nous-meſmes ; & nous ne leur devons pas ſouhaiter ce que nous croyons dangereux pour nous. Ainſi nous deviendrons incivils & ſauvages par principe de conſcience. Cependant cela paroiſt contraire à l'eſprit & à la pratique de tous les Saints, qui ont eſté pleins de tendreſſe pour leurs amis, & qui n'ont point retenu l'effuſion de leur charité meſme dans les occaſions où il ne paroiſſoit pas ſi neceſſaire de la témoigner. Il n'y a rien de plus tendre que ſaint Paulin, ſaint Auguſtin & ſaint Bernard. Il faut donc craindre que nous ne pouſſions ces maximes trop loin : Et c'eſt ce qui nous oblige d'examiner ſi la charité n'a point de motifs & de raiſons qui la puiſſent porter à pratiquer les devoirs de la civilité du monde ; & ſi elle ne peut point faire tres-purement & tres-ſincerement ce que les gens du monde font par un eſprit d'intereſt & avec déguiſement.

CHAPITRE III.

Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la Civilité.

ET premierement, en ce qui regarde la ſincerité, la charité ne doit point apprehender de la bleſſer dans les civilitez qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cét égard il n'appartient qu'à la charité d'eſtre civile, parce qu'il n'y a qu'elle qui le puiſſe eſtre ſincerement. Car honorant & aimant comme elle fait JESUS-CHRIST meſme dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excez? Que ſi nous ne reſſentons pas toûjours pour les autres toute la tendreſſe que nous leur faiſons paroiſtre, il ſuffit que nous ſoyons convaincus que nous la devrions reſſentir, & que nous tâchions de l'acquerir par ces témoignages meſmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne ſont point faux & trompeurs, puis qu'ils ſont conformes à noſtre deſir & à noſtre inclination.

Il n'y a auſſi que la charité qui nous fourniſſe des raiſons generales d'aimer tous les hommes, & de nous ſoûmettre à eux. L'amour propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous ſont utiles : il ne nous aſſujetit qu'à ceux qui ſont plus puiſſans que nous ; & il nous porte au contraire à vouloir dominer ſur tous les autres autant qu'il nous eſt poſſible. Mais la charité embraſſe tous les hommes dans ſon amour & dans ſa ſoûmiſſion. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetez du ſang de ſon Sauveur, comme appellez au Royaume où elle aſpire. Et ces qualitez luy ſuffiſent pour les aimer, & meſme pour nous les faire regarder comme nos maiſtres ; puiſque nous nous devons tenir trop heureux de ſervir dans les moindres choſes les membres de JESUS-CHRIST, & les élus de Dieu. Elle poſſede donc en elle les vrayes ſources de la civilité, qui ſont un amour & une ſoûmiſſion interieure envers les autres : & quand elle les fait paroiſtre au dehors, ce n'eſt qu'une effuſion toute naturelle des

mouvemens qu'elle imprime dans le cœur.

La civilité consiste à ceder aux autres, autant que l'ordre du monde le peut permettre, à les preferer à soy, à les considerer au dessus de soy. L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au dessous d'eux, ne le peut souffrir; mais la charité qui nous releve au dessus de plusieurs, n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou déguisement, mais par un jugement veritable qu'elle nous fait porter de nous-mesmes. Ecoutons ce que dit le Sage : *Voicy*, dit-il, *les paroles d'un homme avec qui Dieu est, & qui estant fortifié par la presence de Dieu qui le remplit, a dit :* (Ce sera donc le langage de la charité que nous allons entendre ; puisque c'est ce qui sort d'un cœur plein de Dieu :) que dira-il donc ? *Je suis le plus fou de tous les hommes, & la sagesse des hommes n'est point avec moy. Je n'ay point appris la sagesse, & je ne connois point la science des Saints* .... STULTISSIMUS *sum virorum, & sapientia hominum non est mecum : Non didici sapientiam, & non novi scientiam Sanc-*

torum. Cette plenitude de Dieu ſe termine à luy faire connoiſtre la profondeur de ſon ignorance & de ſon neant, & à faire qu'il ſe regarde comme le plus miſerable de tous les hommes. Et cette connoiſſance n'eſt point fauſſe, parce qu'elle a pour objet ce qui luy convient par la nature ſelon laquelle il eſt vray que les plus juſtes n'ont pas moins de corruption que les plus méchans : & que luy faiſant voir ſes défauts de plus prés que ceux des autres, il peut dire veritablement qu'ils ſont plus grands à ſes yeux : comme nous diſons que la lune eſt plus grande que les étoiles, parce qu'elle nous paroiſt telle en la voyant de plus prés.

La charité a donc tout ce qui luy eſt neceſſaire pour eſtre ſincerement civile ; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité interieure envers tous les hommes, qui leur ſeroit infiniment agreable, s'ils la voyoient. Mais eſt-il bon de la leur faire paroiſtre, & peut-on avoir des motifs legitimes de la produire au dehors, puiſque celuy d'attirer leur affection pour s'y plaire, eſt mauvais & corrompu ? Il eſt vray

que s'il n'y avoit que celuy-là, elle ſe porteroit plûtoſt à cacher ſon affection qu'à la découvrir : mais elle en a beaucoup d'autres ; Et le premier eſt, qu'en ſe repandant en ces témoignages exterieurs d'amitié envers les hommes, elle ſe nourrit & ſe fortifie elle-meſme. Elle fait paroiſtre qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité eſt un feu qui a beſoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bien-toſt s'il eſt toûjours étouffé. C'eſt une vertu qui a beſoin d'être exercée comme les autres. Ainſi comme elle fait la vie, la ſanté & la force de nos ames, nous devons chercher des occaſions de la pratiquer. Et il n'y en a point de plus frequentes que celles que nous fournit la civilité.

Nos ames ſont ſujettes à plus d'une ſorte de maladies ; & il faut bien prendre garde qu'en tâchant d'éviter les unes, on ne tombe en d'autres plus dangereuſes. C'eſt un mal que d'avoir de la complaiſance dans l'amour que les hommes ont pour nous : mais c'eſt encore un plus grand mal que d'avoir de l'indifference pour les hommes, d'eſtre inſenſible à leurs

biens & à leurs maux, de ſe renfermer en ſoy ſeul, de ne ſonger qu'à ſoy ; & l'amour propre ne nous donne pas moins de pente à ce vice qu'à tous les autres. Or il arrive ſouvent, ſi l'on y prend garde, qu'en pretendant ſe détacher de ces commerces de civilité & d'amitié envers les hommes, on tombe dans un eſtat de ſechereſſe, de froideur & d'indifference interieure pour eux. On les oublie, non pour s'attacher à Dieu, mais pour ſe remplir de ſoy-meſme. On s'éloigne d'eux inſenſiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d'une maniere trop ſpirituelle, nous perdons effectivement la charité ſpirituelle, & l'affection humaine qui fait le lien de la ſocieté civile.

La charité ſe porte encore à la civilité par les avantages qu'elle en retire : Car il n'y auroit rien de plus utile que la civilité, ſi nous la ſçavions bien ménager. Elle nous donne lieu d'honorer dans les hommes toutes les graces que Dieu leur diſtribuë, & de diverſifier nos mouvemens interieurs ſelon la diverſité de ces

graces. Car si c'est une personne penitente, & que Dieu ait retirée des déreglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de JESUS-CHRIST, & sa victoire sur le monde. Nous devons respecter en elle la penitence, & la considerer comme estant par cette vertu beaucoup au dessus de nous. Si ce sont des Grands on honore en eux l'autorité de JESUS-CHRIST à laquelle ils participent ; & si ce sont des Grands vertueux, on honore la grandeur de la grace qu'ils ont receuë, qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de JESUS-CHRIST dans les pauvres ; son humilité dans ceux qui sont humbles, ou qui sont dans un estat rabaissé ; sa pureté dans les Vierges ; ses souffrances dans ceux qui sont affligez ; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine, l'on pratique & l'on honore toutes les vertus Chrétiennes.

Il est vray que l'on pourroit à peu prés faire toutes ces choses par des actions purement interieures. Mais il est utile d'estre averty de les prati-

quer : & les devoirs de la civilité humaine nous en avertiſſent ; comme les devoirs exterieurs de reſpect que l'on rend à Dieu par la poſture de ſon corps, nous avertiſſent de tâcher à mettre noſtre ame dans la diſpoſition interieure de reſpect & d'adoration où nous devons eſtre envers la divine Majeſté. Et ces avertiſſemens nous ſont d'autant plus utiles qu'ils ſont plus frequens, & il eſt aſſez rare qu'on puiſſe pratiquer la charité envers le prochain par des ſervices réels, les occaſions ne s'en preſentant pas ſouvent. Mais le commerce de la civilité eſt bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous couſte peu, & nous donne neanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

CHAPITRE IV.

Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.

MAis ſi la pratique de cette civilité Chreſtienne eſt utile pour nous, elle ne l'eſt pas moins pour les autres. S'ils ſont ſpirituels, l'affection que l'on leur témoigne redouble leur charité ; & s'ils ſont charnels, elle flatte à la verité leur amour propre ; ce qui eſt un mal qui vient de leur mauvaiſe diſpoſition ; mais elle les preſerve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient ſi l'on n'avoit ſoin de les ſoûtenir en leur faiſant paroître de l'affection. Car ſi l'on n'a ſoin de les entretenir en cette maniere par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent abſolument de ceux qui les traitent avec indifference, & ils perdent toute la creance qu'ils avoient en eux ; de ſorte que l'on devient incapable de les ſervir. Il eſt donc de la charité de les ſoûtenir dans cette

foibleſſe, en leur faiſant paroiſtre qu'on les aime & qu'on les eſtime, en attendant que la charité ſuccede à cette diſpoſition imparfaite.

Il faut agir avec les hommes comme avec des hommes, & non comme avec des Anges. Et ainſi il eſt neceſſaire que noſtre conduite envers eux ſoit proportionnée à leur eſtat commun. Or cet eſtat commun eſt que l'amitié & l'union qui eſt entre les perſonnes meſme de pieté, eſt encore meſlée de beaucoup d'imperfections ; de ſorte qu'on doit ſuppoſer qu'outre les liens ſpirituels qui les uniſſent entr'eux, ils ſont encore attachez par une infinité de petites cordes toutes humaines dont ils ne s'apperçoivent pas, & qui conſiſtent dans l'eſtime & dans l'affection qu'ils ont les uns pour les autres, & dans les petites conſolations qu'ils reçoivent du commerce qu'ils ont entr'eux. Et la fermeté de leur union, ne dépend pas ſeulement de ces liens ſpirituels, mais auſſi de ces autres cordes humaines qui la conſervent.

Il arrive de là, que lorſque ces petites cordes viennent à ſe rompre par

une infinité de petits ſcandales, de petits mécontentemens, de petites negligences, on vient enſuite à ſe diviſer dans les choſes meſmes les plus importantes ; & ſi l'on y prend bien garde, on trouvera que toutes les déſunions fâcheuſes que l'on voit arriver entre des perſonnes de pieté qui avoient eſté autrefois fort unies, ont d'ordinaire eſté precedées de refroidiſſemens cauſez par le manque d'attention à ſe rendre certains devoirs de civilité. Il ſeroit à la verité à deſirer que l'union des Chreſtiens entre eux fuſt plus ferme, plus pure, plus indépendante de toutes ces conſolations humaines ; & il faut travailler ſur ſoy-meſme à s'en pouvoir paſſer. Mais la charité ſemble obliger à ne ſe pas diſpenſer à l'égard des autres de ces devoirs auſquels la civilité nous oblige, non en les jugeant foibles, mais en ſuppoſant qu'ils le peuvent devenir ; & en évitant ainſi de leur donner aucun pretexte de refroidiſſement envers nous.

C'eſt pourquoy c'eſt une choſe qui nous eſt fort recommandée par les Apoſtres, de rendre la pieté aimable

aux perſonnes meſmes du monde ; afin de les y attirer doucement. Or il eſt impoſſible qu'elle ſoit aimable, ſi elle eſt farouche, incivile, groſſiere ; & ſi elle n'a ſoin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle deſire de les ſervir & qu'elle eſt pleine de tendreſſe pour eux. Si l'on ne les ſert pas effectivement par ces moyens au moins on ne les choque pas, & l'on prepare toûjours leur eſprit à recevoir la verité avec moins d'oppoſition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non pas à la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaiſe complaiſance, mais afin que cette affection nous mette en eſtat de les ſervir, & parce que cette affection même eſt un bien pour eux, qui leur donne de l'eſtime de la pieté, qui les y diſpoſe s'ils n'en ont pas, & qui ſert à la conſerver en eux s'ils en ont.

L'Apoſtre ſaint Pierre en nous recommandant d'inſpirer l'humilité en toutes choſes : *Humilitatem in omnibus inſinuartes* ; ne nous recommande-t'il pas une pratique continuelle de civilité ? Car la civilité eſt une hu-

milité exterieure, & elle devient interieure quand nous l'exerçons par des vuës ſpirituelles. Saint Paul la preſcrit encore plus expreſſement lors qu'il ordonne de ſe prevenir les uns les autres par des témoignages de reſpect : *Honore invicem prævenientes.*

CHAPITRE V.

Moyen d'accorder ces contrarietez apparentes. Regles qu'on doit garder dans la pratique de la Civilité.

VOilà donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes, en leur en témoignant par des devoirs de civilité ; pour les ſervir ; pour entretenir l'union avec eux ; pour empeſcher qu'ils ne s'éloignent de nous, & que la charité ne s'éteigne en eux ; pour augmenter & pour nourrir la charité dans nous-meſmes ; pour pratiquer diverſes vertus. Il faut ſe priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire ; parce que c'eſt une tentation pour

nous ; parce que ces complaiſances humaines nous entretiennent dansune foibleſſe ſpirituelle ; parce que nous devons tendre dés cette vie à nous contenter de Dieu ſeul, & à nous détacher de tout le reſte. Ce ſont des raiſons ſpirituelles de part & d'autre. Mais qui ſont celles qui le doivent emporter ? Il eſt aſſez difficile de le decider. On trouvera que les Saints ont ſuivy tantoſt les unes & tantoſt les autres. Voicy neanmoins quelques regles qu'il ſemble que l'on y pourroit garder.

Lorſqu'il y a peu d'eſperance de pouvoir ſervir certaines perſonnes, que nous n'en ſommes pas chargez, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles nous peut nuire, quand ce ne ſeroit que par le temps qu'il y faudroit employer, il faut ſe contenter à leur égard des devoirs indiſpenſables de civilité, qui les ſcandalizeroient ſi l'on y manquoit, & il faut retrancher tous ceux qui n'auroient pour but que de leur plaire & de former une liaiſon particuliere avec elles.

Quand on eſt attiré à une ſolitude

extraordinaire ; & qu'on reconnoiſt que cette ſolitude nous attache à Dieu ſans nous attacher à nous-meſmes, & ſans nous porter à l'indifference pour nos amis, on a plus de liberté de ſe ſouſtraire aux commerces de civilité, qui ne ſont pas abſolument neceſſaires, pourvû que noſtre genre de vie nous ſerve d'excuſe, & que noſtre retraite ſoit ſi uniforme qu'elle ne donne point de lieu de nous accuſer que ce ſoit par mépris & par indifference que nous ne rendons pas ces devoirs aux atres.

Mais ſi nous menons une vie commune ; ſi nous conſervons par neceſſité diverſes liaiſons avec le monde ; ſi la ſolitude entiere ne nous eſt pas propre ; ſi nous avons beſoin nous-meſmes de quelque conſolation humaine ; ſi nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverſes unions avec pluſieurs perſonnes auſquelles il n'eſt pas bon de renoncer, il paroiſt beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui eſt de ménager les occaſions de leur témoigner de l'affection, & de ſe faire aimer d'eux.

Il faut ſeulement tâcher que nô-

tre civilité ſoit differente de celle des gens du monde ; qu'elle ſoit toute veritable & toute ſincere ; qu'elle ne ſoit ny legere ny flateuſe, qu'elle ne ſe répande point en paroles, en complimens, en loüanges ; qu'elle ne nous emporte pas une partie conſiderable de noſtre temps ; qu'elle ne ſoit pas une ſource d'amuſemens & d'inutilitez ; qu'elle inſpire la pieté, & qu'elle reſſente la modeſtie ; & que ſi elle fait paroiſtre aux hommes la bonté & la douceur de JESUS-CHRIST, ce ne ſoit que pour leur inſpirer la fuite & l'averſion de l'eſprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute Chreſtienne.

Il ne faut pas neanmoins prendre jamais pour regle generale de pratiquer la civilité envers tout le monde ; car il y a des gens dont on ne ſçauroit ſe défaire que par quelque eſpece d'incivilité, & qui nous accableroient de viſites & de billets, ſi on leur témoignoit de la complaiſance. Il faut donc par neceſſité faire paroiſtre à ces perſonnes quelque froideur, de peur qu'ils ne nous raviſſent ce que nous avons de plus precieux qui eſt

noſtre temps. Si l'on peut ſe ſouſtraire à ce commerce inutile ſans leur donner ſujet de ſe plaindre, à la bonne heure : mais ſi l'on ne le peut, il vaut mieux qu'ils ſe plaignent de nous, que non pas que l'on nous puiſſe reprocher avec juſtice ce que dit l'Ecriture, que les étrangers ont dévoré tout ce qui eſtoit de plus neceſſaire pour ſoûtenir noſtre vie, ſans que nous nous en ſoyons apperceus. *Comederunt alieni robur ejus, & neſcivit.*

DE LA GRANDEUR.

PREMIERE PARTIE.

De la nature de la Grandeur, & des devoirs des Inferieurs envers les Grands.

CHAPITRE PREMIER.

Inſtincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celuy qui porte à honorer les Grands plus fort que celuy qui porte à les mépriſer. Source de mépris de la grandeur dans les Philoſophes pauvres & riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puiſſe faire connoiſtre ce qui luy eſt dû.

LEs Hommes ont des inſtincts tout contraires à l'égard de la Grandeur, qui naiſſent neanmoins

également de leur corruption naturelle. Ils l'aiment ; ils la haïſſent ; Ils l'admirent ; ils la mépriſent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voyent tout ce qu'ils deſirent, les richeſſes, le plaiſir, l'honneur, la puiſſance. Ils la haïſſent parce qu'elle les rabaiſſe & les humilie, & qu'elle leur fait ſentir la privation où ils ſont de ces biens qu'ils aiment. Ils l'admirent, parce qu'ils en ſont ébloüis. Ils la mépriſent auſſi quelquefois, où ils font ſemblant de la mépriſer, afin de s'élever dans leur imagination au deſſus des Grands, & de ſe bâtir ainſi une grandeur imaginaire, par le rabaiſſement de ceux qui ſont l'objet de l'admiration des perſonnes du commun.

Mais quoy qu'ils éprouvent tous ces divers mouvemens, il faut avoüer neanmoins que ceux qui portent à honorer & à eſtimer les Grands, ſont beaucoup plus forts & plus agiſſans, parce qu'ils regardent les plus naturels objets de la concupiſcence ; au lieu que la haine qu'on a pour la Grandeur eſt étouffée en quelque ſorte par le beſoin continuel que l'on a

des Grands, qui plie insensiblement l'ame au respect & à l'estime pour cet estat. On desespere de pouvoir s'élever aussi haut qu'eux ; & l'on aime mieux estre participant de leurs biens en se soûmettant à eux.

Le mépris humain de la Grandeur, ne se rencontre donc d'ordinaire qu'en certaines gens qui couvrent leur orgueil du nom de Philosophie, & qui ne pouvant satisfaire leur ambition en se faisant grands, tâchent de satisfaire leur malignité en rabaissant ceux qui le sont. *Puisque nous ne pouvons parvenir à la Grandeur, vangeons nous à en médire*, disoit assez agreablement Montagne pour exprimer ce sentiment naturel d'orgueil.

Que s'il s'est trouvé quelques philosophes, qui ayant sujet d'estre contens de leur fortune selon le monde, n'ont pas laissé de mépriser en apparence la Grandeur dans leurs discours & dans leurs écrits ; c'est par une vanité encore plus ingenieuse & plus déliée. Ces gens se sont bien donné de garde de se dépoüiller réellement de leurs richesses, & Seneque a eu grand

ſoin de ſe munir de maximes contre ce dépoüillement effectif. *C'eſt*, dit-il, *la marque d'une ame foible de ne pouvoir ſouffrir les richeſſes.* INFIRMI *eſt animi pati non poſſe divitias.* Pourquoy donc fait-il tant de beaux diſcours contre les Grands & contre les riches? C'eſt qu'il a voulu joindre enſemble la gloire humaine de la Grandeur, & la gloire philoſophique du mépris de la Grandeur, afin d'eſtre eſtimé non ſeulement par les perſonnes du commun qui honorent les Grands; mais auſſi par les philoſophes qui les mépriſent. Ces divers ſentimens également injuſtes & corrompus font voir clairement qu'il ne faut point ſuivre la concupiſcence dans les mouvemens qu'elle nous inſpire pour & contre les Grands : & nous nous devons meſme défier de noſtre raiſon, à cauſe du commerce & de la liaiſon qu'elle a avec les paſſions qui la corrompent d'ordinaire à l'égard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus ſeures & moins ſuſpectes : & il n'eſt pas poſſible d'en trouver ailleurs que dans la Religion Chreſtienne, parce qu'il n'y a

qu'elle qui connoiſſe veritablement la concupiſcence, & qui puiſſe ainſi ſeparer de la grandeur les faux avantages que noſtre ambition luy donne; & luy conſerver les veritables que noſtre malignité luy voudroit ravir. C'eſt par les lumieres qu'elle nous donne qu'il eſt facile de reconnoiſtre que la raiſon humaine nous pourroit peut-eſtre bien convaincre que l'idée commune que les hommes ſe forment de la Grandeur, eſt toute fauſſe & toute trompeuſe, parce qu'elle n'eſt fondée que ſur la corruption de leur cœur, & ſur les faux jugemens qu'elle produit. Car voicy de quelle ſorte ils compoſent cette idée. Ils aiment la puiſſance, les richeſſes, les plaiſirs. Ils voyent que les Grands en ſont poſſeſſeurs. Ils les eſtiment donc heureux. Ils preferent par là leur eſtat à celuy de ceux qui ſont privez de ces biens, & par cette preference ils les élevent au deſſus des autres hommes. Ce jugement eſt déja faux & trompeur. Car le plaiſir; les richeſſes, la puiſſance, ne ſont point des biens dans l'état preſent de l'homme. Ils ne paroiſſent tels qu'a la concupiſ-

cence, & ils paroiſſent au contraire de grands maux a la raiſon éclairée par la foy, parce que ce ſont de grands empeſchemens à la pieté & au ſalut. Mais les hommes ne s'arreſtent pas là. Comme ils voyent que le jugement qu'ils portent de l'eſtat des Grands ne leur eſt pas particulier, que la pluſpart des autres hommes en jugent comme eux, & qu'ils ont tous pour cet eſtat des ſentimens d'eſtime & d'admiration, ils compoſent de ces jugemens qu'ils connoiſſent & dans eux, & dans les autres, une nouvelle baze pour rehauſſer la grandeur, & ils conſiderent ainſi les Grands environnez d'une grande trouped'admirateurs qui les regardent comme infiniment élevez au deſſus des autres hommes.

C'eſt l'idée que la concupiſcence nous donne de cet eſtat: mais il ne faut qu'un peu de lumiere pour en connoiſtre la fauſſeté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grands au deſſus des autres n'eſtant que de vaines phantaiſies qui naiſſent de la corruption & de l'aveuglement des hommes, il eſt clair que cette Grandeur dont ils ſont le fondement, n'eſt qu'un phantôme ſans ſolidité.

La Philoſophie nous pourroit bien conduire juſqu'à reconnoiſtre en partie la fauſſeté de cette idée ; mais ſi nous n'avons point d'autres lumieres que celles qu'elle nous fournit : en nous délivrant d'une erreur, elle nous engagera dans une autre, qui eſt de nous faire croire que les Grands ne ſont dignes d'aucun honneur ny d'aucun reſpect. Et en effet, cette concluſion ſuivroit neceſſairement de ces principes, ſi la Grandeur n'eſtoit fondée que ſur cét amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une perſonne, parce qu'elle eſt plus miſerable que moy : & l'illuſion qui feroit croire aux Grands que leur état eſt heureux, parce qu'il paroiſt tel à un grand nombre de perſonnes abuſées, ne meriteroit que de la pitié, & non du reſpect & de l'eſtime.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grands, & que la pieté chreſtienne s'en doit acquiter. Or la pieté qui eſt inſeparable de la verité, ne peut honorer que ce qui eſt veritablement digne d'honneur. On peut dire meſme qu'il faut qu'il y ait quelque choſe de

Dieu dans la Grandeur, puiſque l'Ecriture nous aſſurant d'une part qu'on doit honorer les Grands, nous enſeigne de l'autre que l'honneur n'eſt dû qu'à Dieu, *Soli Deo honor & gloria.* D'où il s'enſuit qu'il faut qu'on puiſſe honorer Dieu en honorant les Grands, & qu'il y a quelque choſe de Dieu en eux à quoy l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour ſçavoir ce que c'eſt, il eſt neceſſaire de remonter juſqu'à l'établiſſement & à l'origine meſme de la Grandeur.

Chapitre II.

Comment la concupiſcence, la raiſon & la religion s'uniſſent pour former la Grandeur. Conſequence de cette doctrine avantageuſe aux Rois & aux Monarchies ſucceſſives.

LA concupiſcence, la raiſon, & la Religion s'uniſſent diverſement pour former cet eſtat que l'on appelle Grandeur. La concupiſcence le deſire par orgueil. La raiſon l'approuve par la vuë du beſoin qu'en ont les hommes: Et la religion le confirme par l'autori-

té de Dieu meſme. Et pour ſçavoir de quelle ſorte cela ſe fait, il faut conſiderer que ſi les hommes eſtoient demeurez dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grands parmy eux ; puiſqu'ils ſeroient nez égaux ; & qu'ils ſeroient demeurez dans cette égalité de la nature. L'homme n'eſt pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit S. Grégoire, parce que la volonté d'un homme n'eſt pas la regle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous pour unique regle la Loy de Dieu, qu'ils auroient tous connuë aſſez clairement avant le peché, pour n'avoir beſoin de l'apprendre de perſonne.

Si la Grandeur n'eſt donc pas toûjours un deſordre en elle-meſme, elle eſt au moins toûjours un effet du déſordre de la nature, & une ſuite neceſſaire du peché. Car comme l'état d'innocence ne pouvoit admettre d'inégalité ; l'eſtat du peché ne peut ſouffrir d'égalité. Chaque homme voudroit eſtre le maiſtre & le tyran de tous les autres : & comme il eſt impoſſible que chacun reüſſiſe dans ce deſſein, il faut par neceſſité, ou que la raiſon y apporte quelque ordre, ou que la force

le faſſe, & que les plus puiſſans devenans les maiſtres, les foibles demeurent aſſujettis.

La raiſon ne reconnoiſt pas ſeulement que cet aſſujettiſſement des hommes à d'autres hommes eſt inévitable, mais auſſi qu'il leur eſt tres-avantageux & tres-neceſſaire. Elle ſçait que la lumiere de l'homme eſt trop foible depuis le peché pour le pouvoir conduire meſme dans les choſes qui ne regardent que la vie civile, & que ſa volonté eſt trop corrompuë pour le faire demeurer en paix dans une condition reglée. Elle voit donc qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait quelque loy groſſiere qui le lie à ſes devoirs, qui eſt celle de l'empire & de la domination. Ainſi elle trouve bon qu'on établiſſe des reglemens & des polices, & que l'on donne à certaines perſonnes le pouvoir de les faire obſerver aux autres. Elle approuve que l'on regle toutes les choſes humaines, & que pour éviter les conteſtations on donne la préference aux uns au deſſus des autres. En un mot, non ſeulement elle conſent à l'établiſſement de la Grandeur, mais

elle regarde cet ordre comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, & comme la choſe la plus utile qui ſoit dans le monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt qu'encore que la concupiſcence deſire la Grandeur, & que la raiſon humaine en approuve l'établiſſement: ny l'une ny l'autre ne ſuffiſent neanmoins pour la rendre legitime. Car les hommes n'eſtant pas à eux, ils ne peuvent diſpoſer ny des autres, ny d'eux-meſmes. Dieu ſeul eſt leur maiſtre ſouverain; & ce ſeroit un attentat criminel à eux d'en reconnoiſtre, ou d'en établir un autre ſans ordre. Si une troupe d'eſclaves aſſemblez dans une priſon, déferoit à quelques-uns d'eux le droit de vie & de mort ſur tous les autres, le maiſtre ſe mocqueroit de cét eſtabliſſement temeraire, & il puniroit celuy qui auroit uzé de ce droit comme un uſurpateur & comme un tyran; parce que ce droit luy appartenant, il n'y a que luy qui puiſſe le communiquer & le transferer à un autre. Or nous ſommes tous dans cet état à l'égard de Dieu, c'eſt à dire que nous ſommes ſes eſclaves, & par conſequent

nous ne pouvons disposer de nous-mesmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certain d'entr'eux le droit & le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son autorité à leur choix. Et c'est pourquoy selon la doctrine de saint Augustin tous les supplices seroient des meurtres & des homicides, si Dieu, qui est le seul maître de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature, & qui troubleroient leur societé. Mais nous apprenons de l'Escriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par son autorité ces établissemens humains; qu'il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix & des polices; qu'il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les faire observer, & qu'il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soûmis.

Ce ne sont point là de vaines speculations: ce sont des veritez decidées par l'Ecriture. Car c'est l'Apostre saint Paul qui nous enseigne que toute puis-

ſance vient de Dieu. *Non eſt poteſtas niſi à Deo.* Qu'elles ſont établies de Dieu. *Quæ autem ſunt, à Deo ordinatæ ſunt.* Que qui leur reſiſte, reſiſte à l'ordre de Dieu. *Qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit.* Que ceux qui gouvernent les peuples ſont les miniſtres de Dieu pour recompenſer le bien & punir le mal. *Dei miniſter eſt tibi in bonum, Dei miniſter eſt vindex in iram.* Et il donne ainſi aux Princes le meſme titre qu'il ſe donne à luy-meſme comme Apoſtre. *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti.*

Et par là il paroiſt que la Grandeur eſt une participation de la puiſſance de Dieu ſur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres : Que c'eſt un miniſtere qu'il leur confie, & qu'ainſi n'y ayant rien de plus réel & de plus juſte que l'autorité & la puiſſance de Dieu, il n'y a rien de plus réel & de plus juſte que la Grandeur dans ceux à qui il la communique veritablement, & qui n'en ſont point uſurpateurs.

C'eſt par cette doctrine qu'il eſt facile de comprendre, qu'encore que la royauté & les autres formes de

gouvernement viennent originairement du choix & du conſentement des peuples ; neanmoins l'autorité des Rois ne vient point du peuple, mais de Dieu ſeul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de ſe choiſir un gouvernement. Mais comme le choix de ceux qui éliſent l'Eveſque, n'eſt pas ce qui le fait Eveſque, & qu'il faut que l'autorité paſtorale de Jesus-Christ luy ſoit communiquée par ſon ordination : auſſi ce n'eſt point le ſeul conſentement des peuples qui fait les Rois : c'eſt la communication que Dieu leur fait de ſa Royauté & de ſa puiſſance qui les eſtablit Rois legitimes, & qui leur donne un droit veritable ſur leurs ſujets. Et c'eſt pourquoy l'Apoſtre n'appelle point les Princes Miniſtres du peuple ; mais il les appelle *Miniſtres de Dieu*, parce qu'ils ne tiennent leur puiſſance que de Dieu ſeul, Et de là on peut tirer une conſequence tres-avantageuſe pour les Monarchies ſucceſſives. C'eſt qu'encore que l'eſtabliſſement de cette ſorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans ſon origine par le choix qu'il a fait d'une certaine fa-

mille, & par l'inſtitution de l'ordre pour la ſucceſſion du Royaume: neanmoins cet ordre eſtant une fois eſtably, il n'eſt pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reſide plus dans le peuple qui s'en eſt dépoüillé, & qui a eu raiſon de s'en dépoüiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour ſon propre bien: mais elle reſide dans le Roy à qui Dieu communique ſa puiſſance pour le regir. Et ainſi comme dans un Eſtat ſucceſſif, les Rois ne peuvent mourir, les peuples n'eſtant jamais ſans Roy; ils ne ſont jamais en eſtat de faire de nouvelles loix pour changer l'ordre de la ſucceſſion, & ils n'ont jamais d'autorité legitime pour le faire, puiſqu'elle reſide toûjours en celuy à qui Dieu la communique ſelon l'ordre auquel les peuples ſe ſont volontairement aſſujettis.

Il eſt clair auſſi par le meſme principe, qu'il n'eſt jamais permis à perſonne de ſe ſoulever contre ſon Souverain, ny de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne ſe peut faire ſans autorité, & ſans une autorité ſouveraine, puis qu'on y fait mourir

mourir les hommes, ce qui ſuppoſe un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un Eſtat Monarchique n'appartient qu'au Roy ſeul & à ceux qui l'exercent ſous ſon autorité. Ainſi ceux qui ſe revoltent contre luy, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile, puiſqu'ils les font mourir ſans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. C'eſt en vain qu'on prétendroit ſe juſtifier par les des-ordres de l'eſtat auſquels ils font ſemblant de vouloir remedier. Car il n'y a point de des-ordre qui puiſſe donner droit à des ſujets de tirer l'épée, puis qu'ils n'ont point le droit de l'épée, & qu'ils ne s'en peuvent ſervir que par l'ordre de celuy qui la porte par l'ordre de Dieu.

CHAPITRE III.

Que cette autorité paſſe aux Magiſtrats & aux Princes du Sang. Reſolution de la queſtion propoſée par où les Grands ſont dignes de reſpect.

CEtte Puiſſance Royale & ce droit de gouverner les peuples, qui

appartiennent eſſentiellement à Dieu, & qu'il communique aux hommes pour le bien des hommes, comme nous avons déja dit, reſident bien à la verité dans les Rois avec éminence ; mais ils paſſent d'eux à tous leurs Miniſtres, & à tous ceux qui ſont employez ſous eux à gouverner les peuples & à y maintenir l'ordre. De ſorte qu'ils comprennent toute l'autorité qui remuë & regle les eſtats, & qui eſt differemment partagée ſelon les differens emplois & les divers miniſteres. Qui que ce ſoit qui la poſſede, eſt Miniſtre de Dieu, par la part qu'il a à l'autorité de Dieu.

L'on doit dire le meſme de certaines Grandeurs qui conſiſtent plus dans un rang que dans une autorité réelle, comme la qualité de Prince du ſang, qui donne bien à ceux qui la poſſedent un rang fort élevé au deſſus des autres, mais qui n'enferme point de juriſdiction, à moins qu'elle ne ſoit jointe à d'autres miniſteres & à d'autres charges. Car ce rang meſme eſtant une eſpece d'autorité, & il vient de meſme de l'ordre de Dieu. Les choſes humaines ayant be-

ſoin d'eſtre reglées, & ne pouvant ſubſiſter ſans ordre, il a eſté neceſſaire d'établir ces preéminences, & de faire que quelques-uns uſſent droit d'eſtre preferez aux autres. Et cette preference a juſtement eſté accordée aux Princes du ſang par une ſuite naturelle de l'eſprit des Monarchies ſucceſſives. Car cette forme de gouvernement conſiſtant eſſentiellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour eſtre gouverné par ceux qui en ſont, ſelon l'ordre de leur naiſſance, il eſt clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la Royauté, & qu'ils y peuvent parvenir ſelon leur rang, il eſt neceſſaire que les peuples ſoient accoûtumez de longue main à les regarder avec plus de reſpect que les autres.

C'eſt par ces principes qu'on peut reſoudre la queſtion propoſée par où les Grands ſont dignes de reſpect. Ce n'eſt ny par leurs richeſſes, ny par leurs plaiſirs, ny par leur pompe. C'eſt par la part qu'ils ont à la Royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur perſonne, ſelon la meſure qu'ils la poſſedent. C'eſt par l'ordre dans

lequel Dieu les a placez, & qu'il a diſpoſé par ſa providence. Ainſi cette ſoûmiſſion ayant pour objet une choſe qui eſt vrayement digne de reſpect, elle ne doit pas ſeulement eſtre exterieure & de pure ceremonie ; mais elle doit auſſi eſtre interieure, c'eſt à dire, qu'elle doit enfermer la reconnoiſſance d'une ſuperiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'eſt pourquoy l'Apoſtre recommande aux Chreſtiens d'eſtre aſſujettis aux Puiſſances, non ſeulement par la crainte de la peine, mais auſſi par un motif de conſcience : *Non ſolum propter iram, ſed etiam propter conſcientiam.*

CHAPITRE IV.

Pompes & richeſſes neceſſaires aux Grands. Et que les reſpects exterieurs leur ſont dûs, & meſme en un ſens les reſpects interieurs. Retenuë qu'on doit garder en parlant des Grands.

LA pompe & l'éclat qui accompagne l'eſtat des Grands, n'eſt pas

ce qui les rend effectivement dignes d'honneur ; mais c'eſt neanmoins ce qui les fait honorer par la pluſpart du monde. Et parce qu'il eſt bon qu'ils ſoient honorez, il eſt juſte auſſi que la Grandeur ſoit jointe à quelque magnificence exterieure. Car les hommes ne ſont nullement aſſez ſpirituels pour reconnoiſtre & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyoient en un eſtat qui fuſt l'objet ordinaire de leur mépris & de leur averſion. Ainſi afin que la Grandeur faſſe l'impreſſion qu'elle doit faire ſur leur eſprit, il faut qu'elle en faſſe premierement ſur leurs ſens. C'eſt ce qui rend les richeſſes neceſſaires aux Grands à proportion du degré auquel ils ſont élevez ; puiſque c'eſt par les richeſſes qu'ils ſe conſervent la bienſeance neceſſaire à leur condition, ſans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. C'eſt donc un excez viſible que ce que Tertullien enſeigne: *Que toutes les marques de dignité & de puiſſance, & tous les ornemens attachez aux charges, ſont deffendus aux Chreſtiens, & que* JESUS-CHRIST *a mis toutes ces choſes entre les pompes* De Idol. c. 8.

du diable, en paroiſſant dans un eſtat éloigné de toute pompe & de tout éclat. Car la Religion Chreſtienne n'eſt jamais contraire à la vraye raiſon : & ſi JESUS-CHRIST n'a pas voulu ſe reveſtir exterieurement de cette magnificence, ce n'eſt pas qu'il l'ait abſolument condamnée ; mais c'eſt qu'elle n'eſtoit pas conforme à ſon miniſtere, qui eſtoit de montrer meſme par ſa vie exterieure la diſpoſition où tous ſes Diſciples devoient eſtre interieurement. Les Grands doivent donc apprendre de la vie de JESUS-CHRIST à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non pas à s'en dépoüiller abſolument, à moins que Dieu ne leur inſpire le mouvement de quitter tout à fait le monde. Mais on ne ſe doit pas eſtonner de cet excez de Tertullien, puiſqu'il enſeigne bien dans le meſme livre, qu'il eſt abſolument deffendu aux Chreſtiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes : ce qui manifeſtement eſt contre la doctrine & contre la pratique de l'Egliſe.

Outre la pompe & l'éclat, les reſpects exterieurs que les inferieurs ren-

dent aux Grands, ſont encore une des ſuites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne ſoient peut-eſtre dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui eſt bien aiſe de joüir de la Grandeur par la veuë de l'abbaiſſement des autres ; il faut pourtant reconnoiſtre que ces déferences & ces reſpects ſont d'eux-mêmes utiles & raiſonnables, & que quand l'orgueïl ne les auroit pas introduits, la raiſon auroit dû les inventer. Car il eſt utile & juſte que les Grands ſoient honorez par une reconnoiſſance ſincere & veritable de l'ordre de Dieu qui les éleve au deſſus des autres. Or les hommes ont une telle oppoſition à s'humilier ſous d'autres & à les reconnoiſtre pour plus grands qu'eux, que pour y accoûtumer leur ame, il faut en quelque ſorte y accoûtumer leur corps, afin que l'ame en prenne inſenſiblement le ply & la poſture, & paſſe de la ceremonie à la verité. Et c'eſt pourquoy il a eſté bon que ces reſpects exterieurs fuſſent incommodes, parce qu'autrement elle ne ſe ſeroit pas apperceuë qu'ils ſont deſtinez à honorer les

Grands, & elle auroit pû s'y attacher pour le ſeul plaiſir ou pour la commodité qu'elle y auroit trouvée, & les rendre ainſi indifferemment à tout le monde; ce qui n'auroit point produit cét effet d'imprimer inſenſiblement dans l'eſprit des ſentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette ſorte.

Ceux donc qui ont dit, qu'y ayant deux ſortes de Grandeurs, l'une naturelle, & l'autre d'établiſſement, nous ne devons les reſpects naturels qui conſiſtent dans l'eſtime & dans la ſoûmiſſion d'eſprit qu'aux Grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux Grandeurs d'eſtabliſſement, que des honneurs d'eſtabliſſement, c'eſt à dire de certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignitez qu'ils ont eſtablies, doivent adjoüter, pour rendre cette penſée tout à fait vraye, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naiſſent d'un mouvement interieur, par lequel on reconnoiſſe dans les Grands une veritable ſuperiorité. Car leur eſtat enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il

eſt digne d'un reſpect veritable & interieur : & tant s'en faut que les Grands n'ayent droit d'exiger de nous que ces ſortes de ceremonies exterieures, ſans aucun mouvement de l'ame qui y réponde, qu'on peut dire au contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'eſprit les ſentimens juſtes que l'on doit avoir pour leur état. De ſorte que lors qu'ils connoiſſent aſſez certaines perſonnes pour eſtre aſſurez qu'elles ſont à leur égard dans la diſpoſition où elles doivent eſtre, ils les peuvent diſpenſer de ces devoirs exterieurs, parce qu'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité.

Il eſt vray que ce reſpect qui eſt dû aux Grands, ne doit pas corrompre noſtre jugement à leur égard, ny nous faire eſtimer en eux ce qui n'eſt pas eſtimable. Il eſt compatible avec la connoiſſance de leurs défauts & de leurs miſeres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement ceux qui ont plus de biens réels & de Grandeurs naturelles. Mais comme l'honneur leur eſt dû, qu'il eſt utile qu'ils ſoient honorez; & que

le commun du monde n'a pas assez de lumiere ny d'équité pour condamner les défauts, sans mépriser ceux en qui ils les remarquent, on est obligé de demeurer en une extréme retenuë en parlant des Grands, & de tous ceux à qui l'honneur est necessaire. Cette parole de l'Ecriture : *Ne parlez point mal du Prince de vostre peuple*, s'entendant de tous les Superieurs, tant Ecclesiastiques, que seculiers ; & generalement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C'est pourquoy c'est une chose tres-contraire à la veritable pieté, que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle souvent temerairement & contre la verité, parce qu'on n'en est pas toûjours assez informé ; on en parle presque toûjours avec injustice, parce que l'on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.

Chapitre V.

Qu'il eſt beaucoup meilleur d'avoir attaché la Grandeur à la naiſſance, qu'au merite.

IL y en a qui voudroient au moins que cette autorité qu'il faut reſpecter, fuſt toûjours jointe au merite, & qui traittent d'injuſtes toutes les loix qui l'ont attachée à des qualitez exterieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dépendre la Grandeur de la naiſſance. On ne choiſit pas, diſent-ils, pour gouverner un batteau celuy qui eſt de meilleure maiſon. Pourquoy le fait-on donc à l'égard des Royaumes & des Empires ? Mais c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas le fonds de la foibleſſe & de la corruption des hommes. Ils raiſonneroient bien, ſi les hommes eſtoient juſtes & raiſonnables ; mais ils raiſonnent tres-mal, parce qu'ils ne le ſont pas, & qu'ils ne le ſeront jamais. L'injuſtice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non ſeule-

Cette penſée eſt de M. Paſcal.

ment raiſonnable, mais le chef-d'œuvre de la raiſon. Car qui choiſirons-nous ? Le plus vertueux, le plus ſage, le plus vaillant. Mais nous voilà incontinent aux mains : chacun dira qu'il eſt ce plus vertueux, ce plus vaillant, ce plus ſage. Attachons donc nôtre choix à quelque choſe d'exterieur & d'inconteſtable. Il eſt le fils aiſné du Roy. Cela eſt net. Il n'y a point à douter. La raiſon ne peut mieux faire; car la guerre civile eſt le plus grand de tous les maux.

Ce qui eſt vray de la Royauté, l'eſt encore des premiers rangs d'un Eſtat. Ne vaudroit-il pas mieux, dira-t'on, qu'il y euſt des Princes de merite, que des Princes de naiſſance, & que l'on pût monter par la vertu plus haut que par cette vaine qualité ? N'eſt-il pas injuſte qu'un General d'armée, aprés avoir conquis des Provinces, ſoit obligé de ceder à un Prince du Sang, ſans experience & ſans eſprit? Non, cela n'eſt point injuſte. C'eſt au contraire la plus belle invention que la raiſon ait pû trouver pour adoucir la fierté de la Grandeur, & pour la décharger de la haine & de l'envie

des inferieurs. Si l'on n'eſtoit Grand que par le merite, l'élevation des Grands ſeroit un avertiſſement continuel qu'on les a preferez à bien des gens qui croyent les ſurpaſſer en merite.

Mais en attachant la Grandeur à la naiſſance, l'on calme l'orgueil des inferieurs, & l'on leur rend la Grandeur de beaucoup moins incommode. Il n'y a pas de honte à ceder, quand on peut dire, je dois cela à ſa naiſſance. Cette raiſon convainc l'eſprit ſans le bleſſer par le dépit & la jalouſie. Il y eſt accoûtumé; & il ne ſe revolte point contre un ordre eſtably qui ne luy eſt point injurieux.

Un autre avantage qui arrive de cét eſtabliſſement, eſt que l'on peut avoir des Princes ſans orgueil, & que les Grands peuvent eſtre humbles. Car il n'y a point d'orgueil à demeurer dans l'eſtat où l'on eſt né, & où la providence de Dieu nous a mis, pourveu que l'on en uze ſelon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conſerver des ſentimens d'humilité dans ſon cœur, connoiſtre ſes défauts & ſes miſeres, & regarder ſa condition comme une cho-

ſe étrangere, dont l'ordre de Dieu nous a reveſtus. Mais qu'il eſt difficile d'eſtre humble lorſque l'on conſidere ſon élevation comme le fruit de ſes travaux & de ſon merite, lorſque l'on l'a prévenuë par ſes deſirs; que l'on ſe l'eſt procurée par ſon addreſſe, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous eſtoit deuë, & que nous ſurpaſſons autant les autres en merite, que nous les ſurpaſſons en dignité. Non ſeulement cette ſorte d'élevation nourrit l'orgueïl, mais on n'y arrive meſme ordinairement que par la porte de l'ambition; Car on ſçait aſſez que ce qui eſt deſtiné au merite, s'emporte ordinairement par brigue & par cabale, & qu'ainſi on y arrive ſouvent ſans merite, & preſque toûjours ſans vocation, puiſque l'on s'y appelle ſoy-meſme par une recherche ambitieuſe. Mais au moins ceux qui ſont Grands par naiſſance, peuvent dire avec verité qu'ils ſont appellez à leur eſtat, & que c'eſt Dieu qui les a faits Grands. Ainſi en pratiquant fidellement les devoirs de leur condition, ils ſont ſans doute plus en eſtat d'attirer ſur eux les graces de

Dieu, que ceux qui s'y eſtant élevez en ſe pouſſant dans le monde par des motifs tous charnels, devroient plûtoſt penſer à en ſortir, qu'à y demeurer, puiſqu'ils ne peuvent avoir de juſte confiance que Dieu les ait élevez à un eſtat où leur ſeule ambition les auroit portez.

Chapitre VI.

Autre raiſon d'honorer les Grands, qui naiſt des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité, pour remplir les beſoins des hommes, & que c'eſt l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au ſervice des hommes. Cauſe de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.

Cette maniere d'honorer les Grands en conſiderant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, eſt d'autant plus utile à la ſocieté publique, qu'eſtant independante des qualitez perſonnelles,

elle l'eſt auſſi du caprice des jugemens que l'on emporte ; & ainſi elle eſt fixe & invariable. En voicy encore une autre de meſme nature. C'eſt que quels qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas d'eſtre les miniſtres dont Dieu ſe ſert pour procurer aux hommes les plus grands & les plus eſſentiels des biens qui ſoient dans le monde. Car on ne joüit de ſon bien ; on ne voyage ſans danger ; on ne demeure en repos dans ſa maiſon ; on ne reçoit les avantages du commerce ; on ne tire des ſervices de l'induſtrie des autres hommes & de la ſocieté humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il eſtoit détruit, on ne pourroit dire qu'on poſſede rien. Tous les hommes ſeroient ennemis les uns des autres, & il y auroit une guerre generale entr'eux, qui ne ſe décideroit que par la force.

Il n'y a donc perſonne qui n'ait de tres-grandes obligations à l'ordre politique, & pour les comprendre mieux, il faut conſiderer que les hommes eſtant vuides de charité par le déreglement du peché, demeurent neanmoins pleins de beſoins, & ſont dé-

pendans les uns des autres dans une infinité de choſes. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces beſoins, & elle le fait d'une maniere que l'on n'admire pas aſſez, & où la charité commune ne peut atteindre. On trouve par exemple preſque par tout en allant à la campagne, des gens qui ſont preſts de ſervir ceux qui paſſent, & qui ont des logis tout preparez à les recevoir. On en diſpoſe comme on veut. On leur commande, & ils obeiſſent. Ils croyent qu'on leur fait plaiſir d'accepter leur ſervice. Ils ne s'excuſent jamais de rendre les aſſiſtances qu'on leur demande. Qu'y auroit-il de plus admirable que ces gens, s'ils eſtoient animez de l'eſprit de charité ? C'eſt la cupidité qui les fait agir, & qui le fait de ſi bonne grace, qu'elle veut bien qu'on luy impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces ſervices.

Quelle charité ſeroit-ce que de bâtir une maiſon toute entiere pour un autre, de la meubler, de la tapiſſer, de la luy rendre la clef à la main ? La cupidité le fera gayement. Quelle charité d'aller querir des remedes aux

Indes ; de s'abaiſſer aux plus vils miniſteres, & de rendre aux autres les ſervices les plus bas & les plus penibles ? La cupidité fait tout cela ſans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de plus grands ſervices que de la cupidité meſme des hommes. Mais afin qu'elle ſoit diſpoſée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque choſe qui la retienne. Car ſi on la laiſſe à elle-meſme, elle n'a ny bornes, ny meſures. Au lieu de ſervir à la ſocieté humaine, elle la détruit. Il n'y a point d'excez dont elle ne ſoit capable lors qu'elle n'a point de liens ; ſon inclination & ſa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injuſtices, & aux plus grands déreglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour regler la cupidité, & cét art conſiſte dans l'ordre politique qui le retient par la crainte de la peine, & qui l'applique aux choſes qui ſont utiles à la ſocieté. C'eſt cét ordre qui nous donne des Marchands, des Medecins, des Artiſans, & generalement tous ceux qui contribuent aux plaiſirs, & qui ſoulagent les neceſſitez de la vie.

Ainſi nous en avons obligation à ceux qui ſont les conſervateurs de cét ordre ; c'eſt à dire à ceux en qui reſide l'autorité qui regle & entretient les Eſtats.

Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiſer les lions, les ours, les tigres, & les autres beſtes farouches, & de les faire ſervir aux uſages de la vie. Or c'eſt ce que fait l'ordre des Eſtats ; car les hommes pleins de cupidité, ſont pires que des tigres, des ours & des lions. Chacun d'eux voudroit devorer les autres : cependant par le moyen des loix & des polices, on apprivoiſe tellement ces beſtes feroces, que l'on en tire tous les ſervices humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité.

L'ordre politique eſt donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commoditez dont les plus grands Rois ne ſçauroient joüir, quelques nombres d'officiers qu'ils ayent, & quelques richeſſes qu'ils poſſedent, ſi cét ordre eſtoit détruit. Combien faudroit-il qu'un homme, ſans cette invention, euſt de richeſſes & de fer-

viteurs pour ſe procurer ſimplement les avantages dont un bourgeois de Paris joüit avec quatre mille livres de rente ? Combien faudroit-il qu'il euſt de vaiſſeaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns luy apportaſſent des remedes, les autres des étoffes, les autres des curioſitez, & des ouvrages de ces peuples éloignez ? Combien faudroit-il qu'il euſt de gens pour avoir des nouvelles réglément tous les huit jours, de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richeſſes ſuffiroient à l'entretien de tant de Courriers qui luy ſeroient neceſſaires pour envoyer en tous ces lieux differens, de tant de poſtes pour leur fournir des chevaux ; de tant d'hoſtelleries pour les loger ? Combien faudroit-il de ſoldats pour leur aſſurer les chemins, & les garantir des voleurs ? Combien faudroit-il qu'il euſt d'artiſans pour ſon vivre, pour ſon logement, pour ſes habits ? Tous les arts eſtant enchaînez, & ayant beſoin les uns des autres, il ſe trouveroit qu'il auroit beſoin de tous : & il ne luy ſuffiroit pas d'en avoir pour luy, il luy en faudroit pour tous

ſes Officiers, & pour tous ceux qui travailleroient pour luy, ce qui va à l'infiny. Un ſimple bourgeois a tout cela, & il l'a ſans peine, ſans tracas, ſans inquietude. On luy va querir tout ce dont il a beſoin, à la Chine, au Perou, en Egypte, en Perſe, & generalement par toute la terre. On l'exemte de la peine de preparer les vaiſſeaux. On le décharge de la riſque & de tous les mauvais ſuccez de ces voyages. On luy rend les chemins libres par toute l'Europe. On luy diſpoſe des Courriers pour luy en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui paſſent toute leur vie à l'étude de la nature pour le guerir dans ſes maladies, & qui ſont auſſi preſts de le ſervir, que s'il les entretenoit à ſes gages. Il peut dire avec verité, qu'il a un milion d'hommes qui travaillent pour luy dans le Royaume. Il peut compter au nombre de ſes Officiers tous les artiſans de France, & meſme ceux des Eſtats voiſins, puiſqu'ils ſont tous diſpoſez à luy rendre ſervice, & qu'il n'a qu'à leur commander, en y ajoûtant une certaine recompenſe eſtablie, qui ſont les

moindres gages que l'on puiſſe donner à des Officiers. Tous ces gens qui travaillent pour luy ne l'incommodent point. Il n'eſt point obligé de pourvoir à leurs neceſſitez. Il n'eſt point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'Officiers ſuperieurs pour les gouverner, ny d'inferieurs pour les ſervir; ou s'il en faut, il n'eſt pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut aſſez eſtimer ces avantages qui égalent ainſi la condition des particuliers à celle des Rois, & qui les diſpenſant des inquietudes des grandes richeſſes, leur en procurent toutes les commoditez?

Mais ce qui rend la pluſpart des gens inſenſibles à tout cela, eſt un principe de vanité & d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur. Ils tirent en effet les meſmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils ſont compris, que s'ils ne travailloient que pour eux ſeuls. Leurs lettres ſont également portées aux extremitez du monde par un courier qui en porte dix mille, que s'il n'en portoit qu'une ſeule. Ils ſont auſſi bien traitez par un Medecin qui en voit

pluſieurs autres, que s'il n'eſtoit attaché qu'à eux : & au contraire l'experience qu'il acquiert par les aſſiſtances qu'il rend aux autres, le rend plus capable de les ſervir dans leurs maladies. Neanmoins parce qu'ils ſçavent qu'ils ne ſont pas les ſeuls qui joüiſſent de ces biens, ils n'en ſont point touchez. Leurs beſoins ſont également remplis, mais leur vanité n'eſt pas également ſatisfaite. Parce qu'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque ſervice, ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils en tirent. Et quoy que celle que les autres en reçoivent, ne diminuë en rien la leur, elle leur en oſte neanmoins le ſentiment, & ils croyent n'avoir obligation à perſonne, parce qu'il y a une infinité de gens qui participant aux meſmes biens, partagent avec eux cette obligation.

On ne fait pas meſme de reflexion ſur ces biens effectifs qu'on reçoit des Rois ou des Grands : comme l'on ne penſe gueres, ſelon la penſée d'un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous ſoûtenir, & que l'on

ſeroit fort embaraſſé ſi elle nous manquoit à tout moment ſous les pieds. Mais cét oubli des hommes eſt la preuve & non l'excuſe de leur peu de gratitude. Car puiſque ce ſont des biens & de grands biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le miniſtere des hommes ; ils en doivent eſtre reconnoiſſans envers Dieu, & embraſſer dans leur reconnoiſſance ceux dont il ſe ſert pour les leur procurer, & qui ſont les dépoſitaires de ſon autorité dans le monde. Ces obligations humaines eſtant juſtes, deviennent par cela meſme un devoir indiſpenſable de Religion, parce que la Religion Chreſtienne a pour regle la ſouveraine Juſtice, & qu'elle conſiſte toute à ſuivre cette regle. Et c'eſt pourquoy l'Apôtre recommande aux Chreſtiens de prier pour les Rois & pour ceux qui reglent ſous eux l'eſtat temporel : & ces prieres leur ſont deuës quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainſi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier pour les Rois : & l'on ſe rend indigne par là de joüir de tous

les

les biens que Dieu procure aux hommes par leur miniſtere. Peu de perſonnes font aſſez de reflexion ſur cela. On s'amuſe à ſe plaindre en l'air des les-ordres du gouvernement, dont on uge ſouvent avec beaucoup de temeité, & l'on ne penſe pas à ſatisfaire à la juſte reconnoiſſance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de uy par le moyen de tout gouvernement reglé. Cependant ces biens ſont nfiniment plus conſiderables que les les-ordres vrais ou faux qui ſont le ujet de ces murmures & de ces plainces.

DE LA GRANDEUR.

SECONDE PARTIE.

DES OBLIGATIONS ET des difficultez de la vie des Grands.

CHAPITRE I.

Qu'il n'eſt permis à aucun homme de ſuivre ſa volonté ny de la faire ſuivre aux autres : qu'ainſi la Grandeur n'a pour but & pour employ que de faire obeïr Dieu. Crime que les Grands commettent en rapportant leur Grandeur à eux-meſmes.

SI la nature de la Grandeur, telle que nous l'avons repreſentée, peut ſervir pour établir les devoirs des inferieurs envers les Grands ſur des principes fixes & inébranlables; elle eſt en-

core beaucoup plus propre pour faire entrer les Grands meſmes dans la connoiſſance de leurs plus eſſentielles & plus indiſpenſables obligations.

Il eſt vray, comme nous l'avons montré, que la Grandeur eſt une participation de l'autorité & de la puiſſance de Dieu ſur les hommes, & que c'eſt de Dieu meſme que les Grands la tiennent. Il faut ſçavoir à quelle condition, & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puiſſance. Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent poſſeder legitimement, qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & ils n'en peuvent uſer que pour les fins que Dieu meſme leur preſcrit.

Or la premiere choſe qu'il faut conſiderer ſur ce ſujet, eſt que Dieu eſt le Maiſtre & le Roy des hommes, par un titre ſi eſſentiel à ſa nature, qu'il eſt impoſſible qu'il faſſe part de cette qualité à quelque creature que ce ſoit.

L'homme eſt eſſentiellement & naturellement ſujet à la volonté de Dieu, parce qu'elle eſt ſa regle naturelle & immuable. Il eſt injuſte s'il ne la ſuit pas : & ſa juſtice conſiſte à s'y

conformer & à s'y assujettir Mais aussi comme il est impossible que la volonté d'aucune creature soit sa regle, il ne peut estre obligé de la suivre pour elle-mesme. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essentielle à sa nature, que Dieu mesme ne luy peut permettre d'estre sa regle & sa fin. C'est pourquoy le Fils de Dieu mesme proteste en qualité d'homme, qu'il fait toûjours la volonté de son Pere & non la sienne.

Que s'il ne peut estre permis à une creature de faire sa volonté, il est encore moins permis de pretendre de la faire regner sur les autres ; puisque nostre volonté n'est ny la regle d'elle-mesme, ny la regle d'aucune autre creature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontez. C'est à luy que l'empire en appartient, puisque c'est sa divine volonté que nous devons consulter comme la regle unique de toutes nos actions.

Ce n'est pas qu'on ne soit souvent obligé de suivre aussi les inclinations & les commandemens des hommes ;

mais ce n'eſt jamais en conſideration des hommes, ny pour obeir aux hommes : c'eſt en vertu de l'autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainſi noſtre obeïſſance ſe termine toûjours à Dieu, lors meſme qu'elle nous aſſujettit aux hommes, parce que nous ne leur obeïſſons qu'à cauſe que Dieu nous le commande, & que c'eſt ce commandement de Dieu qui eſt nôtre principal motif dans l'obeïſſance que nous leur rendons. J'obeïs aux Rois dont je ſuis ſujet, & j'obeïrois à un maiſtre ſi j'eſtois eſclave, parce que Dieu le veut. C'eſt donc à Dieu que j'obeïs effectivement. C'eſt ſa volonté qui regle la mienne, & je ſuis toûjours independant de celle des hommes lors meſme que je leur rends l'obeïſſance la plus exacte. Car ſi-toſt que cette meſme volonté de Dieu me fera connoiſtre qu'il ne veut pas que je leur obeïſſe en quelque choſe, ils ne trouveront plus en moy ny de ſujet, ny d'eſclave.

Il s'enſuit de là que Dieu ne communique point ſa puiſſance aux hommes, afin qu'ils aſſujettiſſent les autres à leur volonté ; puiſque cette do-

mination de la volonté d'un homme ſur celle d'un autre homme, eſt naturellement & eſſentiellement injuſte : qu'il ne la leur communique point, afin qu'ils ſe regardent avec complaiſance comme eſtant la fin des autres hommes ; puiſqu'ils ne le ſont point en effet, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient ; mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à ſa puiſſance, eſt de les eſtablir miniſtres & executeurs de ſes volontez, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de ſe faire obeïr, mais de faire obeïr Dieu ; non de regner eux-meſmes, mais de faire regner Dieu ; non de faire ſervir les hommes à leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puiſſance pour ſervir les hommes, & pour leur procurer autant qu'ils peuvent toute ſorte de biens temporels & ſpirituels.

Ainſi la Grandeur eſt un pur miniſtere, qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-meſme. Elle n'eſt point pour ſoy, elle eſt pour les autres. Et par là il eſt viſible que pour en uzer dans l'ordre de Dieu, il faut

que les Grands, bien loin de conſiderer les peuples comme eſtant à eux, ſe regardent eux-meſmes comme eſtant aux peuples ; & qu'ils ſoient fermement perſuadez que leur qualité ne leur donne aucun droit, ny de ſuivre eux-meſmes leur volonté, ny de la faire ſuivre aux autres ; qu'ils ne peuvent point commander pour commander ; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puiſſent répondre veritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'eſt pour luy qu'ils les font, que c'eſt pour faire obſerver ſes loix & pour procurer le bien des hommes.

Il eſt clair par là que le crime que les Grands commettent en rapportant la grandeur & les biens qu'ils poſſedent à eux-meſmes & à leurs plaiſirs, eſt une eſpece de perfidie & de rebellion contre Dieu. Car comme il eſt certain qu'un Roy auroit ſujet de traitter de rebelle un de ſes ſujets, ſi luy ayant confié une province pour y conſerver ſon autorité, il prétendoit s'en rendre le maiſtre ; de meſme les Grands ayant receu leur

grandeur & tout ce qu'ils ont d'autorité, non pour eux-meſmes, mais pour établir l'empire de Dieu, & pour procurer ſa gloire ; ils deviennent rebelles & perfides à l'égard de Dieu, lorſqu'ils ne les rapportent qu'à eux-meſmes.

Pour éviter donc ce crime, il eſt neceſſaire que les Grands conſiderent leur condition comme un miniſtere & une fonction, & non pas comme une qualité attachée à leur eſtre. Il eſt neceſſaire qu'ils en ſoient détachez interieurement ; qu'ils la regardent comme une choſe étrangere qui ne les rend ny plus parfaits en eux-meſmes, ny plus agreables à Dieu, & qui leur donne ſeulement un moyen de faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, ſelon la maniere dont ils s'acquitteront des devoirs auſquels elle les oblige. Il faut qu'ils ſoient perſuadez qu'il n'y a que ce bon ou ce mauvais uſage de leur miniſtere qui ſoit à eux & qui leur doive demeurer, puiſque toute leur grandeur leur ſera oſtée au moment de leur mort, & qu'ils emporteront ſeulement avec eux les bonnes ou les mau-

vaiſes actions qu'ils auront faites dans cét eſtat.

Chapitre II.

Que la meſure du pouvoir des Grands eſt la regle de leurs devoirs, & qu'ils ſont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.

DE ce principe qui fait voir que les Grands ne peuvent rapporter à eux-meſmes leur Grandeur, il eſt aiſé de paſſer à cet autre, qu'ayant receu de Dieu leur autorité & leur puiſſance pour ſon ſervice, ils la doivent employer pour Dieu : c'eſt à dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la meſure de leur puiſſance eſt la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il eſt certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils ſont obligez à peu : S'ils peuvent beaucoup, leurs

obligations croiſſent ſelon la meſme proportion que leur pouvoir.

On doit conclure de là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité, tout ce qu'il a pouvoir de faire pour le bien des peuples & de l'Egliſe : que tous les Grands le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maiſons : qu'un Magiſtrat doit faire tout ce que ſa charge luy donne pouvoir de faire, afin que la juſtice ſoit bien renduë: & enfin que chacun dans ſon miniſtere doit faire tout le bien qu'il a le pouvoir de faire, afin de ne laiſſer pas inutile le talent que Dieu luy a confié. Cette regle ſe preſcrit en trois paroles, mais la pratique s'en étend infiniment loin ; puiſque pour remettre tout dans l'ordre & pour remedier à tous les abus, il ne ſeroit preſque beſoin d'autre choſe, ſinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, uſaſſent de tout leur pouvoir pour faire obſerver les loix de Dieu & de ſon Egliſe.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui eſtant groſſiers & viſibles, ne ſont pas tout à fait inconnus aux Grands ; mais il y en a d'autres auſquels ils ne

penſent preſque point, & qui ne laiſſent pas d'eſtre d'une extréme conſequence. Celuy de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, & de le faire ſervir pour faire obſerver ſes loix, eſt un des plus importans. Les Grands ſont honorez, comme je l'ay dit. Les meilleurs Chreſtiens ne peuvent ſe diſpenſer en conſcience de leur rendre les reſpects qui leur ſont dûs : & les Chreſtiens charnels les honorent meſme plus qu'ils ne devroient, parce qu'ils honorent en eux les richeſſes & les autres choſes que le déreglement de leur cœur leur fait aimer, & qui ne meritent ny eſtime ny reſpect. C'eſt donc une choſe attachée à la condition des Grands que l'honneur : & cét honneur eſt juſte, puiſqu'il eſt fondé, comme nous l'avons montré, ſur des raiſons juſtes & legitimes. C'eſt Dieu meſme auteur de toute juſtice, qui le leur accorde : Mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu, ſelon l'Ecriture : *Soli Deo honor & gloria.* Il faut donc que les Grands rendent à Dieu celle qu'on

leur rend, & qu'ils s'en ſervent pour faire que Dieu ſoit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir, n'eſt pas ſimplement de ſe dépoüiller ſouvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur eſtat, ny de reconnoiſtre en ſa preſence qu'elle luy appartient, & non pas à eux ; mais c'eſt de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes eſt d'honorer tout dans les perſonnes qu'ils honorent, & de ne faire point de diſtinction entre leurs qualitez pour reverer les unes & pour mépriſer les autres. Et il arrive de là que l'honneur attaché à la condition des Grands, fait honorer leurs vices, s'ils ſont vicieux ; & fait de meſme honorer toutes les vertus, lorſqu'elles paroiſſent en eux. La modeſtie dans les habits, la fuite des divertiſſemens dangereux, l'obſervation exacte des loix de l'Egliſe, ne paſſent plus pour honteuſes lorſque les Grands en font une publique profeſſion. On ſe croit à couvert en les imitant, de la moquerie des hommes, & l'on fait gloire de ſuivre ceux que la gloire ſuit toûjours.

On ne peut assez representer combien la pratique de ce point est importante pour le salut des Grands. Car l'un des plus grands artifices du diable pour engager les hommes dans le vice & dans le desordre, est d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent mépriſables, & d'imprimer dans les ames foibles des craintes frivoles de passer pour scrupuleuses, si elles les veulent pratiquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodestie des habits, & qu'il a fait recevoir par des filles tres-honnestes, des modes qui n'ont esté inventées que par des personnes déreglées. Ces personnes foibles ont donc besoin d'estre soûtenuës contre cette dangereuse tentation : & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des personnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi il est du courage & du devoir des Grands de croire qu'ils sont établis de Dieu pour s'opposer à cét artifice du diable, pour montrer à tout le monde qu'il est glorieux d'obeïr à Dieu; pour soûtenir par leur exemple la foiblesse de leurs freres;

& pour confeſſer hautement JESUS-CHRIST, à la veuë des hommes, par la profeſſion publique d'une vie toute Chreſtienne. Et quand ils ne rendroient que ce ſervice à l'Egliſe, ils ne devroient pas eſtimer leur vie mal employée, ny leur vocation peu importante.

CHAPITRE III.

Exemples des devoirs particuliers qui naiſſent de ce principe, que les Grands ſont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent, 1. *à l'égard de l'immodeſtie des femmes;* 2. *de la nomination aux Benefices: pechez dont les Grands ſe chargent par la participation aux pechez d'autruy.*

IL n'y a qu'à étendre ce principe, que les Grands ſont obligez d'employer pour Dieu, tout ce qu'ils ont receu de Dieu, & qu'ils ſont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre in-

ſiny de devoirs particuliers à leur eſtat, dont l'omiſſion les rend coupables d'une infinité de fautes. Et il ne ſera pas inutile d'en conſiderer quelques-uns, qui ſont d'une fort grande étenduë.

Il eſt certain, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inſpirer la modeſtie aux perſonnes de condition mediocre, que de voir les perſonnes de grande qualité, ſur leſquelles elles ſe reglent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, dans une axacte modeſtie, ſoit pour les habits, ſoit pour les ajuſtemens, & qu'il y a des circonſtances, où des Princeſſes & des femmes de Gouverneurs de Province, ſans employer autre choſe que leur exemple, & des témoignages de mépris pour celles qui ſeroient vêtuës d'une maniere immodeſte, ſeroient capables de bannir l'immodeſtie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modeſtie les perſonnes qui dépendent d'elles; & l'impreſſion de leur exemple a toûjours beaucoup de force ſur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainſi elles ſont capables d'em-

peſcher un grand nombre de crimes qui naiſſent de ce déreglement, & dans les femmes & dans les hommes. Or ſi elles le peuvent, il eſt indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne ſont pas ſeulement obligées à la modeſtie par le devoir commun de toutes les femmes Chreſtiennes, mais encore plus par un devoir particulier qui naiſt de leur eſtat, qui les rendant capables d'empeſcher beaucoup de crimes & de des-ordres, leur impoſe l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car ſi l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit ſauver la vie à pluſieurs perſonnes, en ſe privant de quelque petit divertiſſement, ne fuſt homicide s'il preferoit ce divertiſſement à la vie de ceux qu'il pourroit ſauver; il eſt encore plus certain que ſi l'on peut preſerver pluſieurs ames de la mort ſpirituelle, en pratiquant quelque action à laquelle on eſt d'ailleurs obligé par la loy de Dieu, par ſon eſtat, & par le miniſtere dont on eſt chargé de la part de Dieu; on ne la peut omettre ſans ſe rendre homicide de tous ceux que l'on auroit pû

empeſcher de ſe perdre.

Cette effroyable conſequence fait voir quelle étrange difference les diverſes conditions des hommes mettent entre les actions qui paroiſſent ſemblables à l'exterieur. Car l'immodeſtie des habits dans une femme qui n'eſt pas de qualité, n'eſt peché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne, & du ſcandale qu'elle peut cauſer à un petit nombre de perſonnes : Mais ce meſme mouvement de vanité, qui porte les perſonnes de grande qualité, qui ſont l'exemple & la regle des autres, à paroiſtre devant le monde dans un eſtat qui bleſſe la modeſtie, eſt une approbation publique du vice, & une loy de peché, puiſque l'exemple de ces perſonnes eſt une loy vivante, qui a beaucoup plus de force ſur l'eſprit du monde que toutes les Loix & toutes les Ordonnances qui ne ſont écrites que dans des livres. Ainſi quoy qu'elles ne penſent peut-eſtre point à toutes ces funeſtes ſuites, & qu'elles ne ſoient poſſedées que d'une legere paſſion de paroiſtre agreables à ceux qui les voyent, elles ſeront bien étonnées

lorſqu'elles ſe verront chargées au Jugement de Dieu des crimes d'une infinité de perſonnes qu'elles auront engagées ou autoriſées par leur exemple dans ce déreglement: au lieu qu'elles eſtoient obligées de les en retirer par l'exemple de leur modeſtie.

Rien n'eſt plus terrible que cette participation des crimes d'autruy, à laquelle on s'engage par l'omiſſion de ces devoirs. En voicy encore d'autres exemples. Les Seigneurs doivent la juſtice à ceux qui dépendent d'eux. Les Officiers qu'ils leur donnent, ne ſont que pour tenir leur place, & pour faire au lieu d'eux, ce qu'ils devroient faire par eux-meſmes, s'il eſtoit poſſible. Ils ſont donc obligez dans le choix qu'ils en font, de preferer ceux qui peuvent le mieux s'acquitter de cét employ. Que ſi par quelque conſideration humaine, par negligence, ou par la veuë d'un bas intereſt, ils en choiſiſſent d'incapables ou de moins capables, toutes les fautes de ces Officiers leur ſeront imputées; & ils ſe rendent coupables de toutes les injuſtices que ces Officiers commettent, & de tous les dés-ordres

qui arrivent par leur injuſtice ou leur peu de ſuffiſance. L'avarice ou l'ignorance d'un Juge ruinera une pauvre famille : & la miſere engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes ne retombent ſur ce Seigneur, s'il a preferé ce Juge à d'autres plus capables, ou par negligence, ou par un motif d'intereſt humain ?

Les Ordonnances reçeuës dans le Royaume, donnent de meſme pouvoir aux Seigneurs de remedier à quantité de des-ordres. Ils ont droit, par exemple, d'empeſcher que l'on ne donne à joüer aux jeux de hazard, d'interdire les danſes les jours de Feſte, & de faire pratiquer pluſieurs autres reglemens ſemblables, dont l'obſervation ſeroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent où les introduire, ou les maintenir, y ſont donc indiſpenſablement obligez; & les Seigneurs le peuvent lorſqu'ils ſont autoriſez par les loix du Royaume. Ainſi lorſqu'ils ne s'acquittent pas de cette obligation ; qu'ils ne veillent pas ſur les Officiers ; qu'ils ne les appuyent pas ; qu'ils en choiſiſſent de

corrompus, d'incapables, de foibles qui n'ont ny zele ny vigueur : ils ont ſujet de ſe croire coupables devant Dieu de tous les crimes auſquels ils ont dû remedier.

Mais cette multitude de pechez, dont les Grands ſe trouvent accablez par la part qu'ils prennent à ceux des autres qu'ils negligent d'empeſcher, eſt encore infiniment plus grande dans les choſes Eccleſiaſtiques, dont les Princes & les Grands ſont ſouvent chargez, ou par la nomination de pluſieurs Benefices Eccleſiaſtiques, & de pluſieurs charges Paſtorales, ou par les ſollicitations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Paſteur eſt coupable de tous les Sacrileges que commettent les mauvais Preſtres qu'il employe; de tous les ſcandales qu'ils cauſent; & de tous les crimes des peuples qu'ils auroient pû empeſcher. C'eſt à dire qu'il ſe commet peu de crimes dans une ville qui ne ſoient imputez aux Paſteurs negligens & vicieux. Mais ſi les crimes des peuples ſont imputez aux Paſteurs, qui doute que les crimes des peuples & des Paſteurs

ne ſoient imputez à ceux qui les ont nommez, ou qui les ont fait nommer par leur ſollicitation & par leur credit. Il ne faut ſur cela que conſulter les lumieres les plus ordinaires du ſens-commun : Car ſi le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roy auroit donné le pouvoir de choiſir tous les Officiers inferieurs qui ſervent ſous luy à la défenſe de cette place, au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur, & de ne conſiderer dans le choix qu'il en feroit, que le ſervice du Roy, n'y conſideroit au contraire que ſon propre intereſt ; & ne les donnoit qu'à des gens ſans experience & ſans courage, qui la laiſſaſſent prendre par les ennemis, n'eſt-il pas vray que le Roy auroit droit de traiter ce Gouverneur de ſerviteur traiſtre & infidele ? Combien Dieu le fera-t'il donc avec plus de juſtice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Paſtorales, c'eſt à dire à donner des Chefs aux Chrêtiens pour les garantir des attaques du demon, & pour les conduire au Ciel, les confient à des perſonnes qui n'ont aucune experience dans cette guerre ſpirituelle qu'ils ſont obligez

de faire à toutes les puiſſances des tenebres ; qui ſont plûtoſt d'intelligence avec elles ; & qui bien loin de conduire les peuples dans le chemin du ſalut, marchent eux-meſmes dans le chemin de la mort, & y attirent les autres par leur exemple ?

Il ſeroit donc à deſirer que tous les Grands qui ſont obligez de pourvoir à des charges Paſtorales, euſſent continuellement devant les yeux ce que ſaint Chryſoſtome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuënt par des vuës humaines à eſtablir des Evêques indignes : *S'il arrive*, dit-il, *pour ne parler que de ce que l'on voit tous les jours, que l'on éleve à l'Epiſcopat une perſonne qui en eſt indigne, ou par la conſideration de l'amitié que l'on a pour luy, ou par quelqu'autre raiſon ; quel ſupplice ne s'attire-t'on point par ce mauvais choix ? On n'eſt pas ſeulement la cauſe de la perte d'une infinité d'ames qui periſſent par la faute de cét homme indigne, mais on luy donne auſſi l'occaſion de tous les pechez qu'il commet dans l'adminiſtration de ſa charge. Ainſi celuy qui eſt auteur de ſa promotion, ſe rend cou-*

vable de tous les pechez qui ſeront commis, & par ce mauvais Paſteur, & par les peuples qui luy ſont ſoúmis. Que ſi celuy qui ſcandalize une ſeule ame, ſe rend en cela ſi criminel, qu'il vaudroit mieux, ſelon l'Ecriture, qu'on luy attachtaſt au cou une meule de moulin, & que l'on le jettaſt dans la mer ; à quoy doit s'attendre un homme qui ſcandalize tant d'ames ?

Il eſt vray que le choix aux benefices qui n'ont point charge d'ames, n'a pas de ſi grandes & de ſi funeſtes ſuites. Il ne faut pas s'imaginer, neanmoins, qu'il ſoit permis d'en diſpoſer ſelon ſes inclinations, & par d'autres conſiderations que celles de ſervir Dieu. C'eſt toûjours un bien conſacré à Dieu, & deſtiné pour l'entretien de ceux qui ſervent effectivement l'Egliſe, & qui menent une vie conforme à leur vocation : & par conſequent quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des perſonnes dont la vie eſt toute ſeculiere, & qui ne les recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertiſſemens, & pour vivre d'une maniere éloignée de la modeſtie Eccleſiaſtique, tous les

crimes qu'ils commettent dans la diſpenſation de ces biens, retombent ſur ceux qui les ont choiſis pour cette adminiſtration, ſans s'informer s'ils eſtoient diſpoſez à s'en acquiter, & s'ils en ſçavoient meſme les obligations.

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naiſſent du pouvoir que les Grands ont de remedier à divers des-ordres dans les grands emplois qu'ils ont: Si l'on y adjoûte ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple, le luxe, le blaſpheme, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres ſources de des-ordres & de crimes, & que l'on regle tout cela par ces deux principes, que les Grands ſont obligez de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omiſſion de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchez, on ſe formera quelque idée des effroyables dangers de ce miniſtere.

Cependant tout cét amas de pechez dont ils ſe chargent ſans le ſçavoir, ne ſe fait point ſentir pendant leur vie. Le bruit qui ſe fait autour d'eux les étourdit,

étourdit, & les objets exterieurs qui les jettent hors d'eux-meſmes, les empeſchent de les voir. Ce ſont comme des montagnes ſuſpenduës au deſſus de leurs teſtes, que la miſericorde de Dieu ſoûtient encore pour leur donner lieu de ſe reconnoiſtre. Mais au moment de leur mort, toutes ces montagnes fondront tout d'un coup ſur eux, & tous les objets qui les occupoient diſparoiſſant à leurs yeux, ils ne ſe verront plus environnez que d'un nombre infini de gens, qui leur reprocheront, ou les injuſtices qu'ils auront ſouffertes, ou les crimes où ils auront eſté engagez par le mauvais uſage qu'ils auront fait de leur miniſtere.

CHAPITRE IV.

Que l'eſtat des Grands eſt un obſtacle à connoiſtre leurs devoirs.

CE qu'il y a de plus terrible dans la condition des Grands, eſt qu'en les obligeant à tous ces devoirs, elle leur ſert d'obſtacle à les recon-

noiſtre, & elle les empeſche de s'en acquitter, lors meſme qu'ils les connoiſſent. Le fondement de leur eſtat eſt qu'ils ne ſont point à eux, mais aux peuples, que la Grandeur & l'autorité ne leur eſt point donnée pour en joüir & pour s'y plaire ; mais afin de s'en ſervir pour le bien de ceux qui leur ſont ſoûmis. Mais qu'il eſt difficile de faire entrer ce ſentiment dans l'ame de ceux qui ſont nez dans les richeſſes & dans les honneurs ! L'inclination des hommes corrompus eſt de rapporter tout à eux & de ſe rendre le centre de tout. C'eſt une tyrannie naturelle que le peché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais les perſonnes de baſſe naiſſance ne peuvent pas facilement l'exercer, parce que les autres ne leur cedent pas. Ils ſont continuellement avertis par la reſiſtance que l'on fait à leurs deſirs, que les autres hommes ne ſont pas faits pour eux. Il en eſt tout au contraire des Grands, & principalement de ceux qui le ſont par leur naiſſance. Cette Grandeur fait que dés leur jeuneſſe ils ſont accoûtumez à voir que tout le monde leur cede & ſe rend à

leurs inclinations, & cela leur perſuade inſenſiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déference & tant de reſpects, ne ſont nez que pour eux, & pour contribuer, ou à leur divertiſſement, ou à leur Grandeur. Ainſi ils croyent n'avoir autre choſe à faire qu'à en joüir & a travailler à l'augmenter, en faiſant ſervir à cette fin toutes les perſonnes qui ſont dans leur dépendance : & il ne leur vient preſque jamais dans l'eſprit que cette Grandeur, & tous ces autres biens qu'ils poſſedent, ne ſont au contraire deſtinez par l'ordre de Dieu, que pour ſervir ceux qui leur ſont aſſujettis.

Auſſi l'on voit ordinairement que les Grands qui ont les vices des Grands, ſont tellement occupez de leur Grandeur, & que toutes leurs penſées ſe renferment tellement en eux-meſmes, qu'ils ne rendent preſque jamais aucun ſervice gratuit à perſonne. Ils ſont avares de leur recommendation comme de leur bien, de peur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tinſt compte ſur celles qu'ils eſperent

pour eux-meſmes: ce qui fait que leurs plus intimes amis n'ozent leur demander leur faveur dans leurs affaires, à moins qu'ils ne l'ayent achetée par des ſervices réels, & que ce ſoit plûtoſt une recompenſe qu'une grace. Ainſi ils font veritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, ſans leur faire tort, qu'ils ne ſont que des marchands d'une condition plus relevée.

La connoiſſance des autres veritez qui leur ſont neceſſaires pour s'acquiter de leurs devoirs, ne leur eſt pas moins difficile à acquerir. Ils les haïſſent toutes naturellement; parce qu'elles les incommodent dans leurs paſſions. Ce ſont des liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaiſirs, & qui leur rendent leur Grandeur preſque inutile. Ainſi la corruption de leur cœur les en éloigne, & cette corruption eſt favoriſée par tous les objets qui les environnent. Chacun ſçait qu'ils n'aiment pas la verité qui les rabaiſſe, & qu'ils aiment le menſonge qui les flatte, & ainſi on s'efforce à l'envy de les tromper, parce qu'on s'aime plus que l'on ne les aime.

Il eſt vray qu'il ſe meſle quelque choſe de cette mauvaiſe complaiſance dans la conduite que l'on tient à l'égard de tout le monde ; mais on en a neanmoins infiniment davantage pour les Grands que pour les autres: Car l'intereſt augmente le deſir de plaire, & la crainte de déplaire à proportion que ceux avec qui on traite, ſont plus capables ou de ſervir, ou de nuire, c'eſt à dire qu'ils ſont plus grands. Et par là il eſt viſible que tout degré de Grandeur, eſt un obſtacle à la verité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'eſt vouloir que la verité ait plus de peine à ſe faire entendre à nous.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la cupidité qui cache la verité aux Grands, la prudence meſme eſt obligée ſouvent de la couvrir, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foibleſſe. Car la complaiſance continuelle de ceux qui les environnent, ayant produit dans leur eſprit une delicateſſe qui les rend incapables de ſouffrir la verité dans ſa pureté & dans ſa force, il faut par neceſſité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire

plûtoſt entrevoir les choſes que de les leur propoſer expreſſément. On parle quelquefois ſincerement & avec ouverture aux perſonnes du commun; mais qui l'ozeroit faire à l'égard des Grands, & meſme qui le doit faire, à moins qu'ils ne témoignent eux-meſmes de le deſirer ? La verité cherche quelquesfois les petits, & elle ſe preſente à eux, ſans qu'ils la demandent ; mais il faut que les Grands la cherchent avec grand ſoin, & qu'ils aillent audevant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

CHAPITRE V.

Combien l'eſtat des Grands leurs rend la pratique de leurs devoirs difficile.

S'Il eſt ſi difficile aux Grands de connoiſtre leurs devoirs, il ne l'eſt pas moins de s'en acquiter aprés les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas beſoin pour ſurmonter toutes les paſſions injuſtes des hommes, qui s'y oppoſent, & qui ſont

en cela favoriſez par leurs propres paſſions. S'ils ſont chargez, par exemple, de la diſtribution de quelques Benefices, & qu'ils y veüillent ſuivre les loix de l'Egliſe, quels obſtacles n'y trouvent-ils point ? Il faut rebutter ceux qui s'en croiroient obligez, & aller chercher des gens qui ſe croiront au contraire obligez qu'on ne penſaſt point à eux.

Il faut qu'ils cherchent non ceux qui leur font la cour dans l'eſperance de les obtenir ; mais ceux qu'ils ne connoiſſent pas, ou qui tâchent de ſe cacher pour éviter qu'on ne les choiſiſſe. Les Grands auroient-ils jamais recherché la nomination d'aucun Benefice pour n'en uzer qu'à ces conditions ? & neanmoins ils n'en peuvent uzer legitimement qu'avec ces conditions.

Ces difficultez qui naiſſent de leur condition, ne ſont pas moins ſenſibles à l'égard des devoirs communs du Chriſtianiſme, auſquels ils ne ſont pas moins obligez que les autres. Car il faut conſiderer que comme eſtant Grands, ils ne laiſſent pas d'être hommes, les devoirs de leur

condition ne les diſpenſent pas des devoirs & des ſuites de la condition commune des hommes. Ils ſont hommes & pecheurs ; c'eſt à dire pleins de corruption, de miſeres, de tenebres, & de playes interieures. Ils doivent connoiſtre ces playes ; ils y doivent remedier. Ils ſont orgueilleux ; ils ont beſoin de s'humilier. Ils ſont voluptueux ; ils ont beſoin de ſe mortifier. Ils ſont attachez aux biens du monde ; ils ont beſoin de s'en détacher. Ils ſont tous hors d'eux-meſmes & tout diſſipez ; ils ont beſoin de ſe recüeillir. Le moyen ordinaire de ſe guerir de ces maladies, eſt de ſe priver des choſes qui les cauſent & qui les nourriſſent. Mais c'eſt ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent ſe ſeparer ny de leurs richeſſes, ny de leurs honneurs, ny de leur pompe. Ils ſont peu en eſtat de pratiquer la mortification ; & encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au dehors. Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils gueriſſent d'une maniere extraordinaire,

& en quelque ſorte miraculeuſe dans l'ordre meſme de la grace. Il faut qu'ils ſoient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richeſſes, penetrez de leur miſere dans leur bonheur apparent. Ainſi au lieu que les autres ſoûtiennent par les exercices exterieurs la foibleſſe de leur eſprit & de leur vertu, il faut que les Grands au contraire, ſurmontent par la force de leurs eſprits & de leur vertu tous les empeſchemens exterieurs.

Ils ne ſçauroient eſtre dans la veritable diſpoſition que Dieu leur demande, & que la raiſon exige d'eux, s'ils ne ſe conſiderent dans trois ordres differens ; dans l'ordre exterieur, dans l'ordre naturel, & dans l'ordre interieur qui dépend de la vertu. Selon l'ordre exterieur, ils ſont plus que les autres : Selon l'ordre naturel, ils ſont entierement égaux aux autres : Et ſelon l'ordre interieur, ils ſont obligez par humilité de ſe mettre au deſſous des autres. Les ſentimens qui naiſſent de ces trois ordres, doivent ſubſiſter enſemble ; & s'ils ſont obligez pour conſerver l'ordre exterieur de ſe tenir dans le rang qui

leur appartient ſelon le monde, ils ne doivent pas laiſſer pour cela de ſe tenir dans une égalité parfaite avec le reſte des hommes qui les rende doux, compatiſſans & charitables envers tous ; & ils ne ſont pas de meſme diſpenſez de reconnoiſtre que peut-eſtre leurs pechez & leurs défauts les font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. On ne ſçauroit nier qu'ils ne ſoient obligez d'eſtre dans ces diſpoſitions ; mais qu'il eſt difficile de les allier enſemble ! L'eſprit de l'homme eſt ſi étroit, qu'il ne faut preſque rien pour le remplir. Ainſi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait preſque oublier qu'ils ſont hommes, & encore plus qu'ils ſont pecheurs. Ils ne ſe regardent preſque jamais que par l'ordre exterieur, par leurs richeſſes, par leur nobleſſe, par leurs charges ; & ils ne regardent de meſme les autres hommes que par ce qui les rabaiſſe au deſſous d'eux. C'eſt une illuſion qui naiſt comme naturellement de cet eſtat, & qui ne ſe peut diſſiper que par une grace extraordinaire qui les faſſe rentrer en

eux-meſmes en meſme temps qu'ils ſont attirez au dehors avec tant de violence.

Quel moyen d'eſtre environné de biens & d'honneurs & de ne s'en rien attribuer ; de les regarder toûjours comme n'eſtant point à ſoy, & comme ſervant ſeulement à ſon miniſtere? Si les Grands n'avoient point de paſſion pour toutes ces choſes, l'uſage legitime leur en ſeroit plus facile ; mais ils en ſont pleins, & ils les ont meſme plus violentes que les autres. Ils ſont remplis de concupiſcence pour les richeſſes, pour l'éclat, pour les plaiſirs ; & ces richeſſes, cét éclat, ces plaiſirs ſe preſentent inceſſamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver abſolument comme les autres, cependant il leur eſt auſſi défendu qu'aux autres de s'y arreſter, d'en joüir, & de s'y plaire. Qui eſt-ce, dit l'Ecriture, qui peut toucher de la poix, ſans ſe ſoüiller? *Quis picem tangit, & non inquinabitur ab ea?* Qui peut boire de ce vin delicieux ſans s'en enyvrer? La raiſon ne nous fait point d'autre réponſe, ſinon que cela paroiſt impoſſible ; & il faut avoir recours à la foy

pour ne pas deſeſperer abſolument.

Que ſi ces difficultez ſont tres-grandes pour ceux meſmes à qui l'âge & l'experience ont pû faire ſentir le neant & la vanité du monde, & de tout ce qui y flate l'eſprit & les ſens, & qui ayant éprouvé les amertumes qui ſont meſlées avec les douceurs qu'il nous preſente, ont pû en concevoir quelque ſorte de dégoût; que ſera-ce pour ceux qui commencent de les goûter; qui n'ont encore aucune experience des miſeres attachées à tous les plaiſirs; qui ont peu de connoiſſance des devoirs du Chriſtianiſme, & peu de veuë de leurs dangers; qui ont le cœur ouvert à tous les objets des ſens qui ſont propres à attirer l'eſtime des hommes; & qui la deſirent avec paſſion; qui plaiſent au monde, & à qui le monde plaiſt; qui ſont entraînez vers le vice par mille tentations & exterieures & interieures; & qui ont à combattre en meſme temps les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des demons.

On peut conclure de tout cela, que

comme la vie des Monaſteres eſt une vie formée par des Saints pour aller plus facilement au Ciel, la vie que les Grands menent d'ordinaire à la Cour, eſt une vie formée pour aller tres-facilement en enfer. Et il n'y a qu'à étendre la comparaiſon, pour reconnoiſtre qu'elle eſt parfaitement juſte. Les facilitez de ſe ſauver que les Saints ont procurées à ceux qui vivent dans des Monaſteres bien reglez, conſiſtent en ce qu'ils ont, autant qu'ils ont pû, fermé toutes les portes au diable, & ouvert toutes les portes de la grace. Ils ont banny les plaiſirs par les auſteritez, l'avarice par la pauvreté, l'oiſiveté par le travail, l'orgueil par l'obeïſſance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la priere, au ſilence, afin de donner entrée à la verité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choſes portaſſent à Dieu & détruiſiſſent l'eſprit du monde.

La vie de la Cour eſt dreſſée ſur le meſme modele, mais dans une fin toute contraire. Elle eſt toute compoſée de ce qui donne entrée au peché, comme l'oiſiveté, le divertiſſement,

la converſation des hommes avec les femmes, les mauvais diſcours, les maximes de libertinage, d'intereſt, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les paſſions. On a tâché d'en bannir tout ce qui porte à Dieu, & à rentrer en ſoy-meſme, comme la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l'occupation legitime & utile.

Que faut-il donc que les Grands faſſent pour ſe garentir de ce danger? Prendront ils part à cette vie? Mais s'ils s'y abandonnent, les voilà perdus par cette vie meſme; car on ne doit pas pretendre de ſe ſauver dans une vie toute d'oiſiveté, de divertiſſement, de jeu, de paſſion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner quelque choſe au monde, ſans s'y laiſſer tout à fait aller? Mais le monde ſouffrira-t'il ce partage, & ne les traittera-t'il point de ridicules? Il faudra donc le choquer en mille occaſions: ce qui demande une extréme force. Mais quelques grandes que ſoient ces difficultez, il faut que les Grands ſe reſolvent de les ſurmonter en demeurant dans le monde, puiſ-

qu'il n'y a point de neceſſité qui ne doive ceder au danger de ſe perdre pour l'éternité, comme dit Tertulien : *Quacumque neceſſitas minor eſt periculo tanto comparata.*

Chapitre VI.

Eſtat de Grandeur contraire à l'inſtinct du Chriſtianiſme.

TOut cela fait voir que l'état des Grands eſt un état violent pour des Chrêtiens, & qu'il eſt contraire au premier inſtinct que l'eſprit de Dieu inſpire aux ames qu'il touche. Car cet inſtinct eſt un inſtinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations. C'eſt un inſtinct qui porte à l'imitation de la vie de Jesus-Christ ſur la terre, qui a eſté toute contraire dans l'exterieur, à celle des Grands. Et comme cet inſtinct demeure dans les Grands, lorſqu'ils ſont veritablement Chreſtiens, il faut par neceſſité qu'il produiſe en eux un combat & une oppoſition interieure contre les ſervitudes auſquelles leur condition

les engage, qui les faſſe crier avec Job : *Quare data eſt miſero lux & vita his qui in amaritudine ſunt*? Pourquoy faut-il, Seigneur, qu'une ame qui devoit eſtre toute penetrée du ſentiment de ſa baſſeſſe & de ſa miſere, ſe trouve dans l'éclat & dans les honneurs, & qu'elle ſoit environnée d'une troupe de gens qui luy veulent perſuader qu'elle eſt heureuſe ? Pourquoy faut-il qu'elle commande aux autres, elle qui devroit eſtre aſſujettie à toutes les creatures ? Pourquoy faut-il qu'elle joüiſſe des biens du monde, elle qui devroit eſtre toute plongée dans l'amertume de la penitence ?

Il eſt ſi vray que l'eſtat de Grandeur eſt contraire par luy-meſme à cet inſtinct que l'eſprit de Dieu forme dans le cœur de tous les veritables Chrêtiens, qu'il n'y a point preſque de vertu chreſtienne à laquelle il n'ait quelque oppoſition, & dont il ne nous éloigne de ſoy-meſme.

Il eſt contraire à l'eſprit de foy, puiſque la foy nous ſepare des choſes preſentes & viſibles pour nous attacher aux choſes inviſibles & éternelles : & la Grandeur au contraire nous attache

aux choſes viſibles & temporelles, en les approchant de nous, & en nous forçant de les voir & de les ſentir dans ce qu'elles ont de plus éclatant & de plus delicieux.

Il eſt contraire à l'eſperance chrêtienne, parce que cette vertu nous fait mettre noſtre confiance & noſtre appuy en Dieu ſeul, au lieu que la Grandeur porte d'elle-meſme à mettre ſon appuy & ſa confiance dans les richeſſes, ſelon ce que dit le Sage : *La fortereſſe du riche,* c'eſt à dire, ſon ſoûtien & l'objet de ſon eſperance, *conſiſte dans ſes richeſſes :* SUBSTANTIA *divitis urbs fortitudinis ejus.* Ce qui fait auſſi que S. Paul recommande particulierement aux riches du monde, de ne mettre pas leur eſperance dans des richeſſes incertaines : *Neque ſperare in incerto divitiarum,* parce qu'il ſçavoit que c'eſtoit là la pente, où le poids meſme des richeſſes les portoit.

Il eſt contraire à l'eſprit de charité, parce que la charité ne ſe regarde point elle-meſme, & qu'elle ſe rapporte toute aux autres ; au lieu que l'inſtinct de la grandeur eſt de ne regarder que ſoy, & de rapporter toutes choſes à ſoy.

Enfin il eſt contraire à l'eſprit de recueillement, par la diſſipation continuelle où il engage ; à l'eſprit de penitence par les plaiſirs qu'il fournit ; à l'eſprit de pauvreté par l'abondance des biens du monde qui l'accompagne ; & à l'eſprit d'humilité par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il preſente ſans ceſſe à l'eſprit.

Que ſi l'eſtat des Grands eſt tel que nous l'avons repreſenté, il eſt clair qu'il peut bien eſtre ſouffert lorſque Dieu nous l'impoſe, qu'il peut eſtre accepté par ſoûmiſſion à ſa volonté ; mais qu'il ne peut eſtre recherché volontairement ſans préſomption & ſans imprudence. Il faut que ce ſoit la veuë de l'ordre de Dieu & de ſa volonté qui nous y conſole, comme c'eſt ſa grace qui nous y doit ſoûtenir. C'eſt pourquoy l'Ecriture, en nous marquant à quoy nous nous devons porter de nous-meſmes, nous avertit qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ny les grands emplois : *Noli quærere à Domino ducatum, neque à Rege cathedram honoris.* Elle nous avertit de n'expoſer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous

chargeant de le gouverner : *Non peccres in multitudine civitatis, neque te immittas in populum.*

Chapitre VII.

Que les Grands ont besoin de la plus-part des vertus dans un degré heroïque.

QUelques grands que soient ces dangers qui sont attachez à la Grandeur, ceux qui s'en trouvent chargez par l'ordre de Dieu, ne doivent pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultez que les moindres. Il sauve, comme dit l'Ecriture, aussi bien avec peu de forces, qu'avec des troupes innombrables ; & dans le tresor infini de ses graces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir mesme ces graces proportionnées, il faut que les Grands connoissent la grandeur de leurs besoins, & qu'ils sçachent que les graces communes n'y suffisent pas.

La foy commune, par exemple, qui ſuffit pour détacher un homme de mediocre condition des petits biens qu'il poſſede, ne ſuffit pas pour ſeparer les Grands de l'impreſſion de tant de grands objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foy tres-vive, tres-agiſſante, tres-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, & qui leur en découvre le neant & la vanité. Et ils ont beſoin de meſme, d'une eſperance tres-ferme & tres-ſolide, puiſqu'il faut qu'elle ne ſoit point ébranlée par les grandes ſecouſſes auſquelles ils ſont expoſez, & qu'elle reſiſte à tous les vents, & à toutes les tempeſtes du monde.

Ils ont beſoin d'une charité & d'une force tres-extraordinaire, & qui approche en quelque ſorte de celle des Martyrs, puiſqu'elle les doit rendre toûjours preſts à perdre toutes choſes pour l'intereſt de la juſtice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obſcurité, ne ſont pas expoſez à ces grandes épreuves de tout perdre, ou de perdre Dieu ; mais les Grands y ſont continuellement expo-

ſez, & ils y doivent eſtre toûjours preparez. Il faut que leur fortune & leur Grandeur ne tiennent à rien, & qu'elles ſoient continuellement dans leurs mains, en attendant que Dieu leur preſente quelque occaſion de les perdre pour ſon ſervice.

Si les devoirs auſquels ils ſont obligez eſtoient toûjours clairs, il ſeroit bien plus facile de les accomplir en prenant reſolution de ſe perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'eſt pas ſi grande choſe. Mais la difficulté conſiſte en ce qu'ils ſont ſouvent fort obſcurs. S'il faut perdre ſa fortune & ſa grandeur pour l'intereſt de Dieu, il ne la faut pas prodiguer temerairement ſur un caprice, lorſque Dieu ne le demande pas. Il y a beaucoup de choſes qu'il faut tolerer pour ſe reſerver aux grandes occaſions. La condeſcendance Chreſtienne n'eſt pas moins une vertu, que le zele & la fermeté. Et s'il faut éviter la lâcheté qui fait trahir la juſtice, il ne faut pas moins s'éloigner d'une certaine generoſité humaine qui ſe precipite ſans utilité dans le danger. Rien n'eſt plus dif-

ficile que de faire ce diſcernement : car ſous pretexte de condeſcendance on ſouffre toûjours l'oppreſſion de la juſtice : & ſi l'on ne veut rien ſouffrir, on ſe rend en moins de rien inutile. Il faut donc ſouffrir quelque choſe & ne pas tout ſouffrir. Mais qui trouvera les juſtes bornes, & le temperament raiſonnable que l'on doit garder en cela ? On ne le peut ſans une tres-grande lumiere ; & cette lumiere ne s'obtient que par de grandes prieres, non plus que la force neceſſaire pour ſuivre & pour executer ce qu'elle dicte. Deſorte que l'on peut dire des Grands en quelque ſorte ce que ſaint Gregoire diſoit des Paſteurs, qu'il faut qu'ils ſoient les plus éminens dans l'action, & les plus élevez dans la contemplation.

Enfin la patience neceſſaire aux Grands pour ſouffrir les accidens auſquels leur condition les expoſe, eſt encore beaucoup au deſſus de celle qui ſuffit au commun du monde : & l'on peut dire qu'il faut qu'ils y ſuccombent s'ils ne ſont plus patiens que les autres hommes. Leur ame eſt devenuë par l'accoûtumance, plus de-

licate & plus ſenſible que celle des autres : & cependant ils ſont beaucoup plus en butte aux grandes diſgraces : on les trouve par tout & on leur peut nuire en mille manieres. Il n'arrive que trop ſouvent que ceux qui ont plus de credit ſe plaiſent à rabaiſſer ceux que leur naiſſance & leur merite devroient élever au deſſus d'eux. Il n'y a rien ſans doute de plus dur & de plus ſenſible que ce traitement, ny qui porte davantage à l'impatience & à la colere. Cependant tous les remedes qu'on y pourroit apporter par la force ſont funeſtes, injuſtes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la ſouffrance ; & ſi cette ſouffrance eſt chreſtienne & humble, elle ne peut-eſtre l'effet que d'une tres-grande patience & d'une extrême ſageſſe.

Chapitre VIII.

Que tout ce qui montre combien il eſt difficile aux Grands de vivre chrêtiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui ſatisfont aux devoirs du chriſtianiſme malgré toutes ces difficultez.

MAis ſi pour ſatisfaire aux devoirs de la Grandeur, & pour vaincre les obſtacles qu'elle y apporte, on a beſoin de tant de graces, & d'un ſi haut degré de vertu, la raiſon nous oblige de conclure que les Grands qui ſatisfont en effet, & qui ſurmontent tous les obſtacles de leur condition, poſſedent ce degré de vertu ſi éminent. Et c'eſt ce qui a porté les Saints à relever par des éloges extraordinaires les perſonnes de grande qualité qui ont honoré l'Egliſe par leur pieté. Ils ſçavoient aſſez que dans cette ligne infinie de noſtre durée, qui s'eſtend du premier moment de noſtre eſtre juſques à l'éternité, la diſtinction des conditions n'a lieu que

dans

dans un atome imperceptible qui eſt
'eſpace de noſtre vie, & que dans
tout le reſte de ces temps infinis qui
a doivent ſuivre, il n'y aura plus d'au-
re difference entre les hommes que
elle qui vient de la difference de
eurs merites. Mais ils meſuroient la
ertu des Grands par la grandeur des
mpeſchemens que la grace leur avoit
ait vaincre. C'eſt pour cette raiſon
ue ſaint Paulin fut comblé de loüan-
es durant ſa vie par les plus grands
aints de ſon temps, & qu'il s'eſt plû
uy-meſme à relever la vertu de l'il-
uſtre Melanie, dont il décrit l'arri-
ée en Italie dans une de ſes lettres
une maniere ſi édifiante. Quels élo-
es n'a-t-on point donné de meſme
l'Empereur Theodoſe pour avoir
it ce que cent mille penitens ont
it auſſi bien que luy ; parce qu'on
ppoſoit qu'un Empereur avoit be-
in d'une plus grande vertu que les
tres pour embraſſer la penitence
mme les autres ?

Ce n'eſt donc point par une com-
aiſance humaine, mais par une lu-
iere ſpirituelle que les Saints ont té-
oigné une eſtime particuliere pour

la vertu des Grands. Ils les ont regardez avec raiſon comme des trophées de la grace de JESUS-CHRIST, & comme eſtans plus capables que perſonne d'en faire connoiſtre la force. En effet qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que Dieu grave par ſon eſprit l'humilité dans des cœurs, que toutes choſes portoient à l'orgueil ; qu'il leur faſſe entendre ſa voix malgré le bruit & le tumulte dans lequel ils vivent, & qu'il les preſerve de la corruption du monde, pendant qu'ils reſpirent un air ſi contagieux ? Quelle chaleur interieure ne doivent-ils point avoir, puis qu'elle eſt capable de reſiſter au froid mortel que la vie qu'ils menent dans le monde produiroit dans tous les autres ? Il y a ſi loin de la vie de la Cour à la vie chreſtienne qu'on doit juger que ceux qui ont fait ce voyage ont beaucoup de force. Que s'ils paroiſſent quelquefois plus las que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'eſt pas qu'ils ayent moins de vigueur ; mais c'eſt qu'ils ont fait plus de chemin. Ainſi ceux qui n'ont preſque rien quitté pour Dieu, & qui ne perdent rien

en le ſervant ont raiſon de s'humilier par l'exemple des Grands, & de ſe confondre dans leur lâcheté, en conſiderant les violences que les Grands ſont obligez de ſe faire pour ſurmonter les empeſchemens dont ils ſont environnez.

C'eſt auſſi dans cette vuë que l'Egliſe prend plaiſir de propoſer au commun du monde la vertu des Grands, comme eſtant plus capable de faire impreſſion ſur leur eſprit que celle des autres. Car il eſt certain que rien n'eſt plus propre, pour confondre l'orgueil, la delicateſſe & l'impenitence des petits que l'humilité, la mortification & la penitence des Grands. Leur exemple a une efficace toute particuliere, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inſpirer la vertu, qu'elle en a pour autoriſer le vice. On eſt diſpoſé à la regarder avec admiration, & l'on ſe porte facilement à imiter ce que l'on admire: c'eſt pourquoy il eſt juſte que l'Egliſe ſe ſerve d'eux pour le bien, comme le demon ſe ſervoit d'eux pour le mal, & qu'elle en faſſe des inſtrumens de ſalut, comme il en fai-

ſoit des inſtrumens de damnation.

Non ſeulement on ne doit pas avoir beaucoup d'eſtime pour leur vertu ; mais il eſt juſte d'avoir pour eux une reconnoiſſance particuliere, & durant leur vie & aprés leur mort. Et l'on peut dire qu'il n'y a point de perſonnes à qui les prieres de l'Egliſe ſoient plus duës & puiſſent eſtre plus utiles. Car ſi ſelon la doctrine de ſaint Auguſtin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur ſert qu'à proportion qu'ils ont merité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur ſervit aprés leur mort, les Grands qui ont protegé l'Egliſe durant leur vie meritent que l'Egliſe prie pour eux avec d'autant plus de zele qu'elle a plus de ſujet d'eſperer d'obtenir l'effet de ſes prieres de la miſericorde de Dieu.

DISCOURS DE FEU M. PASCAL, SUR LA CONDITION DES GRANDS.

UNE des choſes ſur laquelle feu M. Paſcal avoit plus de vuës eſtoit l'inſtruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'eſtat où Dieu l'appelle, & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs & d'en éviter tous les dangers. On luy a ſouvent ouy dire qu'il n'y avoit rien à quoy il deſirât plus

de contribuer, pourveu qu'il y fut bien engagé ; & qu'il sacrifieroit volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il avoit accoûtumé d'écrire les pensées qui luy venoient sur les sujets, dont il avoit l'esprit occupé, ceux qui l'ont connu se sont estonnez de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de luy, qui regardast expressément cette matiere, quoy que l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant gueres de livres qui puissent plus servir à former l'esprit d'un Prince que le recüeil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait esté perdu, ou qu'ayant ces pensées extrémement presentes, il ait negligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause, le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne, qui a assisté à trois discours assez courts, qu'il fit en divers temps à un enfant de grande qualité ; & dont l'esprit qui estoit extrémement avancé, estoit déja capable des veritez les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans apres ce qu'il en a retenu. Or

quoy qu'aprés un ſi long-temps il ne puiſſe pas dire que ce ſoient les propres paroles, dont M. Paſcal ſe ſervit alors : neanmoins tout ce qu'il diſoit, faiſoit une impreſſion ſi vive ſur l'eſprit, qu'il n'eſtoit pas poſſible de l'oublier. Et ainſi il peut aſſeurer que ce ſont au moins ſes penſées & ſes ſentimens.

Ces trois petits diſcours avoient pour but de remedier à trois défauts auſquels la grandeur porte d'elle-même ceux qui y ſont nez. Le premier, de ſe méconnoiſtre eux-meſmes en s'imaginant que tous ces biens, dont ils joüiſſent leur ſont dûs, & ſont comme partie de leur eſtre ; ce qui fait qu'ils ne ſe conſiderent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le ſecond eſt, qu'ils ſe rempliſſent tellement de ces avantages exterieurs dont ils ſe trouvent maiſtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualitez plus réelles & plus eſtimables, qu'ils ne tâchent point de les acquerir, & qu'il s'imaginent que la ſeule qualité de Grand merite toute ſorte de reſpect, & n'a pas beſoin d'eſtre

soûtenuë par celles de l'esprit & de la vertu.

Le troisiéme est que la condition des Grands estant jointe à la licence & au pouvoir de satisfaire ses inclinations, elle en porte plusieurs à des emportemens déraisonnables & à des déreglemens bas. De sorte, qu'au lieu de mettre leur Grandeur à servir les hommes, ils la font consister à les traiter avec insolence, & à s'abandonner à toute sorte d'excés.

Ce sont ces trois défauts que M. Pascal avoit en vuë, lorsqu'il fit en diverses rencontres les trois discours que nous rapporterons icy.

I. Discours.

Pour entrer dans la veritable connoissance de vostre condition considerez là dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempeste dans une isle inconnuë, dont les habitans estoient en peine de trouver leur Roy qui s'estoit perdu : & comme il avoit par hazard beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roy, il fut pris pour luy, & reconnu en cette qualité par tout

ce peuple. D'abord il ne ſçavoit quel party prendre ; mais il ſe reſolut enfin de ſe preſter à ſa bonne fortune. Il receut donc tous les reſpects qu'on luy voulut rendre, & il ſe laiſſa traiter de Roy.

Mais comme il ne pouvoit oublier ſa condition naturelle, il ſongeoit en meſme temps qu'il recevoit ces reſpects, qu'il n'eſtoit pas ce Roy que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne luy appartenoit pas. Ainſi il avoit une double penſée, l'une par laquelle il agiſſoit en Roy, l'autre par laquelle il reconnoiſſoit ſon état veritable, & que ce n'eſtoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il eſtoit ; il cachoit cette derniere penſée, & il découvroit l'autre. C'eſtoit par la premiere qu'il traittoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traittoit avec ſoy-meſme.

Ne vous imaginez pas que ce ſoit par un moindre hazard que vous poſſedez les richeſſes dont vous vous trouvez maiſtre, que celuy par lequel cét homme ſe trouvoit Roy. Vous n'y avez aucun droit de vous-meſme & par voſtre nature non plus que luy:

& non seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards. Vostre naissance dépend d'un mariage, ou plûtost de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendent ces mariages ? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions impreveuës.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancestres ; mais n'est-ce pas par mille hazards que vos ancestres les ont acquises & qu'ils vous les ont conservées ? mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pû acquerir, ou les ont perduës aprés les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque loy naturelle que ces biens ont passé de vos ancestres à vous ? Cela n'est pas veritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des legislateurs qui ont pû avoir de bonnes raisons pour l'établir ; mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plû d'ordonner que ces biens aprés avoir esté possedez par

les peres durant leur vie, retourneroient à la republique aprés leur mort, vous n'auriez aucun ſujet de vous en plaindre.

Ainſi tout le titre par lequel vous poſſedez voſtre bien, n'eſt pas un titre fondé ſur la nature, mais ſur un établiſſement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les loix, vous auroit rendu pauvre; & ce n'eſt que cette rencontre du hazard qui vous a fait naiſtre avec la fantaiſie des loix qui s'eſt trouvée favorable à voſtre égard qui vous met en poſſeſſion de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas legitimement, & qu'il ſoit permis à un autre de vous les ravir; car Dieu qui en eſt le Maître, a permis aux Societez de faire des loix pour les partager: & quand ces loix ſont une fois eſtablies, il eſt injuſte de les violer. C'eſt ce qui vous diſtingue un peu de cét homme, dont nous avons parlé, qui ne poſſederoit ſon Royaume que par l'erreur du peuple; parce que Dieu n'autoriſeroit pas cette poſſeſſion, & l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il au-

torize la vostre, mais ce qui vous est entierement commun avec luy, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité & sur quelque merite qui soit en vous, & qui vous en rende digne. Vostre ame & vostre corps sont d'eux-mesmes indifferens à l'estat de bâtelier, ou à celuy de Duc; & il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plûtost qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? Que vous devez avoir comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; & que si vous agissez exterieurement avec les hommes selon vostre rang; vous devez reconnoistre par une pensée plus cachée, mais plus veritable, que vous n'avez rien naturellement au dessus d'eux. Si la pensée publique vous éleve au dessus du commun des hommes, que l'autre vous abbaisse & vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes, car c'est vostre estat naturel.

Le peuple qui vous admire, ne connoist pas peut-estre ce secret. Il croit que la Noblesse est une grandeur réel-

le, & il conſidere preſque les Grands comme eſtant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, ſi vous voulez, mais n'abuſez pas de cette élevation avec inſolence, & ſur tout ne vous méconnoiſſez pas vous-meſmes, en croyant que voſtre eſtre a quelque choſe de plus élevé que celuy des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit eſté fait Roy par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement ſa condition naturelle qu'il s'imaginaſt que ce Royaume luy eſtoit dû, qu'il le meritoit, & qu'il luy appartenoit de droit ? Vous admireriez ſa ſottiſe & ſa folie. Mais y en a-t'il moins dans les perſonnes de qualité, qui vivent dans un ſi eſtrange oubly de leur eſtat naturel ?

Que cét avis eſt important ! Car tous les emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grands ne vient que de ce qu'ils ne connoiſſent point ce qu'ils ſont, eſtant difficile que ceux qui ſe regarderoient interieurement comme égaux à tous les hommes, & qui ſeroient bien perſuadez qu'ils n'ont rien en eux qui merite

ces petits avantages que Dieu leu a donnez au dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soy-mesme pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au dessus d'eux ; en quoy consiste cette illusion, que je tâche de vous découvrir.

II. Discours.

Il est bon, M. que vous sçachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne pretendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû, car c'est une injustice visible : & cependant elle est fort commune à ceux de vostre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de Grandeurs ; car il y a des Grandeurs d'établissement & des Grandeurs naturelles. Les Grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont crû avec raison devoir honorer certains estats, & y attacher certains respects. Les dignitez & la noblesse sont de ce genre. En un païs on honore les Nobles, en l'autre les roturiers : en celuy-cy les aisnez, en cet autre les cadets. Pourquoy ce-

la ? Parce qu'il a plû aux hommes. La choſe eſtoit indifferente avant l'eſtabliſſement : aprés l'eſtabliſſement, elle devient juſte, parce qu'il eſt injuſte de la troubler.

Les Grandeurs naturelles ſont celles qui ſont indépendantes de la phantaiſie des hommes, parce qu'elles conſiſtent dans des qualitez réelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'un ou l'autre plus eſtimable, comme les ſciences, la lumiere, l'eſprit, la vertu, la ſanté, la force.

Nous devons quelque choſe à l'une & à l'autre de ces Grandeurs ; mais comme elles ſont d'une nature differente, nous leur devons auſſi differens reſpects. Aux Grandeurs d'établiſſement, nous leur devons des reſpects d'établiſſement, c'eſt à dire de certaines ceremonies exterieures qui doivent eſtre neanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoiſſance interieure de la juſtice de cét ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette ſorte : Il faut parler aux Rois à genoux : il faut ſe tenir

debout dans la chambre des Princes. C'est une sottise & une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux Grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'aversion aux qualitez contraires à ces Grandeurs naturelles. Il n'est pas necessaire, parce que vous estes Duc, que je vous estime ; mais il est necessaire que je vous saluë. Si vous estes Duc & honneste homme, je rendray ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualitez. Je ne vous refuseray point les ceremonies que merite vostre qualité de Duc, ny l'estime que merite celle d'honneste homme. Mais si vous estiez Duc sans estre honneste homme, je vous ferois encore justice ; car en vous rendant les devoirs exterieurs que l'ordre des hommes a attachez à vostre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris interieur que meriteroit la bassesse de vostre esprit.

Voilà en quoy consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux

Grandeurs d'établiſſement, ou à exiger les reſpects d'établiſſement pour les Grandeurs naturelles. Monſieur N. eſt un plus grand Geometre que moy ; En cette qualité il veut paſſer devant moy ; je luy diray qu'il n'y entend rien. La Geometrie eſt une grandeur naturelle ; elle demande une preférence d'eſtime, mais les hommes n'y ont attaché aucune preférence exterieure. Je paſſeray donc devant luy, & l'eſtimeray plus que moy en qualité de Geometre. De meſme ſi eſtant Duc & Pair vous ne vous contentiez pas que je me tinſſe découvert devant vous, & que vous vouluſſiez encore que je vous eſtimaſſe ; je vous prierois de me monſtrer les qualitez qui meritent mon eſtime. Si vous le faiſiez elle vous eſt acquiſe, & je ne vous la pourrois refuſer avec juſtice ; mais ſi vous ne le faiſiez pas, vous ſeriez injuſte de me la demander, & aſſurément vous n'y reüſſiriez pas, fuſſiez-vous le plus grand Prince du monde.

III. Discours.

Je vous veux faire connoiſtre M. voſtre condition veritable, car c'eſt

la chose du monde que les personnes de vostre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce à vostre avis que d'estre grand Seigneur ? C'est estre maistre de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, & pouvoir ainsi satisfaire aux besoins & aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins & ces desirs qui les attirent auprés de vous, & qui vous les assujettissent : sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils esperent par ces services & ces déferences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, & dont ils voyent que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité qui luy demandent les biens de la charité, qui sont en sa puissance, ainsi il est proprement le Roy de la charité.

Vous estes de mesme environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous regnez en vostre maniere. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous estes donc proprement un Roy de concu-

piſcence. Voſtre royaume eſt de peu d'étenduë, mais vous eſtes égal dans le genre de Royauté aux plus grands Rois de la terre. Ils ſont comme vous des Rois de concupiſcence. C'eſt la concupiſcence qui fait leur force, c'eſt à dire la poſſeſſion des choſes que la cupidité des hommes deſire.

Mais en connoiſſant voſtre condition naturelle, uſez des moyens qui luy ſont propres, & ne pretendez pas regner par une autre voye que par celle qui vous fait Roy. Ce n'eſt point voſtre force & voſtre puiſſance naturelle qui vous aſſujettit toutes ces perſonnes. Ne pretendez donc point les dominer par la force, ny les traiter avec dureté. Contentez leurs juſtes deſirs, ſoulagez leurs neceſſitez, mettez voſtre plaiſir à eſtre bien faiſant, avancez-les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vray Roy de concupiſcence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin : & ſi vous en demeurez-là, vous ne laiſſerez pas de vous perdre, mais au moins vous vous perdrez en honneſte homme. Il y a des gens qui ſe damnent ſi ſottement, par l'avarice,

par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportemens, par les blasphémes. Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honneste ; mais en verité c'est toûjours une grande folie que de se damner. Et c'est pourquoy il n'en faut pas demeurer là. Il faut méprizer la concupiscence & son Royaume, & aspirer à ce Royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, & ne desirent que les biens de la charité. D'autres que moy vous en diront le chemin ; il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je voy que plusieurs personnes de qualité se laissent emporter, faute d'en bien connoistre la veritable nature.

DE LA MANIERE D'ETUDIER CHRE'TIENNEMENT.

I.

LA premiere des regles que l'on peut donner ſur la maniere d'étudier chrétiennement, & qui eſt le fondement de toutes les autres, eſt de regarder l'étude, non comme une occupation indifferente, mais comme une action tres-importante dans nôtre vie, & qui eſtant bien ou mal faite peut beaucoup contribuer à noſtre ſalut ou à noſtre perte. Et il eſt bon avant toutes choſes de bien

s'affermir dans ce principe & d'en conſiderer les raiſons.

II.

L'étude n'eſt pas une action courte & paſſagere ; c'eſt une action longue & qui ſe renouvelle ſouvent. Il eſt donc d'une extrême conſequence qu'elle ſoit bien reglée, & que le temps que nous y employons ne ſoit pas perdu ? Car s'il n'eſt pas permis de diſſiper inutilement ſon bien ; & ſi c'eſt un grand peché de perdre une ſomme conſiderable d'argent au jeu ou pour quelque autre choſe non neceſſaire, parce que les biens temporels nous ſont donnez de Dieu pour eſtre la matiere de nos bonnes œuvres ; & non pas de nos vains divertiſſemens ; il eſt encore moins permis de conſumer inutilement le temps qui nous eſt donné pour acquerir l'éternité, & dont la perte eſt plus irreparable que celle de toutes les autres choſes temporelles.

III.

Nous devons conſiderer que le temps que nous employons à l'étude eſt non ſeulement le prix de l'éternité ; mais que c'eſt encore un preſent

que nous recevons toûjours de la main de Dieu, & dont nous luy devons toûjours une nouvelle reconnoiſſance ; & nous ne ſçaurions nous en acquiter qu'en employant continuellement pour luy ce que nous recevons continuellement de luy. Enfin c'eſt une dette que nous contractons à tout moment puiſqu'il ne nous donne ce temps que pour en bien uzer, & qu'il ſe reſerve le droit de nous en faire rendre compte. C'eſt un talent & un dépoſt qu'il nous confie. Il nous demandera compte de l'employ que nous en aurons fait. Et je ne voy pas qu'on ait droit d'eſperer d'eſtre receus favorablement de luy ſi nous ne luy en pouvons rendre d'autre que de luy dire : Seigneur, de ce temps que vous m'avez donné pour operer mon ſalut, j'en ay employé tant à lire des livres de médiſance, tant à lire des romans & des comedies, tant à lire des livres qui m'eſtoient entierement inutiles pour mes emplois. Car ſi ce diſcours nous paroiſt dés à preſent ridicule, pouvons-nous eſperer qu'il nous juſtifie devant Dieu & devant ſes Anges ?

IV.

L'étude n'eſt pas ſeulement une occupation ; mais c'eſt tout le travail des enfans, & une grande partie de celuy des perſonnes qui ont choiſi pour l'employ de leur vie des exercices qui dépendent plus de l'eſprit que du corps. Or il eſt tres-neceſſaire que noſtre travail ſoit bien reglé ; parce qu'il eſt tres-neceſſaire que nôtre penitence ſoit bien reglée & que le travail en fait toûjours la principale partie. Car ſi la penitence qui doit purifier toutes nos fautes, & qui nous doit acquiter de nos dettes, ne fait au contraire que nous ſoüiller & nous charger davantage, qu'elle eſperance nous reſte-il ? *Si ſal evanuerit in quo ſalietur ?* Si le jeûne qui eſt de ſoy-meſme un œuvre de penitence eſt rejetté de Dieu lors qu'il eſt corrompu par la propre volonté ; ce qui fait dire à Dieu par ſon Prophete qu'il n'approuvoit point les jeûnes des Juifs, parce qu'ils les faiſoient par caprice & par phantaiſie : combien ſera-t'il plus éloigné d'approuver & de recevoir comme des œuvres de peniten ce les études qui n'auront pour but que

la

la vanité, la curioſité, ou un diverſiſſement inutile.

V.

Enfin il faut conſiderer que l'étude eſt la culture & la nourriture de nôtre eſprit. Ce que nous liſons entre dans noſtre memoire, & y eſt receu comme un aliment qui nous nourrit, & comme une ſemence qui produit dans les occaſions des penſées & des deſirs, & qui ne ſe reçoit jamais meſme ſans penſer : car nous penſons toûjours aux choſes que nous aprenons, puiſque la memoire & l'intelligence ſont des penſées de noſtre ame. Elles ſortent de nous par ces actions au même temps qu'elles y entrent ; & elles ſont capables de nous ſoüiller en y entrant, parce qu'elles ſont toûjours accompagnées de quelque complaiſance & de quelque approbation inſenſible. Si l'on ne prend donc point indifferemment toute ſorte d'aliment ; & ſi l'on évite avec ſoin tous ceux qui nous peuvent nuire ; ſi l'on ne ſeme pas dans ſes terres toutes ſortes de ſemences, mais ſeulement celles qui ſont utiles : combien doit-on encore apporter plus de diſcernement à ce qui

ſert de nourriture à noſtre eſprit, & ce qui doit eſtre la ſemence de nos penſées ? Car ce que nous liſons aujourd'huy avec indifference ſe reveillera dans les occaſions, & nous fournira, ſans meſme que nous nous en appercevions, des penſées qui ſeront une ſource de noſtre ſalut ou de noſtre perte. Dieu réveille les bonnes penſées pour nous ſauver, le diable reveille les mauvaiſes penſées dont il trouve les ſemences en nous, afin de nous perdre, & nous luy en donnons occaſion, lors que nous ne faiſons point de ſcrupule de remplir noſtre memoire d'une infinité de choſes vaines & dangereuſes.

VI.

Il eſt d'autant plus neceſſaire d'apporter une attention particuliere à ce diſcernement des bonnes & des mauvaiſes nourritures de noſtre eſprit, que nous n'avons point d'avertiſſement naturel qui nous les faſſe diſtinguer. Car dans la nourriture du corps l'on diſtingue d'ordinaire par le gouſt méme ce qui nuit à la ſanté ; Dieu ayant pourvû par ce moyen à la conſervation de noſtre vie corporelle, de peur

que noſtre intemperance ne nous portaſt à nous nourrir de poizons. Mais il n'en eſt pas de meſme dans les alimens de l'ame. Nous n'avons point naturellement de gouſt ſpirituel qui diſtingue les bons alimens des mauvais. Nous trouvons meſme quelquefois les poizons plus agreables que les meilleures nourritures, tant noſtre gouſt ſpirituel eſt corrompu. Et ainſi il faut ſuppléer par une attention toute particuliere à cette corruption de noſtre eſprit. Et c'eſt une des manieres dont nous devons pratiquer cet avertiſſement du Sage : *Omni cuſtodia ſerva cor tuum.* Ce qui nous doit porter à veiller avec ſoin ſur tout ce qui entre dans un vaze ſi pretieux.

VII.

Si noſtre ame doit eſtre le ſanctuaire de Dieu ; ſi elle doit eſtre cette maiſon d'Oraiſon, dont il eſt dit : *Domus mea domus orationis vocabitur*, ne craignons-nous point que Dieu ne nous reproche d'avoir profané ce Temple, & qu'il ne nous diſe comme aux Juifs, que nous avons fait de ſa maiſon une retraite de voleurs ; que nous

en avons fait un theatre & un lieu de comedie en rempliſſant noſtre memoire de ces images profanes qui deshonorent la ſainteté d'un lieu qui doit eſtre conſacré à Dieu, & qui troublent la tranquilité de nos prieres par les vains phantômes qu'elles nous preſentent au temps où nous en devons eſtre les plus degagez ?

VIII.

Il y a des poizons dans les livres qui ſont viſibles & groſſiers. Il y en a d'inviſibles & de cachez. Il y a des livres qui ſont tous empeſtez, & d'autres qui ne ſont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu qui ne le ſoient en cette maniere. Car les livres ſont les ouvrages des hommes, & la corruption de l'homme ſe meſle dans la pluſpart de ſes actions. Et comme elle conſiſte dans l'ignorance, & dans la concupiſcence, preſque tous les livres ſe reſſentent de ces deux défauts.

Ils ſe reſſentent de ſon ignorance par les maximes fauſſes qui y ſont ſemées. Ils ſe reſſentent de la concupiſcence, parce que les paſſions qui nous poſſedent s'impriment dans nos livres, & portent enſuite cette impreſſion

insensible jusques dans l'esprit de ceux qui les lisent.

IX.

C'est le sentiment de quelques Medecins que dans toutes les viandes il y a toûjours quelque chose de mortel. Et ils ajoûtent que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure dans les corps aprés la digestion des alimens. Mais ce qui n'est peut-estre pas vray de la nourriture du corps, l'est sans doute de celle de l'esprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque sorte de venin par la raison que nous avons marquée. L'homme se mesle par tout. Ainsi en lisant les livres des hommes, nous nous rempliſſons insensiblement des vices des hommes.

X

Outre cette corruption qui vient des livres mesmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choses que nous trouvons dans les livres. Nostre cœur est un vaze qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles instructions nous peuvent estre un sujet de vanité, & mesme d'erreur, par la fausse

application que nous en pouvons faire. Si elles ſont bonnes en ſoy, elles ne ſont pas bonnes pour nous. Elles nous détournent de noſtre voye, & nous amuſent en nous faiſant quitter celles qui nous ſont vrayement importantes. XI.

Pour éviter ces diverſes ſortes de poizons, il faut uzer de divers remedes. Et premierement pour ſe garentir de celuy qui naiſt de la corruption meſme de noſtre cœur, il n'y en a point d'autre que de le purifier ſans ceſſe par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'eſprit que cette pureté de cœur eſt la principale diſpoſition à l'étude; comme la principale preparation d'un vaze, où l'on doit verſer une liqueur precieuſe, eſt de le bien nettoyer.

Sincerum eſt niſi vas, quodcumque infundis aceſcit.

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt comme nous avons déja dit. Ainſi c'eſt une priere qui convient particulierement à ceux qui étudient que celle du Prophete Roy. *Cor mundum crea in me Deus, & Spiritum rectum innova in viſceribus meis.*

XII.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il ſuffiſe de croire avoir le cœur pur, & que par là on ſoit en eſtat de lire les choſes les plus mauvaiſes. La force chrétienne conſiſte à ſe croire foible ; & c'eſt une partie de la pureté que d'apprehender beaucoup de la ſoüiller par des lectures dangereuſes. Il faut donc avec cela travailler à éviter les poizons qui ſe trouvent dans les lectures. S'ils ſont groſſiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curioſité pour ces ſortes de choſes : s'ils ſont ſubtils & imperceptibles, il faut s'addreſſer à Dieu par la priere, afin qu'il nous les faſſe connoiſtre, ou qu'il nous les faſſe éviter ſans même que nous les connoiſſions. C'eſt pourquoy il n'y a gueres d'action qui ait plus beſoin de priere que l'étude. Et c'eſt un grand défaut que d'en commencer aucune ſans élever ſon eſprit à Dieu, & ſans le ſupplier de la benir & de nous preſerver du danger qui en eſt inſeparable. Car ſi par une coûtume tres-juſte on ne prend point la nourriture du corps ſans demander la benediction de

Dieu, afin que ce qui doit ſervir pour ſoûtenir noſtre vie, ne ſerve point de matiere au diable pour nous faire perdre la vie de l'ame ; combien devons-nous encore eſtre plus ſoigneux de nous adreſſer à Dieu, lorſque nous prenons cette nourriture ſpirituelle ; qui eſt encore plus capable d'exciter en nous toutes ſortes de paſſions, & qui le fait neceſſairement ſi la benediction de Dieu n'en empeſche les mauvais effets, & ſi la charité ne diſſipe l'enflure qu'elle produit.

XIII.

Par cette priere nous offrons à Dieu nos lectures & noſtre étude comme une action qui luy eſt conſacrée & que nous faiſons pour luy. Mais afin que noſtre priere ſoit receuë, il faut qu'elle ſoit ſincere : c'eſt à dire qu'il ſoit vray que ce ſoit pour Dieu que nous étudions, que le deſir de le ſervir ſoit le motif qui nous porte à étudier, & que ce ſoit ſa volonté qui regle nos études. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir offert en l'air à Dieu noſtre étude, elle luy ſoit effectivement conſacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu'il

produit luy-meſme dans nous, & ce qui vient de ſon propre eſprit & non pas du noſtre. De ſorte que ſi noſtre étude n'a pour principe en effet que la curioſité, ou la vanité : ou quelque autre mauvais deſir, on a beau l'offrir à Dieu, on ne la rendra pas innocente, & l'on fera plûtoſt une injure à Dieu en le ſuppliant d'agréer une choſe qui n'eſt pas entrepriſe pour luy ; ce qui ſeroit contraire à ſa ſainteté, & à ſa juſtice.

Il eſt donc neceſſaire que noſtre étude pour eſtre digne d'eſtre offerte à Dieu, ait Dieu meſme pour principe, c'eſt à dire qu'elle naiſſe du deſir de luy obeir. Or elle a ce principe quand nous étudions pour ſatisfaire à la penitence generale du travail que Dieu a impoſée à tous les hommes, & que nous choiſiſſons entre les études celles qui nous peuvent ſervir pour nous acquiter de nos devoirs.

Car ſi nous nous appliquons à des études inutiles, il eſt clair que la volonté de Dieu & le deſir de luy plaire n'eſt pas ce qui nous fait étudier, puis que cette volonté eſt juſte, raiſonnable, & non phantaſque & capricieuſe.

Un Juge qui étudie les choſes de ſon métier peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amuſoit à apprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il ſeroit bien difficile qu'il pût répondre ſincerement à Dieu s'il luy demandoit pour qui il fait ces ſortes d'études ; Seigneur c'eſt pour vous que je les fais.

XIV.

Il ne faut pas pourtant porter cette regle ſi avant, que l'on ait du ſcrupule de toutes les études qui ne ſe rapportent pas directement à noſtre profeſſion. Car pourvû que nous y emploiyons le temps neceſſaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reſte des études, pourvû que l'on n'en abuze pas. Et le moyen de n'en pas abuzer eſt de les raporter à quelque choſe d'utile en ſoy, & qui nous puiſſe ſervir, comme à ſçavoir l'hiſtoire, à écrire, à parler, parce que ce ſont des profeſſions generales qui ne ſont pas incompatibles avec noſtre profeſſion particuliere.

XV.

Il ne faut pas meſme entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on

s'imagine que ce ſoit un mal de prendre plaiſir à ſon étude, & d'en faire meſme où l'on recherche en quelque façon le divertiſſement de l'eſprit. Car ſi ces études qui nous divertiſſent ſont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'eſt un ſoulagement que Dieu accorde à noſtre foibleſſe, & nous devons nous ſervir de ce moyen pour y avancer davantage, eſtant certain que les études que l'on fait avec plaiſir entrent bien plus avant dans la memoire que celles que l'on fait avec dégouſt & avec chagrin.

Pour les lectures de pur divertiſſement, comme celle des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent eſtre legitimes en la maniere que les divertiſſemens ſont legitimes, c'eſt à dire pour remettre noſtre eſprit lorſqu'il eſt fatigué & abbatu par des études ſerieuſes, pour le renouveller, & pour l'occuper lorſqu'il n'eſt pas capable d'autre choſe. Mais il faut avoir ſoin que ces divertiſſemens ne ſoient point en eux-meſmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoûtume pas de telle ſorte, que l'on ſe laſſe facilement des lectures ſerieu-

ſes. C'eſt pourquoy il faut un peu ſouffrir de laſſitude avant que d'avoir recours à ces ſortes de remedes.

XVI.

La vuë qui nous fait regarder l'étude comme une penitence & un travail que Dieu nous impoſe, nous découvre auſſi la pluſpart des diſpoſitions que nous devons y apporter qui ſe peuvent reduire à celles-cy, de travailler fidelement, exactement, perſeveramment. La fidelité conſiſte à s'appliquer autant que l'on peut aux meſmes heures, aux meſmes études, afin d'honorer Dieu par l'ordre de nos études, auſſi bien que par nos études meſmes, & de ne ſe laiſſer point ſurmonter à la pareſſe qui nous porteroit à employer inutilement le temps que nous avons deſtiné à nos études L'exactitude conſiſte à faire les choſes auſſi bien que nous les pouvons faire, en conſiderant que c'eſt pour Dieu que nous les faiſons, & qu'il merite bien toute noſtre application. Et la perſeverance conſiſte dans la continuation d'une meſme ſorte d'étude, tant qu'elle nous eſt utile, en évitant ainſi l'inconſtance

qui eſt ſi naturelle à l'amour propre. Il eſt bon pour cela de ſe ſouvenir de cette parole du Prophete. *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter:* & de celle du Sage : *Qui mollis & diſſolutus eſt in opere ſuo, frater eſt operis ſua diſſipantis.* La premiere doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à Dieu une partie du temps que l'on devoit employer à ſon ſervice, & qui eſt contraire à la fidelité que l'on luy doit. Et la ſeconde condamne non ſeulement le défaut d'exactitude, mais auſſi le deſordre, qui ſont les deux vices contraires aux deux autres qualitez des études que l'on fait chrétiennement.

XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude ſoit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve ſerieuſe trouveront au contraire que la vie d'une étude toute pure eſt la plus penible de toutes les vies, & que les autres le ſont preſque à proportion qu'elles approchent davantage de celle-la. La raiſon en eſt qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos, parce

que rien ne nous donne plus de lieu d'eſtre avec nous-meſmes. Le changement & les occupations exterieures nous emportent hors de nous, & nous divertiſſent en faiſant que nous nous oublions nous-meſmes. De plus ce langage des morts eſt toûjours un peu mort, & n'a rien qui pique vivement noſtre amour propre, & qui réveille fortement nos paſſions. Il eſt deſtitué d'action & de mouvement. Il ne porte dans noſtre eſprit que des idées aſſez languiſſantes des choſes dont il nous parle, parce qu'il n'eſt pas aidé du ton, du geſte, du viſage, & de toutes les autres choſes qui contribuent à rendre vives les images qui entrent en nous par la converſation des hommes. Enfin il nous parle peu de nous-meſmes, & il nous donne peu de lieu de nous voir avec plaiſir. Il flate peu nos eſperances, & tout cela contribuë à mortifier étrangement l'amour propre, qui n'eſtant pas ſatisfait répand la langueur & le dégouſt dans toutes les actions.

C'eſt ce qui fait qu'on ſouffrira plus facilement la vie d'un Capucin, qu'une étude ſolitaire dans une chambre.

Il eſt plus facile d'eſtre ſoldat ou marchand, d'aller ſur mer, de hazarder ſa vie, que de vivre dans le repos d'une ſolitude reglée. Pourquoy cela? Parce qu'il n'y a rien de ſi difficile que de ſe ſouffrir & de ſe ſentir, & que l'on fait toutes choſes pour l'éviter. Lors donc qu'on a choiſi ce genre de vie, il faut ſe reſoudre en meſme temps de combatre la langueur & la pareſſe. Car l'amour propre qui veut avoir ſon compte tâche de regagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Ainſi ne pouvant joüir de l'agitation qui le ſatisferoit le plus, il veut au moins joüir de l'exemption de travail & de peine, & il nous entraîne de ce coſté-là avec violence. C'eſt pourquoy ſi l'on n'y prend garde, la vie de l'étude porte au relâchement dans la mortification, à la pareſſe & à toutes ſes ſuites, & il eſt beſoin d'un effort continuel pour s'en preſerver.

XVIII.

Il faut combatre ces vices & directement & par adreſſe. On les combat directement par toutes les raiſons qui peuvent exciter en nous une ardeur nouvelle; par la conſideration

des fatigues & des peines qui ſont jointes à tous les emplois du monde, & par la crainte d'eſtre du nombre de ceux, dont il eſt dit *qu'ils ne ſont point dans les travaux des hommes, & qu'ils n'auront point de part aux fleaux que Dieu leur envoye*, ce qui eſt une marque d'une extréme colere de Dieu contr'eux. Mais il eſt bon d'y employer auſſi quelque ſorte d'adreſſe, de ſe tromper ſoy-meſme, de n'enviſager cette vie que par parties, c'eſt à dire de ne conſiderer qu'une entrepriſe particuliere dont on voit la fin, comme celle de quelque lecture ou de quelque ouvrage qui ne dure pas long-temps, en n'étendant pas ſa vuë plus loin alors. Apres cette entrepriſe il en viendra une autre, & cependant l'eſprit n'eſt pas accablé. En un mot il faut faire à l'égard de l'étude ce que ſaint Gregoire conſeille de faire a l'égard du jeûne, qui eſt de commencer par jeûner, & de promettre à ſon corps quelque ſoulagement à l'avenir. Il faut ainſi commencer par étudier, & ſe promettre quelque ſoulagement quand on aura fait quelque étude conſiderable. Et il n'eſt pas toû-

ours mauvais de ſe l'accorder effectivement, eſtant certain que dans les études on avance quelquefois davantage en reculant un peu, & en ne pouſſant pas ſon eſprit à bout par la trop longue continuation du travail.

XIX.

Nos études doivent eſtre reglées ſelon nos emplois ; & ſi nous n'avons point d'autre employ que l'étude, il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous y ſerons propoſée, comme nous eſtant la plus proportionnée. Mais il faut conſiderer que nous avons deux ſortes d'emplois, & que nous devons ainſi nous propoſer deux ſortes de fins ; l'une particuliere qui dépend de pluſieurs circonſtances, & qui peut eſtre ainſi differente ſelon les differentes perſonnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre generale & commune à tous, qui eſt de donner à ſon ame la nourriture qui luy eſt neceſſaire pour ſubſiſter dans la voye de Dieu, de peur de tomber dans l'eſtat dont le Prophete parle quand il dit, *Percuſſus ſum ut fœnum, & aruit cor meum, quia oblitus ſum comedere panem meum.* Ce pain de l'ame ſont les

inſtructions ſolides de la pieté que ſaint Chryſoſtome juge ſi neceſſaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'homelie 3. du Lazare ; *Non poteſt fieri ut quiſquam ſalutem aſſequatur, niſi perpetuo verſetur in lectione ſpirituali.* Et quoy qu'on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu ſuppleant dans les ignorans à cet exercice par d'autres exercices de travail, de penitence, & d'humiliation, qui eſtant faits avec un eſprit de pieté ſont une excellente lecture, elles doivent neanmoins faire comprendre aux perſonnes qui ſont capables de s'occuper à la lecture, combien c'eſt un grand défaut à eux d'employer tout leur temps à des études qui ſe rapportent aux autres, & de n'en faire jamais qui ſe raportent directement à eux-meſmes. Sans doute qu'il eſt tres-difficile de ſe ſauver dans une telle diſpoſition, & qu'en la conſiderant bien on ne trouvera pas d'excés dans les paroles de ſaint Chryſoſtome. Car il eſt certain que nous avons toûjours un poids qui nous entraiſne en bas, c'eſt à dire à la vie charnelle. Pour y tomber il n'y a qu'à ſe laiſſer aller & à ne faire point

d'effort pour s'en empeſcher, le torrent nous emportera de luy-meſme. Or un des principaux efforts que nous devons faire, c'eſt de mediter la parole de Dieu, ſoit dans l'Ecriture, ſoit dans les autres livres de pieté, n'y ayant rien qui ſoit plus propre pour reſiſter à l'eſprit du monde & aux maximes du monde.

XX.

Le monde nous parle en mille manieres. Il nous fait entendre ſa voix trompeuſe preſque par toutes les créatures qui nous ſervent de piege, ſelon le Sage. Le diſcours commun des hommes eſt tout formé ſur la concupiſcence & non ſur la verité. Ce que l'on y appelle bien, honneur, plaiſir, felicité, mal, miſere, infamie, ſont les objets que la concupiſcence deſire ou fuit, & auſquels elle a attaché ſes idées. Le moyen donc de reſiſter à l'impreſſion ſi continuelle de ce langage du monde ſi l'on n'a ſoin d'écoûter Dieu qui nous parle dans ſes Ecritures, & dans les livres qui ont eſté faits par ſon eſprit.

XXI.

Un grand ſerviteur de Dieu conſeil-

loit aux perſonnes qui avoient de la memoire d'apprendre par cœur divers Pſeaumes, & diverſes ſentences de l'Ecriture ſainte dans le deſſein de ſanctifier la memoire par ces divines paroles. Et cet exercice eſt particulierement neceſſaire à ceux qui l'ont profanée en y recevant une infinité de choſes qui ont eſté écrites par l'eſprit du diable dans le deſſein de tromper les hommes par un faux agréement, qui nous rend les vices aimables lors qu'ils ſont repreſentez avec un tour ingenieux. Que ſi l'on ne penetre pas d'abord la beauté & la profondeur de l'Ecriture, la lecture ne laiſſe pas d'en eſtre utile pourvu qu'on la faſſe avec reſpect, & que l'on attribuë à ſon ignorance & non à l'Ecriture meſme le peu de gouſt & le peu d'ouverture que l'on y a. Car c'eſt à l'égard de ceux qui ſont dans cette diſpoſition reſpectueuſe qu'on doit entendre ce que dit Origene : *Si vides aliquando legi ſcripturam in auribus tuis, interim hanc primam ſcias te ſuſcepiſſe utilitatem, quod ſolo auditu velut precatione quâdam noxiarum virtutum, quæ te obſident, vi-*

rus depellitur : Si le ſon, dit-il, des paroles de l'Ecriture frappe quelques fois vos oreilles, ſçachez que la premiere utilité que vous en recevez, eſt d'entendre ſimplement ces paroles qui vous tiennent lieu d'une priere qui chaſſe loin de vous le venin des puiſſances ennemies qui vous attaquent; & ce que dit S. Chryſoſtome dans l'homelie 3. du Lazare. *Quid ſi non intelligamus quæ continentur in ſacris litteris, maximè quidem etiam ſi non intelligas illic recondita, tamen ex ipſa lectione multa naſcitur ſanctimonia.* Encore que vous n'entendiez pas ce qui eſt enfermé dans l'Ecriture, la lecture ne laiſſe pas d'imprimer dans voſtre eſprit pluſieurs effets de grace & de ſaintete.

XXII.

Il faut donc avoir dans l'eſprit que les autres ſciences ont leur temps ſeparé, & qu'il eſt permis de les quiter quand on en a appris autant qu'il nous eſtoit neceſſaire ; mais que l'étude de la morale chrétienne que l'on doit faire dans l'Ecriture & dans les livres des Saints, ne ſe doit jamais quitter, & qu'elle doit durer autant

que la vie, ſans qu'on puiſſe jamais dire qu'on n'en eſt aſſez inſtruit. Car il ne ſuffit pas de ſçavoir ces veritez d'une maniere ſpeculative, ny quelles ſoient cachées dans quelques recoins de noſtre memoire : il faut qu'elles ſoient vives & preſentes à noſtre eſprit, & qu'elles ſe preſentent lors qu'il eſt queſtion de les mettre en pratique : ce qui ne ſe peut faire ſi nous n'avons ſoin de les renouveller ſans ceſſe, & ſi nous ne tâchons de les imprimer, non ſeulement dans noſtre memoire, mais auſſi dans noſtre cœur.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les veuës generales que l'on doit avoir pour bien élever un Prince.

I.

UN jeune Prince eſt un enfant de Dieu, deſtiné par la Providence divine à des emplois tres-importans, mais tres-dangereux, & qui peut eſtre un grand inſtrument de la miſericorde ou de la colere de Dieu ſur les hommes.

II.

Son éducation doit avoir pour but de le rendre capable de s'acquitter de tous les devoirs auſquels ſa condition l'engage, & de le preparer à tous les dangers auſquels cette condition l'expoſe.

III.

Un Prince n'eſt pas à luy, il eſt à l'Eſtat. Dieu le donne aux peuples en le faiſant Prince : il leur eſt redevable de tout ſon temps. Et ſi-toſt qu'il eſt capable de diſcernement, il commet une double faute s'il ne s'applique avec tout le ſoin qu'il peut aux études & aux exercices qui ſervent à le diſpoſer à s'acquitter des devoirs d'un Prince. Car il ne ſe fait pas ſeulement tort à ſoy-meſme en abuzant de ſon temps ; mais il fait tort à l'Eſtat auquel il le doit.

IV.

Ceux qui ſont chargez de ſon Education, en commettent encore une plus grande s'ils ne luy en procurent la meilleure & la plus digne d'un Prince qu'il leur eſt poſſible. Car outre l'injuſtice qu'ils commettent envers ce Prince & envers l'Eſtat, ils ſe rendent

dent encore participans de toutes les fautes dont il auroit pû estre preservé par une bonne éducation.

V.

Cette éducation Chrétienne se rapportant directement au salut du Prince & au bien du peuple, & pouvant avoir des suites d'une consequence infinie, on la doit regarder comme la chose du monde la plus importante. Toutes les raisons d'interest & de défense, & tous les respects humains doivent toûjours ceder à celle là. Il ne faut rien negliger de ce qui y peut estre utile. Il faut éviter tout ce qui y peut estre des-avantageux. Enfin c'est ce qui doit tenir lieu de fin; tout le reste ne peut tenir lieu que de moyens.

V I.

Il est certain qu'un des principaux soins de ceux qui sont chargez de cette éducation, doit estre de faire un bon choix de celuy ou de ceux à qui ils doivent confier l'éducation du jeune Prince; mais il est impossible de n'y agir pas temerairement, si l'on ne sçait quelles qualitez sont necessaires pour cet employ.

VII.

Le mauvais choix que l'on fait quelquesfois dans ces rencontres, vient de la baſſe idée que l'on a de ce qui eſt neceſſaire à un homme qui entreprend d'élever un Prince. La pluſpart croyent qu'il ſuffit qu'il ne ſoit point vicieux, & qu'il ait quelque connoiſſance des belles lettres : d'autres deſirent particulierement qu'il ſoit habile dans l'Hiſtoire. Il y en a qui cherchent des gens qui ſçachent parfaitement les Mathematiques : d'autres y conſiderent principalement ce que l'on appelle ſçavoir le monde. Enfin, on ne ſe propoſe d'ordinaire que des veuës particulieres & baſſes, & qui ne répondent en aucune ſorte à la grandeur de la fin que l'on doit avoir.

VIII.

Il eſt facile de reconnoiſtre que toutes ces veuës ſont petites, & qu'elles ne ſont nullement proportionnées au but que l'on doit ſe propoſer en inſtruiſant un jeune Prince, puis qu'un homme peut avoir toutes ces qualitez, & eſtre neanmoins un mal-habile homme ; & qu'un Prince peut

ſtre fort bien inſtruit dans les lan-
gues, dans l'Hiſtoire, & dans les Ma-
thematiques, & eſtre neanmoins tres-
mal élevé, parce qu'on luy aura gaſté
le jugement, & qu'on ne l'aura formé
à rien de ce qui luy eſt le plus neceſſai-
re pour vivre en Prince Chreſtien.

IX.

On fait, par exemple, beaucoup d'eſtat de l'Hiſtoire pour les Princes, & avec raiſon, puis qu'elle leur peut eſtre fort utile, pourveu qu'on la leur montre comme il faut. Mais ſi on n'y apporte le diſcernement neceſſaire, elle leur nuit ſouvent plus qu'elle ne leur ſert. Car l'Hiſtoire n'eſt d'elle-meſme qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle ſont pour l'ordinaire vicieux, imprudens, emportez. Leurs actions ſont ſouvent rapportées par des écrivains peu judicieux, qui loüent & blâment les choſes par caprice, & qui impriment par leurs diſcours mille mauvais modeles & mille fauſſes maximes dans l'eſprit de ceux qui les liſent ſans diſcernement.

X.

Un Precepteur qui aura le jugement

peu exact, rendra encore cette étude de beaucoup plus dangereuſe. Il verſera indifferemment dans l'eſprit du jeune Prince les ſottiſes des livres & les ſiennes propres. Il gaſtera les meilleures choſes par le mauvais air qu'il y donnera : de ſorte qu'il arrivera ſouvent qu'en le rempliſſant d'une ſcience confuſe, il ne fera qu'étouffer en luy ce que la nature luy avoit donné de bon ſens & de raiſon.

XI.

La pluſpart des choſes ſont bonnes & mauvaiſes ſelon le tour qu'on y donne. La vie des méchans peut eſtre auſſi utile que la vie des Saints, quand elle eſt bien propoſée, qu'on en fait voir la miſere, & qu'on en inſpire l'horreur. Et la vie des Saints peut eſtre auſſi dangereuſe que celle des méchans, quand on la propoſe d'une maniere qui porte, ou à en abuſer, ou à la mépriſer.

XII.

Les ſciences ont leur utilitez & leurs inutilitez, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere baſſe & d'une maniere relevée. Peu de perſonnes en

ſçavent faire la difference. Cependant il eſt ſi important de la faire, qu'il vaut ſouvent mieux les ignorer abſolument, que de les ſçavoir baſſement, en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de perſonnes dont on puiſſe dire ce que Tacite dit d'Agricola : *Retinuitque quod eſt difficillimum ex ſapientia modum.* La pluſpart de ceux qui y ſont les plus habiles, ſont ceux qui en jugent le plus mal, parce qu'ils en font l'objet de leur paſſion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoiſſances. Il y a de fort habiles Mathematiciens qui croyent que c'eſt la plus belle choſe du monde que de ſçavoir s'il y a un pont & une voute ſuſpenduë autour de la planete de Saturne. Un Prince doit ſçavoir ce que l'on en dit, car ces connoiſſances ne coûtent guéres. Mais ſi on ne luy apprend en méme temps que tout cela n'eſt qu'une curioſité aſſez vaine, on luy fait tort. Car il vaut mieux ignorer ces choſes, que d'ignorer qu'elles ſont vaines.

XIII.

Cela fait voir que la qualité la plus

eſſentielle à un Precepteur que l'on deſtine à un Prince, eſt une certaine qualité qui n'a point de nom, & que l'on n'attache point à une certaine profeſſion. Ce n'eſt pas ſimplement eſtre habile dans l'Hiſtoire, dans les Mathematipues, dans les Langues, dans la Politique, dans la Philoſophie, dans les ceremonies, dans les intereſts des Princes : on peut ſuppléer à tout cela. Il n'eſt pas neceſſaire que celuy qui eſt chargé de l'inſtruction d'un Prince, luy montre tout ; il ſuffit qu'il luy montre l'uſage de tout. Il faut meſme par neceſſité qu'il ſe faſſe ſoulager, & que pendant qu'il ſe prepare à certaines choſes, il ſoit ſeulement témoin de ce qui luy eſt enſeigné par d'autres. Mais on ne ſupplée point à cette qualité eſſentielle qui le rend capable de cet employ ; on ne l'emprunte point d'autruy ; on ne s'y prepare point. La nature la commence, on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de reflexions. Et ainſi ceux qui ne l'ont pas, & qui ſont un peu avancez en âge, ſont incapables de l'avoir jamais.

XIV.

On ne peut mieux la faire comprendre, qu'en disant que c'est cette qualité qui fait qu'un homme blâme toûjours ce qui est blâmable, qu'il louë ce qui est loüable, qu'il rabaisse ce qui est bas, qu'il fait sentir ce qui est grand, qu'il juge sagement & équitablement de tout, qu'il propose ses jugemens d'une maniere agreable & proportionnée à ceux à qui il parle ; & enfin qu'il tourne en toutes choses à la verité l'esprit de celuy qu'il instruit.

XV.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le fasse toûjours par des reflexions expresses, ny qu'il s'arreste à tout moment à donner des regles du bien & du mal, du vray & du faux ; il le fait au contraire presque toûjours d'une maniere insensible. C'est un tour ingenieux qu'il donne aux choses, qui expose en veuë celles qui sont grandes & qui meritent qu'on les considere, qui cache celles qu'il ne faut point faire voir, qui rend le vice ridicule, la vertu aimable, qui forme l'esprit insensiblement à goûter & à

ſentir les bonnes choſes, & a avoir du dégouſt & de l'averſion pour les mauvaiſes. De ſorte qu'il arrive tres-ſouvent que la meſme hiſtoire, & la meſme maxime qui ſert à former l'eſprit quand elle eſt propoſée par une perſonne habile & judicieuſe, ne ſert au contraire qu'à le gaſter quand elle eſt propoſée par une perſonne qui ne l'eſt pas.

XVI.

Les Precepteurs ordinaires ne ſe croyent obligez d'inſtruire les Princes qu'à certaines heures, & lors qu'ils leur font expreſſement ce qu'ils appellent leçon : mais cét homme dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plûtoſt il fait à ſon diſciple une leçon à toute heure. Car il l'inſtruit ſouvent autant dans le jeu, dans les viſites, dans les converſations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y ſont preſens, que lors qu'il luy fait lire les livres ; parce qu'ayant pour principal but de luy former le jugement, les divers objets qui ſe preſentent y ſont ſouvent plus avantageux que les diſcours étudiez, n'y ayant rien qui penetre

moins l'eſprit que ce qui y entre ſous l'image peu agreable de leçon & d'inſtruction.

XVII.

Comme cette maniere d'inſtruire eſt inſenſible, le profit que l'on en tire eſt auſſi en quelque ſorte inſenſible ; c'eſt à dire qu'il ne s'apperçoit pas par des ſignes groſſiers & exterieurs ; & c'eſt ce qui trompe les perſonnes peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant inſtruit en cette maniere n'eſt pas plus avancé qu'un autre ; parce qu'il ne ſçait pas peut-eſtre mieux faire une traduction de Latin en François, ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile : & ainſi ne jugeant de l'inſtruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront ſouvent moins d'eſtat d'un homme vrayement habile, que d'un autre qui n'aura qu'une ſcience baſſe & un eſprit ſans lumiere.

XVIII.

Ce n'eſt pas que dans l'inſtruction des Princes on doive negliger les choſes communes, & qu'on ne doive leur apprendre les Langues, l'Hiſtoire, la Chronologie, la Geographie, les Ma-

thematiques, & meſme la Juriſprudence juſques à un certain point. Il faut regler leurs études comme on les regleroit à d'autres perſonnes. Il faut tâcher de les rendre laborieux. Il faut les faire paſſer d'une occupation à une autre, ſans laiſſer aucun vuide ny aucune inutilité. Il faut ménager avec adreſſe, toutes les occaſions de leur faire apprendre diverſes choſes. Il faut, s'il eſt poſſible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui eſt eſt celebre dans le monde. Tout cela eſt bon, utile & neceſſaire en ſoy, pourveu que l'on ne s'y arreſte pas comme à la fin de leur inſtruction, & que l'on s'en ſerve à former leurs mœurs & leur jugement.

XIX.

Former le jugement, c'eſt donner à un eſprit le gouſt & le diſcernement du vray ; c'eſt le rendre délicat à reconnoiſtre les faux raiſonnemens un peu cachez ; c'eſt luy apprendre à ne ſe pas éblouïr par un vain éclat de paroles vuides de ſens, à ne ſe payer pas de mots, ou de principes obſcurs, à ne ſe ſatisfaire jamais qu'il n'ait penetré juſques au fond des cho-

ſes ; c'eſt le rendre ſubtil à prendre le point dans les matieres embaraſſées, & à diſcerner ceux qui s'en écartent ; c'eſt le remplir de principes de verité qui luy ſervent à la trouver dans toutes choſes, & principalement dans celles dont il a le plus de beſoin.

Il faut qu'un Precepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans les choſes & dans les manieres. Car comme il y a des choſes fauſſes, il y a auſſi de fauſſes manieres ; c'eſt à dire des manieres qui font dans l'eſprit des autres des effets tous contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choſes, deviennent groſſiers dans les manieres ; & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, ſont d'ordinaire peu intelligens dans les choſes. Le premier eſt ordinaire aux gens de retraite, & l'autre eſt fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince doit éviter tous ces deux défauts, parce qu'il a beſoin de connoiſtre la verité, & de la faire goûter aux autres. Et quoy qu'il doive eſtre aſſez intelligent & aſſez équitable pour reconnoiſtre & pour honorer la verité, lors

meſme qu'elle eſt propoſée avec des manieres des-agreables, il doit extremement éviter de la propoſer de cét air, parce qu'il en détruiroit le fruit à l'égard de la pluſpart du monde.

XXI.

Enfin il luy faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout; qu'il y a une fauſſe valeur, une fauſſe honnêteté, une fauſſe liberalité, une fauſſe galanterie, une fauſſe éloquence, une fauſſe raillerie, de faux agréemens. Il faut y regarder de bien prés, pour ne pas prendre l'un pour l'autre; & il eſt fort difficile qu'on ne s'y méprenne lors qu'on n'a point de regle pour en juger, & que l'on ne fait que ſuivre l'impreſſion des autres.

XXII.

La Morale eſt la ſcience des hommes, & particulierement des Princes, puiſqu'ils ne ſont pas ſeulement hommes, mais qu'ils doivent auſſi commander aux hommes, & qu'ils ne le ſçauroient faire s'ils ne ſe connoiſſent eux-meſmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs paſſions, & s'ils ne ſont inſtruits de tous leurs devoirs. C'eſt donc dans cette ſcience

qu'il les faut principalement former. Comme l'uſage en doit eſtre continuel, l'étude en doit eſtre continuelle. On ne ſçauroit trop toſt la commencer, parce qu'on ne peut trop toſt commencer à ſe connoiſtre, & elle eſt d'autant plus commode, que toutes choſes y peuvent ſervir. Car on trouve par tout les hommes & leurs défauts.

XXIII.

Il faut tâcher non ſeulement de leur apprendre les veritables principes de cette ſcience, mais auſſi de leur en faire connoiſtre la neceſſité, & de leur en inſpirer l'eſtime & l'amour, en leur faiſant ſentir le malheur effroyable de la pluſpart des Grands qui paſſent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur eſt le plus important ; qui ne ſçavent ce qu'ils font, ny où ils vont ; qui croyent n'avoir autre choſe à faire dans le monde que d'aller à la chaſſe, ſe divertir, ou former des deſſeins ambitieux pour l'agrandiſſement de leur maiſon, & qui aprés avoir ainſi vécu dans une illuſion continuelle durant le petit eſpace d'une miſerable vie,

Voir le Diſcours de la neceſſité de ne vivre pas au hazard.

voyent diſparoiſtre au moment de leur mort, tous ces vains fantômes qui les avoient occupez, & tombent pour jamais dans l'extremité de la miſere.

XXIV.

Voir le Traité de la Grandeur, & les trois Diſcours de Mr. Paſcal.

Il faut les inſtruire & des devoirs generaux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs, & ſur tout il faut eſſayer de prévenir cét oubly où les Grands tombent inſenſiblement, de ce qui leur eſt commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'à ce qui les en diſtingue. Pour cela il eſt neceſſaire de leur faire bien comprendre la veritable nature de toutes ces choſes, ce que c'eſt que la Grandeur, ſon origine, ſa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain; ce que les inferieurs doivent aux Grands, ce que les Grands doivent aux inferieurs, ce qui les rabaiſſe ou les éleve devant Dieu & devant les hommes.

XXV.

Comme l'affection des hommes eſt neceſſaire au miniſtere auquel les Princes ſont appellez, on les doit

inſtruire avec grand ſoin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les eſprits, de ce qui plaiſt ou déplaiſt au monde. Il leur faut découvrir les ſources cachées de tous ces effets, & les ſecrets reſſorts qui cauſent ces differens mouvemens, afin qu'ils les ſçachent faire joüer ſelon le beſoin qu'ils en auront. Mais en meſme temps il leur faut faire connoiſtre combien cette petite adreſſe eſt vaine quand on ne s'y propoſe point d'autre fin que celle de faire reüſſir quelques deſſeins de fortune, ou de joüir de la ſatisfaction d'eſtre aimé. Et c'eſt pourquoy il leur faut montrer que toutes ces actions ſe peuvent pratiquer par des veuës plus hautes & plus relevées, & que l'on les peut rendre infiniment plus utiles pour le Ciel, qu'elles ne le ſont pour le monde.

Les Grands, par exemple, ſont obligez par leur condition meſme, d'eſtre dans un exercice continuel de civilité, & quand ils s'en acquittent comme il faut, elle leur ſert beaucoup à attirer l'eſtime & l'amour des hommes : mais cet exercice n'eſt pour

Voir le Traité de la Civilité Chrétienne.

la pluſpart d'entre-eux qu'un amuzement tres-vain. Comme ils la pratiquent inégalement ; & qu'ayant une extréme complaiſance pour les uns, ils ont une extréme fierté pour les autres ; il arrive ſouvent qu'ils ne reüſſiſſent pas dans les deſſeins de ſe faire aimer. Et quand ils y reüſſiroient, ce ſuccez ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces meſmes offices de civilité pratiquez par d'autres veuës, c'eſt à dire par des veuës de charité, peuvent devenir un exercice continuel de vertu, & ils produiſent meſme plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recherche ordinairement, qui eſt de gagner l'affection de ceux à qui on les rend.

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres que les Loix de Dieu ſont ſi juſtes & ſi ſaintes, qu'il n'y a point de voye plus propre pour attirer l'admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chreſtienne d'une maniere haute & heroïque ; & que les qualitez & les actions qui déplaiſent davantage à Dieu, comme l'inſolence, l'orgueïl,

l'injuſtice, l'emportement, ſont auſſi celles qui attirent le plus le mépris & l'averſion des hommes. Il n'y a rien de ſi aimable qu'un homme qui ne s'aime point, & qui rapporte tout à Dieu & au ſervice des autres, en quoy conſiſte la pieté d'un Chreſtien ; ny rien de ſi haiſſable qu'un homme qui n'aime que ſoy-meſme, & qui rapporte tout à ſoy, en quoy conſiſte le déreglement de l'homme.

XXVII.

Mais quoy que cette étude doive eſtre la principale & la plus continuelle de celles où l'on applique les Princes ; il faut neanmoins que cela ſe faſſe d'une maniere ſi proportionnée à leur âge & à la qualité de leur eſprit, que non ſeulement ils n'en ſoient pas chargez, mais meſme qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils ſçachent toute la Morale, ſans ſçavoir preſque qu'il y ait une Morale, ny qu'on ait eu deſſein de les en inſtruire, en ſorte que lors qu'ils l'étudiront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de ſçavoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enſeigne.

XXVIII.

Rien n'eſt plus difficile que de ſe proportionner ainſi à l'eſprit des enfans ; & c'eſt avec raiſon qu'un homme du monde dit, que c'eſt *l'effet d'une ame bien forte & bien élevée, de ſe pouvoir accommoder à ces allures pueriles.* Il eſt facile de faire des diſcours de Morale pendant une heure ; mais d'y rapporter toûjours toutes choſes, ſans qu'un enfant s'en apperçoive & s'en dégoûte, c'eſt ce qui demande une adreſſe qui ſe trouve en peu de perſonnes.

Montagne.

XXIX.

Il y a deux choſes dans les vices, le déreglement qui les rend des-agreables à Dieu ; la ſottiſe ou le ridicule, qui les rend mépriſables aux hommes. Les enfans ſont d'ordinaire peu ſenſibles à la premiere ; mais on leur peut faire beaucoup ſentir la ſeconde, par mille manieres ingenieuſes que les occaſions fourniſſent. Ainſi en leur faiſant haïr les vices comme ridicules, on les preparera à les haïr comme contraires aux Loix de Dieu : & l'on diminüra cependant l'impreſſion qu'ils font ſur leurs eſprits.

Digitized by Google

XXX.

On doit conſiderer que le temps de la jeuneſſe eſt preſque le ſeul temps où la verité ſe preſente aux Princes avec quelque ſorte de liberté. Elle les fuit tout le reſte de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conſpirent preſque qu'à les tromper, parce qu'ils ont intereſt de leur plaire, & qu'ils ſçavent que ce n'en eſt pas le moyen que de leur dire la verité. Ainſi leur vie n'eſt pour l'ordinaire qu'un ſonge, où ils ne voyent que des objets faux & des phantômes trompeurs. Il faut donc qu'une perſonne chargée de l'inſtruction d'un Prince, ſe repreſente ſouvent que cét enfant qui eſt commis à ſes ſoins, approche d'une nuit où la verité l'abandonnera; & qu'il ſe haſte ainſi de luy dire & de luy imprimer par avance dans l'eſprit, tout ce qui luy eſt le plus neceſſaire pour ſe conduire dans les tenebres que ſa condition apporte avec ſoy par une eſpece de neceſſité.

XXXI.

Il ne faut pas ſe contenter de luy éclairer l'eſprit par pluſieurs principes de verité qui l'aident à ſe con-

duire & à ſe regler dans ſes actions : mais il faut luy inſpirer en general l'amour de la verité en toutes choſes, & un extréme deſir de n'eſtre point trompé. Il faut tâcher de luy faire bien comprendre qu'il eſt impoſſible qu'il ne le ſoit toute ſa vie, s'il ne témoigne à tous ceux qui l'approcheront, qu'il n'aime rien tant que la verité, & qu'il ne hait rien tant que le menſonge & la tromperie.

XXXII.

Voyez le Traité où l'on fait voir combien les diſcours des hommes ſont dangereux.

Il y a des gens qui trompent les autres par intereſt & ſans ſe tromper eux-meſmes ; mais il y en a auſſi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, c'eſt à dire les fauſſes idées, & les fauſſes opinions dont ils ont l'eſprit remply. Et comme la vie des Grands ſe paſſe preſque toute dans un commerce continuel avec les hommes ; ils ſont auſſi plus expoſez que les autres à ce danger ; de ſorte que s'ils n'y prennent garde ils reüniſſent en eux toutes les fauſſetez qui ſont ſeparées dans les autres hommes. Il faut donc faire connoiſtre à celuy qu'on inſtruit, l'intereſt qu'il a de ſe garentir non

ſeulement de la tromperie artificieuſe, maligne & intereſſée de ceux qui tâcheront de le ſurprendre ; mais auſſi de cette autre tromperie que l'on peut appeller de bonne foy, qui ſe communique par les diſcours de tous ceux preſque avec qui il ſera obligé de vivre, qui eſtant pleins eux-meſmes de fauſſetez qu'ils ne connoiſſent pas, les font paſſer ſans le ſçavoir dans l'eſprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre, ſont plus aimables que les autres, ils ſont auſſi plus dangereux. Car ils ne ſe contentent pas de nous oſter la connoiſſance de pluſieurs faits particuliers à quoy les autres s'attachent principalement ; mais ils nous oſtent meſme celle des principes par leſquels on en doit juger ; & en nous inſpirant mille fauſſes maximes, ils nous corrompent l'eſprit & le cœur. Il faut donc le porter à eſtre également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des malheurs celuy d'eſtre privé de la lumiere de la verité, par laquelle on doit conduire ſa vie, & ſans

laquelle il eſt impoſſible de ne s'y pas égarer, & de ne pas tomber dans les précipices qui ſont la fin de ce funeſte égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les cauſes ordinaires des malheurs des Grands, & tâcher de le premunir de ce coſté-là, & ſur tout il faut luy inſpirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes ſortes de broüilleries, qui ſont pour les Princes des ſources de maux preſque irreparables, & des abymes ſans fond.

XXXV.

Il eſt neceſſaire de bien connoiſtre les défauts de celuy qu'on inſtruit; c'eſt à dire qu'il faut bien remarquer la pente de ſa concupiſcence, afin de ſe ſervir de toutes ſortes d'adreſſes pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie, en diſtinguant toûjours avec ſoin les défauts paſſagers & que l'âge emporte, de ceux qui s'accroiſſent par l'âge meſme.

XXXVI.

On doit avoir pour but, non ſeulement de le preſerver des chûtes;

mais de répandre dans ſon eſprit certaines ſemences qui le puiſſent aider à s'en relever, s'il eſtoit ſi malheureux que de s'y laiſſer aller. Et ces ſemences ſont les veritez ſolides de la Religion, principalement ſur la maniere de ſe rétablir dans l'innocence qu'on a perduë. Car quoy que ces veritez s'obſcurciſſent quelquesfois par l'enyvrement du monde lorſque les jeunes Princes commencent à le goûter ; elles ſe réveillent auſſi quelquesfois dans la ſuite, quand il plaiſt à Dieu de les regarder d'un œil de miſericorde.

XXXVII.

Il n'eſt pas ſeulement neceſſaire de former autant que l'on peut leur eſprit à la vertu ; mais il eſt encore neceſſaire d'y plier leur corps ; c'eſt à dire qu'il faut tâcher qu'il ne leur ſerve point d'empeſchement à mener une vie reglée, & qu'il ne les entraîne point par ſon poids au déreglement & au des-ordre.

Car il faut ſçavoir que les hommes eſtant compoſez d'eſprit & de corps, le mauvais ply que l'on donne au corps dans la jeuneſſe, eſt ſouvent

dans la ſuite de la vie un tres-grand obſtacle pour la pieté. Il y en a qui s'accoûtument à eſtre ſi remuans, ſi impatiens, & ſi prompts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquilles: d'autres ſe rendent ſi délicats, qu'ils ne ſçauroient ſouffrir, tout ce qui eſt tant ſoit peu penible. Il y en a qui deviennent ſujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce ſont des défauts d'eſprit; mais ils ont une cauſe permanente dans le corps; & c'eſt pourquoy ils continüent lors meſme que l'eſprit n'y contribuë rien. Car voicy, par exemple, de quelle ſorte il y a tant de Grands ſujets à l'ennuy.

XXXVIII.

Le plaiſir de l'ame conſiſte à agir & à s'occuper de quelque objet qui luy plaiſe, & la ceſſation de ſon action, ou une action plus languiſſante luy cauſe ordinairement du dégoût & de l'ennuy. C'eſt ce qui fait que l'on s'ennuye dans la ſolitude, parce que l'on n'y a d'ordinaire que des penſées foibles, & que les objets qui ſe preſentent ne nous remuënt

pas

pas assez vivement ; car si-tost qu'on y est assez agité, on cesse aussi de s'y ennuyer.

Il arrive de là que ceux dont l'ame a esté accoûtumée à estre ébranlée par des mouvemens vifs & violens, tombent facilement dans l'ennuy, lors qu'ils n'ont plus que des objets qui les remuënt peu. Et c'est pourquoy ceux qui sont accoûtumez aux grands divertissemens, aux grandes passions, & aux grandes occupations qui leur ont agité beaucoup l'esprit, y sont plus sujets que les autres ; parce que leur ame s'est aussi accoûtumée à ne se plaire que dans ces grands ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'ame n'a jamais esté fortement remuée, ne s'ennuyent pas d'ordinaire, parce que les objets communs suffisent pour les entretenir dans une égalité de mouvement qui suffit pour les retirer de l'ennuy.

Or cét ennuy n'est pas seulement dans l'esprit, il est aussi dans le corps ; c'est à dire que ce dégoust d'esprit est accompagné d'un certain resserrement de cœur, qui est un effet entierement corporel ; & ces deux mouve-

mens ſe lient tellement enſemble, que comme l'eſprit eſtant frappé de dégouſts, le mouvement corporel ſuit dans le cœur ; de meſme toutes les fois que le mouvement corporel ſe fait dans le corps, les mouvemens & les penſées de triſteſſe & d'ennuy ſe preſentent à l'eſprit en la meſme maniere que l'idée d'un homme nous frappe ſi-toſt que nous entendons ſon nom, parce que ces deux idées ſont liées enſemble.

Encore donc qu'une perſonne ait renoncé par vertu aux grands divertiſſemens, & aux grandes agitations de l'ame qui naiſſent des fortes paſſions, elle peut demeurer neanmoins long-temps ſujette à l'ennuy ; parce que n'eſtant plus remuée que par des objets plus foibles, ces objets produiſent dans le corps le meſme reſſerrement de cœur, qu'ils avoient accoûtumé autresfois d'y produire ; & ce meſme mouvement du corps produit dans l'eſprit les meſmes penſées de triſteſſe qui cauſent l'ennuy.

C'eſt ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grands divertiſſemens, & tout ce qui remu

& agite l'ame fortement. Car à moins que de continuer dans cette agitation, ce qui eſt ſouvent impoſſible, & ce qui ſeroit le plus grand des malheurs, on ſe met en eſtat d'eſtre en quelque ſorte miſerable toute ſa vie; quoy que cette miſere meſme ſoit beaucoup plus heureuſe dans ceux qui la ſouffrent avec patience, que n'eſtoit le bonheur apparent de leurs divertiſſemens.

XXXIX.

Il en eſt de meſme de toutes les autres paſſions, de colere, d'impatience, de crainte. Elles produiſent toutes leur impreſſion dans le corps. Cette impreſſion s'excite enſuite malgré qu'on en ait, lors que ces objets ſe preſentent, & elle ſe communique à l'eſprit juſqu'à quelque degré. Ainſi l'un des plus grands biens qu'on puiſſe faire à un Prince qu'on inſtruit, eſt de reprimer pendant qu'il eſt jeune, les effets exterieurs de ſes paſſions, ſi l'on ne peut pas l'en guerir abſolument, de peur que le corps ne s'y accoûtume, & qu'ayant pris ſon ply, la gueriſon n'en devienne infiniment plus penible & plus difficile.

XL.

L'amour de la lecture & des livres, eſt un preſervatif general contre une infinité de déreglemens auſquels les Grands ſont ſujets lorſqu'ils ne ſçavent à quoy s'occuper. Et c'eſt pourquoy on ne ſçauroit trop l'inſpirer aux jeunes Princes. Il faut les accoûtumer à lire beaucoup, & à entendre beaucoup lire, & leur ouvrir l'eſprit, afin qu'ils s'y divertiſſent. Il faut même les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d'hiſtoires, de voyages, & de Geographie, qui ne leur ſervent pas peu, s'ils peuvent prendre l'habitude d'y paſſer un temps conſiderable ſans dégouſt & ſans chagrin.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

SECONDE PARTIE.

Contenant pluſieurs avis particuliers touchant les Etudes.

I.

L'INSTRUCTION a pour but de porter les eſprits juſqu'au point où ils ſont capables d'atteindre.

II.

Elle ne donne ny la memoire ny l'imagination, ny l'intelligence ; mais elle cultive toutes ces parties, en les

fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la memoire, & l'on ſoulage la memoire par l'imagination & le jugement.

III.

Lorſque quelques-unes de ces parties manquent, il faut y ſuppléer par les autres. Ainſi l'adreſſe d'un Maître eſt d'appliquer ceux qu'il inſtruit, aux choſes où ils ont plus de diſpoſition naturelle. Il y a des enfans qu'il ne faut preſque exercer que dans ce qui dépend de la memoire, parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible ; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choſes de jugement, parce qu'ils en ont plus que de memoire.

IV.

Ce n'eſt pas proprement les Maîtres ny les inſtructions étrangeres qui font comprendre les choſes : elles ne font tout au plus que les expoſer à la lumiere interieure de l'eſprit, par laquelle ſeule on les comprend. De ſorte que lors qu'on ne rencontre pas cette lumiere, les inſtructions ſont auſſi inutiles que ſi l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grands eſprits n'ont que des lumieres bornées, & ils ont toûjours des endroits ſombres & tenebreux ; mais l'eſprit des enfans eſt preſque tout remply de tenebres, & il n'entrevoit que de petits rayons de lumiere. Ainſi tout conſiſte à ménager ces rayons, à les augmenter, & à y expoſer ce que l'on veut qu'ils comprennent.

VI.

C'eſt ce qui fait qu'il eſt difficile de donner des regles generales pour l'inſtruction de qui que ce ſoit, parce qu'il la faut proportionner à ce mélange de lumieres & de tenebres, qui eſt fort different ſelon les differens eſprits, principalement dans les enfans. Il faut regarder où il fait jour, & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre, & pour cela il faut ſouvent tenter diverſes voyes pour entrer dans leur eſprit, & s'arréter à celles qui reüſſiſſent le mieux.

VII.

On peut dire neanmoins generalement, que les lumieres des enfans eſtant toûjours tres-dépendantes des

ſens, il faut, autant qu'il eſt poſſible, attacher aux ſens les inſtructions qu'on leur donne, & les faire entter, non ſeulement par l'oüye, mais auſſi par la veuë, n'y ayant point de ſens qui faſſe une impreſſion plus vive ſur l'eſprit, & qui forme des idées plus nettes & plus diſtinctes.

VIII.

On peut conclure de cette ouverture, que la Geographie eſt une étude tres-propre pour les enfans ; parce qu'elle dépend beaucoup des ſens, & qu'on leur fait voir par les yeux la ſituation des Villes & des Provinces : outre qu'elle eſt aſſez divertiſſante, ce qui eſt encore fort neceſſaire pour ne les pas rebuter d'abord ; & qu'elle a peu beſoin de raiſonnement ; ce qui leur manque le plus en cét âge.

IX.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile & plus agreable tout enſemble, il ne faut pas ſe contenter de leur montrer dans une carte les noms des Villes & des Provinces ; mais il faut encore ſe ſervir de diverſes adreſſes pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus

grandes Villes ſoient peintes, & les leur y faire voir. Les enfans aiment aſſez cette ſorte de divertiſſement. On leur peut conter quelque hiſtoire remarquable ſur les principalles Villes, afin d'y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont eſté données ; les Conciles qui y ont eſté tenus ; les grands hommes qui en ſont ſortis. On leur peut dire quelque choſe ou de l'hiſtoire naturelle, s'il s'y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la grandeur, & du trafic de ces Villes. Et ſi ce ſont des Villes de France, il eſt bon, quand on le peut, de leur marquer les Seigneurs à qui elles appartiennent, ou qui en ſont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la Geographie que l'on fait exprés, un petit exercice qui n'eſt qu'un divertiſſement, & qui ne laiſſe pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'eſprit. C'eſt que ſi l'on parle devant eux de quelque hiſtoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur

faire voir toutes les Villes dont il eſt parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent dans leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, & qu'elles leur ſervent ainſi de memoire artificielle pour retenir les hiſtoires ; comme les hiſtoires leur en doivent ſervir pour ſe ſouvenir des lieux où elles ſe ſont paſſées.

XI.

Outre la Geographie, il y a encore pluſieurs autres connoiſſances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'eſprit des enfans.

Les machines des Romains, leurs ſupplices, leurs habits, leurs armes, & pluſieurs autres choſes de cette nature, ſont repreſentées dans les livres de Lipſe, & on les peut montrer utilement aux Enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un *Belier*, ce que c'eſtoit que faire *la tortuë* : de quelle ſorte les armées Romaines eſtoient ordonnées ; le nombre de leurs cohortes & de leurs legions ; les Officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choſes agreables & curieuſes, en omettant celles qui ſont plus embaraſſées. On peut à

peu prés tirer le meſme avantage d'un livre intitulé *Roma ſubterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reſte des antiquitez de cette premiere Ville du monde, & l'on y peut meſme joindre les figures qui ſe trouvent dans certains voyages des Indes & de la Chine, où les Sacrifices & les Pagodes de ces miſerables peuples ſont décrits, en leur faiſant remarquer en meſme temps, juſqu'à quel excés de folie les hommes ſont capables de ſe porter, quand ils ne ſuivent que leurs phantaiſies & les lumieres tenebreuſes de leur eſprit.

XII.

Le livre d'Aldroandus, ou plûtoſt l'abregé qui en a eſté fait par Jonſton, peut auſſi ſervir à les divertir utilement, pourveu que celuy qui le leur montrera ait ſoin d'apprendre quelque choſe de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il faut auſſi ſe ſervir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler, ou dans les livres, ou dans l'entretien.

XIII.

Un homme d'eſprit a fait voir en ce temps icy, par l'eſſay qu'il en a fait en un de ſes enfans, qu'en cét âge ils ſont fort capables d'apprendre l'Anatomie ; & ſans doute on leur en pourroit montrer utilement quelques principes generaux, quand ce ne ſeroit que pour leur faire retenir en Latin les noms des parties du corps humain, en évitant neanmoins de leur donner certaines curioſitez dangereuſes ſur cette matiere.

XIV.

Il eſt utile, par la meſme raiſon, de leur faire voir les portraits des Rois de France, des Empereurs Romains, des Sultans, des grands Capitaines, des Hommes Illuſtres de diverſes nations. Il eſt bon qu'ils ſe divertiſſent à les regarder, & à y avoir recours toutes les fois que l'on en parlera devanteux. Car tout cela ſert à arreſter les idées dans la memoire.

XV.

On doit tâcher d'inſpirer aux enfans une honneſte curioſité de voir des choſes étranges & curieuſes, & de les porter à s'informer des raiſons de tou-

tes choſes. Cette curioſité n'eſt pas un vice à leur âge, puiſqu'elle ſert à leur ouvrir l'eſprit, & qu'elle peut les détourner de pluſieurs déreglemens.

XVI.

On peut mettre l'hiſtoire entre les connoiſſances qui entrent par les yeux, puiſqu'on ſe peut ſervir pour la faire retenir, de divers livres d'images & de figures. Mais quand même on n'en trouveroit pas, elle eſt d'elle-meſme tres-proportionnée à l'eſprit des enfans. Et quoy qu'elle ne conſiſte que dans la memoire, elle ſert beaucoup à former le jugement. Il faut donc uzer de toute ſorte d'adreſſe pour leur en donner le gouſt.

XVII.

On leur peut donner d'abord une idée generale de l'hiſtoire univerſelle, des diverſes Monarchies, & des principaux changemens qui ſont arrivez depuis le commencement du monde, en diviſant la durée des ſiecles en divers âges; comme depuis la création juſques au deluge, depuis le deluge juſques à Abraham, depuis Abraham juſques à Moyſe, depuis Moyſe juſques à Salomon, depuis Salomon juſ-

ques au retour de la captivité de Babylone ; depuis le retour de la captivité juſques à JESUS-CHRIST, depuis JESUS-CHRIT juſqu'à nous ; en joignant ainſi à l'hiſtoire generale une chronologie generale.

XVIII.

Mais on leur doit expliquer plus particulierement l'hiſtoire du peuple Juif, & tâcher de la faire ſervir à les affermir de bonne heure dans la veritable Religion, comme je diray cy-aprés. Il eſt bon de joindre toûjours à l'hiſtoire la chronologie & la geographie, en leur faiſant voir dans la carte les lieux dont on leur parlera, & en diſtinguant toûjours par les divers ſiecles tout ce qu'on leur montrera de l'hiſtoire.

XIX.

Outre ces hiſtoires qui feront une partie de leur étude & de leurs occupations, il ſeroit avantageux de leur en conter tous les jours une détachée, qui ne tinſt point de place dans leurs exercices, & qui ſerviſt plûtoſt à les divertir. Elle s'appelleroit l'hiſtoire du jour ; & on les pourroit exercer à en faire le recit pour leur apprendre à parler.

Cette hiſtoire doit contenir quelque grand évenement, quelque rencontre extraordinaire, quelque exemple remarquable de vice, de vertu, de malheur, de proſperité, de bizarrerie. On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquesfois abſorbé des Villes entieres, les naufrages, les batailles, les loix & les coûtumes étrangeres. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu'il y a de plus beau dans toutes les hiſtoires; mais il faut pour cela y eſtre exact & ne paſſer aucun jour ſans leur en conter quelqu'une, en marquant chaque jour celle qu'on leur aura contée.

XX.

Il faut leur apprendre à joindre enſemble dans leur memoire les hiſtoires ſemblables, afin que l'une ſerve à retenir l'autre. Par exemple, il eſt bon qu'ils ſçachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des grandes cruautez, des grandes mortalitez, des grandes proſperitez, des

grandes infortunes, des grandes richeſſes, des grands Conquerans, des grands Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances ſignalées des hommes, des grands vices, des grandes vertus.

XXI.

Ce ſeroit une choſe tres-avantageuſe, ſi l'on pouvoit accoûtumer les enfans des Grands à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce temps eſt aſſez long dans les perſonnes de condition, & il ſe conſume inutilement, pour ne dire pas dangereuſement, parce que c'eſt le temps où ceux qui les ſervent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce temps une infinité d'hiſtoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'inſtruction des enfans eſt de leur montrer la langue Latine. C'eſt une étude ſeiche & longue. Et quoique, conſiſtant principalement dans la memoire, elle ſoit aſſez proportionnée à leur âge, neanmoins elle les rebute d'ordinaire

par le travail & par la longueur. C'eſt pourquoy il arrive tres-ſouvent que les enfans des Grands eſtant plus impatiens & moins appliquez que les autres, apprennent le Latin ſi imparfaitement dans leur jeuneſſe, qu'ils l'oublient enſuite entierement ; parce que lors qu'ils entrent dans le monde, ils s'y plongent de telle ſorte, qu'ils quittent pendant un temps conſiderable toutes ſortes d'études & de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combien ce défaut eſt grand, & combien ils ont ſujet de s'en repentir lorſque voyageant dans les païs étrangers, ou eſtant viſitez par les étrangers qui viennent en France, ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de les entretenir. Il leur faut dire qu'il n'y a qu'en France où l'on trouve des Gentilshommes qui ignorent le Latin ; qu'en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Suede, en Dannemarck toutes les perſonnes de condition, non ſeulement l'entendent, mais le parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien de plus honteux que de n'entendre pas la langue de l'Egliſe, de ne pouvoir prendre part

à ſes prieres que comme les plus ignorans d'entre les paiſans & d'entre les femmes ; d'eſtre borné à l'entretien de ceux de ſon ſiecle, & d'être privé de celuy de tous les grands Hommes qui nous parlent dans les ouvrages compoſez en cette langue, que l'on ne connoiſt jamais qu'imparfaitement, quand on ne les lit que dans des traductions, & que l'on ne lit meſme gueres quand on en eſt reduit là.

XXIII.

La neceſſité & la difficulté de cette langue a fait rechercher à diverſes perſonnes les moyens de ſoulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'eſt ce qui a produit cette grande varieté de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun pretendant que la ſienne eſt la meilleure. D'autres ont crû au contraire que la vraye methode eſtoit de n'en avoir point du tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire, en les mettant tout d'un coup dans la lecture des Livres. Pluſieurs ſont de la penſée qu'il faudroit montrer le Latin aux enfans par l'uſage,

comme les langues vulgaires, & que pour cela on devroit les obliger à ne parler que Latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on uza envers luy, & que par ce moyen à ſept ou huit ans il parloit tres purement Latin. Les François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé, La porte des Langues, *Janua linguarum*, qui comprend preſque tous les mots latins employez dans un diſcours continu & aſſez ſuivi; & ils ſe ſont imaginez qu'en faiſant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils ſçauroient en peu de temps la langue Latine, ſans avoir beſoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverſes manieres de montrer le Latin aux enfans, il eſt certain qu'il ſeroit tres-avantageux en ſoy, de leur pouvoir montrer cette langue par l'uſage comme une langue vulgaire. Mais ce moyen eſt ſujet dans la pratique à tant de difficultez, qu'il avoit parû juſques icy comme impoſſible, au

moins aux perſonnes du commun, ce qui eſt le plus grand de tous les défauts.

Car premierement il faut trouver des Maiſtres qui parlent parfaitement bien Latin : ce qui eſt déja une qualité bien rare, & ſouvent ceux qui l'ont, ne ſont pas pour cela les plus propres pour inſtruire des enfans, parce qu'il leur en manque d'autres qui ſont infiniment plus neceſſaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra inſtruire en cette maniere, converſeront, ne leur parlent que Latin, ce qui eſt incommode & difficile à pratiquer. Il ſemble meſme d'abord qu'il y ait ſujet de craindre qu'en introduiſant cette regle parmy des enfans que l'on feroit élever enſemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lors qu'ils ne ſçavent preſque rien en cette langue, ce ne ſoit pas tant le moyen de leur apprendre à parler Latin, que de leur des-apprendre à parler & à penſer, & qu'ainſi cette ſervitude ne les rende en quelque ſorte ſtupides, par la peine qu'ils auront à exprimer leurs penſées.

Neanmoins comme dans ces ſortes de choſes il faut infiniment plus déferer à l'experience qu'aux raiſonnemens & aux conjectures, l'eſſay que de fort honneſtes gens en ont fait depuis peu à la veuë de tout Paris, doit perſuader toutes les perſonnes équitables que cette maniere d'inſtruire les enfans eſt tres-utile, & que les inconveniens que l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent pas en effet, ou ne ſont pas ſans remede. Mais comme ces perſonnes contribuënt beaucoup par leur habilleté & par leurs ſoins à faire reüſſir cette methode, & qu'ils ne peuvent pas ſe charger d'un fort grand nombre d'enfans, toutes les difficultez que nous avons marquées, ne laiſſent pas de ſubſiſter à l'égard des autres.

XXV.

Ainſi il faut ſe contenter de choiſir entre les autres methodes celles qui ſont les plus utiles. Et le ſens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas ſe ſervir de celles où les regles de la Grammaire ſont exprimées en Latin, parce qu'il eſt ridicule de vouloir montrer les principes d'une lan-

gue dans la langue meſme que l'on veut apprendre, & que l'on ignore.

XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'uſage des tables, ſemblent avoir eſté trompez, parce qu'ils y ont veu moins de paroles & moins de papier : ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il ſeroit auſſi facile à l'eſprit de comprendre & de retenir toutes les choſes qui ſont dans ces cartes, comme il eſt facile aux yeux de les voir. Mais il n'en eſt pas ainſi. Lors qu'il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les meſmes difficultez que ſi on apprenoit dans un livre ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes, parce que les diverſes couleurs, par leſquelles on prétend diſtinguer les mots de diverſes claſſes, ne ſont pas des diſtinctions bien naturelles & qui demeurent beaucoup dans l'eſprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choſes à retenir, peut-eſtre cette methode y pourroit-elle ſervir ; mais y en ayant un tres-grand nombre, l'eſprit ſe confond. Il faut donc par neceſſité arreſter la memoire par quelques regles plus diſtinctes & plus preciſes.

XXVII.

La penſée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire, n'eſt qu'une penſée de gens pareſſeux, qui ſe veulent épargner la peine de la montrer : & bien loin de ſoulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puis qu'elle leur oſte une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il ſuffiroit d'apprendre une ſeule fois. Ainſi tout conſideré, on trouvera que la meilleure maniere pour la pluſpart du monde, eſt de faire apprendre aux enfans aſſez exactement les petites regles en vers François, pour les mettre enſuite le plûtoſt qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de *Janua linguarum* ne puiſſe avoir quelque utilité ; mais il eſt neanmoins fâcheux de charger la memoire des enfans, d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre, puis qu'une des plus utiles regles qu'on puiſſe ſuivre dans leur inſtruction, eſt de joindre toûjours enſemble diverſes utilitez,

& de faire enſorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les langues, ſervent auſſi à leur former l'eſprit, le jugement & les mœurs, à quoy ce livre ne peut rien contribuer: Outre qu'il eſt rare d'avoir aſſez de perſeverance pour l'apprendre tout entier. Je croy donc que la lecture de ce livre pourroit eſtre plus utile à ceux qui inſtruiſent les enfans, qu'aux enfans meſmes, & qu'ils s'en pourroient ſervir avantageuſement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occaſions tous les mots particuliers de chaque art & de chaque profeſſion que la lecture de ce livre leur rendra preſens, ſans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude penible & ennuyeuſe.

XXIX.

C'eſt un avis general & qui eſt d'une tres-grande importance pour les Maîtres, d'avoir extrémement preſent tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans, & de ne ſe contenter pas de le trouver ſimplement dans leur memoire lors qu'on les en fait ſouvenir, car on prend mille occaſions favorables pour montrer aux enfans ce

que

que l'on ſçait bien, l'on en fait naître quand on veut, & l'on ſe proportionne infiniment mieux à leur portée lors que l'eſprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

XXX.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dés leur bas âge quantité de mots Latins ſelon l'ordre de ce livre, en leur diſant comment on nomme en Latin toutes les choſes qu'ils voyent, ou qu'ils connoiſſent. On y pourroit joindre les étymologies de pluſieurs mots qui ſervent à les faire retenir, & qui contiennent meſme ſouvent quelque choſe de conſiderable, & peu à peu en frappant ſouvent leurs oreilles de ces mots, ils ſe les imprimeront dans la memoire ſans effort & ſans contention d'eſprit.

XXXI.

Le grand ſecret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, eſt de les mettre le plûtoſt qu'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette étude puiſſe en meſme temps ſervir à leur former

l'eſprit & les mœurs, il eſt bon d'y obſerver les regles ſuivantes.

XXXII.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne ſoit excellent. Et c'eſt pourquoy c'eſt une fort mauvaiſe methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parce que tout n'eſt pas également bon dans les livres. On pourroit neanmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs dont il ne faut apprendre que des parties ; ou au moins quelques livres de Virgile, comme le II. le IV. & le VI. de l'Eneïde. Mais pour les autres Auteurs, il faut y uzer de diſcernement, autrement en confondant les endroits communs avec ceux qui ſont excellens, on confond auſſi leur jugement ; & au lieu de les retenir également, ſouvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choiſir dans Ciceron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque certains lieux ſi éclatans, qu'il ſoit important de ne les oublier jamais, & ſe contenter de les faire apprendre aux enfans, en uzant du meſme choix à l'égard des

Poëtes, comme Catulle, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Auſonne. Il eſt bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marque leurs differens caracteres, en y comprenant meſme les nouveaux, comme Buchanan, Grotius, Heinſius, Barlay, Bourbon.

XXXIII.

Cét avis eſt de plus grande importance qu'on ne penſe, & n'a pas ſeulement pour but de ſoulager la memoire des enfans, mais auſſi de leur former l'eſprit & le ſtyle : car les choſes qu'on apprend par cœur, s'imprimment davantage dans la memoire, & ſont comme des moules & des formes que les penſées prennent lors qu'ils les veulent exprimer. De ſorte que lors qu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par neceſſité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

XXXIV.

C'eſt par une raiſon contraire qu'il arrive aſſez ſouvent que des perſonnes qui ont bon eſprit & qui raiſonnent aſſez juſte, parlent neanmoins & écrivent baſſement. Car cela vient

de ce qu'ils ont eſté mal inſtruits dans leur jeuneſſe, & qu'on leur a remply la memoire de mauvaiſes expreſſions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimeroit auſſi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il miſt ſous la preſſe. On peut dire de meſme que ces perſonnes n'ayant dans l'eſprit que des moules gothiques, leurs penſées en ſe revêtant d'expreſſions, prennent toûjours un air gothique & ſcholaſtique, dont ils ne ſe ſçauroient défaire.

XXXV.

Il y a des livres à lire, & d'autres à apprendre par memoire. On choiſit d'ordinaire Ciceron dans les Colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans, & on le lit peu, cependant il ſemble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choſes vives & éclatantes dans cet Autheur qui meritent d'être retenuës en particulier ; & il y a au contraire une infinité de choſes étenduës & fort bien écrites qui meritent d'être leuës. Les ouvrages mêmes qu'on leur fait apprendre, q

ſont ſes oraiſons, à l'exception de trois ou quatre, ſont les moins conſiderables de tous; & ſes livres Philoſophiques, comme les Tuſculanes, les livres de la nature des Dieux, de la divination, des offices, de la fin de l'homme, de l'amitié, de la vieilleſſe, & meſme ſes lettres, ſont infiniment plus utiles & plus propres à former l'eſprit & le ſtile des enfans. Les livres de l'Orateur ſont auſſi fort beaux, mais le ſtile en eſt un peu long, & par conſequent moins propre à eſtre imité, eſtant difficile de ſe ſoûvenir en écrivant en Latin d'un ſtyle long & periodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhetorique dans Ariſtote & dans Quintilien; mais on peut faire de grands retranchemens dans ces Auteurs. Car il y a pluſieurs Chapitres aſſez inutiles dans le premier livre de la Rhetorique d'Ariſtote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhetorique du Barreau, eſt fort embaraſſé, comme preſque tout le ſettiéme livre & le Chapitre *de Statibus*. On peut dire même que ce qu'il y a de plus beau dans

cét Auteur, eſt ce qui n'eſt pas proprement de Rhetorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymémes & ces épicheremes ne ſervirent de rien jamais à perſonne ; & ſi on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au moins en meſme temps, que ce ſont des choſes aſſez inutiles.

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'inſtruction des Grands, comme l'on a dit dans la premiere Partie, & il eſt facile meſme de pratiquer cette regle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rhetorique. Car la vraye Rhetorique eſt fondée ſur la vraye Morale, puis qu'elle doit toûjours imprimer une idée aimable de celuy qui parle, & le faire paſſer pour honneſte homme ; ce qui ſuppoſe que l'on ſçache en quoy conſiſte l'honneſteté & ce qui nous fait aimer. C'eſt mal parler que de ſe faire ou haïr, ou mépriſer en parlant Et cette regle oblige d'éviter tout ce qui reſſent la vanité, la legereté, la malignité, la baſſeſſe, la brutalité,

l'effronterie, & generalement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'eſprit.

XXXVIII.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité & d'un amour tendre de la reputation qui gâte ſes lettres, quelques pleines d'eſprit qu'elles ſoient, & qui fait qu'elles ſont d'un mauvais genre, parce qu'on ne ſçauroit ſe le repreſenter que comme un homme vain & leger. Le même défaut rend la perſonne de Ciceron mépriſable en meſme temps qu'on admire ſon éloquence, parce que cét air paroiſt preſque dans tous ſes ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui vouluſt eſtre ſemblable à Horace, ou a Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de ſoy-meſme, c'eſt pécher contre la vraye Rhetorique, auſſi bien que contre la vraye Morale.

XXXIX.

Il y a deux ſortes de beautez dans l'éloquence, auſquelles il faut tâcher de rendre les enfans ſenſibles. L'une conſiſte dans les penſées belles & ſolides, mais extraordinaires & ſurpre-

XL.

Si l'on ne ſçait méler cette beauté naturelle & ſimple avec celle des grandes penſées, on eſt en danger d'écrire & de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & à bien parler : & plus on aura d'eſprit, plus on tombera dans un genre vitieux. Car c'eſt ce qui fait qu'on ſe jette dans le ſtile des pointes, qui eſt un tres-mauvais caractere. Quand meſme les penſées ſeroient ſolides & belles en elles-meſmes, neanmoins elles laſſent & accablent l'eſprit, ſi elles ſont en trop grand nombre, & ſi on les employe en des ſujets qui ne les demandent point. Seneque, qui eſt admirable eſtant conſideré par parties, laſſe l'eſprit quand on le lit tout de ſuite, & je croy que ſi Quintilien a dit de luy avec raiſon, qu'il eſt remply de défauts agreables, *abundat dulcibus vitiis*, on en pourroit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt remply de beautez des-agreables par leur multitude, & par ce deſſein qu'il paroiſt avoir eu de ne dire rien ſimplement, & de tourner tout en forme de pointe. Il

n'y a point de défaut qu'il faille plus faire ſentir aux enfans lors qu'ils ſont un peu avancez, que celuy-là, parce qu'il n'y en a point qui faſſe plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XLI.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ay déja dit, & à leur imprimer dans l'eſprit & dans le cœur les regles de la veritable Morale. Il faut prendre occaſion de toutes choſes de les en inſtruire; mais on peut pratiquer neanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premierement il faut tâcher de les affermir dans la foy, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impieté, qui ne ſe répandent que trop dans la Cour. Ce n'eſt pas qu'il faille ſoûmettre la Religion à leur examen; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la Religion, ſans qu'ils les conſiderent preſque comme des preuves; & les accoûtumer à regarder tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choſes dans eux-meſmes & dans les autres l'effroyable corruption du cœur de l'homme, ſon injuſtice, ſa vanité, ſa ſtupidité, ſa brutalité, ſa miſere; & leur faire comprendre par là la neceſſité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remedes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuiſſance où ils ſont de les guerir: que ce remede ne pouvant donc ſe trouver par la raiſon, il falloit l'apprendre de la Religion, c'eſt à dire, de Dieu meſme. Il leur faut dire que cette Religion nous découvre tout d'un coup l'origine de nos maux que tous les Philoſophes ont inutilement cherchée, en nous inſtruiſant des deux eſtats de l'homme, de ſon innocence & de ſa cheute; & qu'elle nous en apprend en meſme temps le remede, qui eſt de la Redemption de JESUS-CHRIST. Il leur faut faire remarquer que cette Religion eſt la plus ancienne de toutes; qu'elle a toûjours eſté dans le monde; qu'elle s'eſt conſervée dans un peuple particulier

qui a gardé le livre qui la contient avec un ſoin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moyſe, qui ont eſté faits à la veuë de ſix cens mille hommes, qui n'euſſent pas manqué de le démentir s'il euſt eu la hardieſſe de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il ſoit poſſible de s'imaginer à ce peuple qui le conſervoit, puis qu'il découvre par tout ſes infidelitez & ſes crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venuë d'un Mediateur & d'un Sauveur ; & que toute la Religion de ce peuple conſiſtoit à l'attendre & à le figurer par toutes ſes ceremonies. Que la venuë de ce Sauveur a eſté annoncée par une ſuite de Prophetes miraculeux qui ſont venus de temps en temps pour avertir le monde de ſa venuë, & qui en ont marqué le temps, & les principales circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Qu'il eſt venu enſuite luy-meſme dans le temps prédit : mais qu'il a eſté méconnu par les Juifs ; parce que les Prophetes ayant prédit deux avenemens de ce

Sauveur, l'un dans l'humilité & dans la baſſeſſe, l'autre dans l'éclat & dans la gloire, l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre, a fait qu'ils ne ſe ſont attachez qu'à ce qui eſtoit dit de l'avenement glorieux du Meſſie, ce qui les a empeſchez de le reconnoiſtre dans ſon avenement de baſſeſſe & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raiſons de cette conduite de JESUS-CHRIST, & leur expliquer les merveilles de ſa vie, la certitude de ſa Reſurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont eſté témoins ſe ſont faits martyrizer; les miracles des Apoſtres, la ruïne de Jeruſalem prédite par JESUS-CHRIST, la punition horrible des Juifs, la converſion des peuples, enſorte qu'en moins de cent cinquante ans la foy de JESUS-CHRIST eſtoit déja répanduë par tout le monde & parmy les nations les plus barbares, comme ſaint Juſtin le remarque expreſſément dans ſon dialogue contre Triphon; & enfin la force admirable de cette Religion qui a ſubſiſté & s'eſt accruë nonobſtant les cruautez inoüies que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choſes eſtant imprimées de bonne heure dans l'eſprit des enfans, les rendent incapables d'eſtre touchez des diſcours des libertins, & leur font connoiſtre qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

XLII.

Il vient de paroiſtre un livre en public, donc ce diſcours n'eſt que l'abregé, qui peut eſtre l'un des plus utiles que l'on puiſſe mettre entre les mains des Princes qui ont de l'eſprit. C'eſt le recuëil des penſées de M. Paſcal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la veritable Religion par des raiſons qui leur paroiſtront d'autant plus ſolides, qu'ils les approfondiront davantage, & qui laiſſent cette impreſſion tres-utile qu'il n'y a rien de plus ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion, ce qui eſt plus important qu'on ne ſçauroit croire pour les Grands; il y a de plus un air ſi grand, ſi élevé & en meſme temps ſi ſimple & ſi éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'eſt plus capable de leur former

l'eſprit, & de leur donner le gouſt & l'idée d'une maniere noble & naturelle d'écrire & de parler.

XLIII.

Le deſſein qu'avoit M. Paſcal de ſe renfermer dans les preuves tirées, ou de la connoiſſance de l'homme, ou des Propheties & de diverſes remarques ſur l'Ecriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ſes papiers : & il eſt certain qu'il avoit quelque éloignement des raiſonnemens abſtraits & metaphyſiques que pluſieurs ont employez pour l'eſtabliſſement des veritez de la foy. Mais il ne faiſoit pas le meſme jugement de quelques autres preuves plus ſenſibles, dont on ſe peut ſervir pour la meſme fin. Il eſtoit perſuadé au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matiere eſt incapable de penſer, eſt fort ſolide, & qu'elle fait voir clairement que l'ame n'eſt point matiere, mais une ſubſtance d'un autre genre qui n'eſt point attaché au corps. Peut-eſtre meſme que s'il avoit eu le temps d'executer ce qu'il s'eſtoit propoſé, il auroit mis cette preuve dans ſon jour, auſſi bien que quel-

ques autres de meſme nature.

Mais comme c'eſt une choſe ſi importante d'attacher les Princes à la vraye Religion, qu'il ne faut negliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer ; il ſemble que dans ce deſſein l'on peut ſe ſervir avec utilité de toutes les raiſons naturelles qui ſont ſolides & claires, en les leur faiſant entrer dans l'eſprit, ſans meſme qu'ils s'apperçoivent de cette intention ſecrette. Celle que l'on peut tirer de ce que l'eſprit voit clairement qu'il eſt impoſſible que la matiere & le mouvement ſoient des eſtres éternels & neceſſaires, que la matiere penſe & ſe connoiſſe, qu'elle produiſe un eſprit, ſont entierement de ce genre, & on en peut tirer quelques autres de l'ordre & de la nouveauté du monde, qui ſont aſſez proportionnées à toutes ſortes d'eſprits. L'inconvenient meſme que l'on peut alleguer, qui eſt que ces ſortes de preuves ne conduiſent qu'à connoiſtre un Dieu, & qu'elles ne nous menent pas à JESUS-CHRIST nôtre unique Liberateur, n'a point de lieu a l'égard de la pluſpart du mon-

Voyez le diſcours des preuves naturelles de l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.

de. Car on fait d'ordinaire un corps entier de toute la Religion ; on la reçoit toute entiere, ou on la rejette toute entiere, de ſorte qu'en attachant les hommes à quelqu'une de ſes parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu'elle renferme.

XLIV.

Saint Bazile conſeille de faire apprendre aux enfans des ſentences tirées des Proverbes & des autres livres de Salomon, pour ſanctifier leur memoire par la parole de Dieu, & pour les inſtruire des principes des mœurs. Peut-eſtre qu'on pourroit ſuivre utilement cette pratique ; mais il faudroit en meſme temps les leur expliquer, en ſorte qu'on leur donnaſt une grande idée de l'Ecriture ſainte, & qu'on leur fiſt concevoir qu'elle enferme des threſors infinis de lumiere. Par ce moyen on remedieroit peut-eſtre à un défaut tres-conſiderable & tres-ordinaire aux Grands, qui eſt de n'avoir que du dégouſt & du mépris pour l'Ecriture, à cauſe de la baſſeſſe apparente & de l'obſcurité des expreſſions dans leſquelles il a plû à Dieu de renfermer les veritez qu'elle contient.

XLV.

A ces ſentences des Proverbes on en pourroit joindre d'autres tirées des Auteurs Payens; en leur en faiſant apprendre ſeulement une par jour. Cette pratique ſuffiroit dans le cours de pluſieurs années pour leur faire retenir les plus belles penſées des Poëtes, des Hiſtoriens & des Philoſophes, & donneroit meſme lieu d'en choiſir de proportionnées à leurs défauts; ce qui ſerviroit à les leur faire connoiſtre & à les leur mettre devant les yeux d'une maniere plus douce & moins choquante.

XLVI.

Ce ſeroit une trop grande rigueur que d'interdire abſolument aux enfans les livres des Payens, puis qu'ils contiennent un grand nombre de choſes utiles; mais il faut qu'un Maître ſçache les rendre Chreſtiens par la maniere dont il les expliquera. Il y a dans ces livres des maximes exactement veritables, & celles-là ſont Chreſtiennes par elles-meſmes, puiſque toute verité vient de Dieu & appartient à Dieu. Il n'y a donc qu'à les approuver ſimplement, ou à faire

voir que la Religion Chreſtienne les porte encore plus loin, & qu'elle en fait mieux penetrer la verité. Il y en a d'autres qui ſont fauſſes dans la bouche des Payens, & qui ſont tres-ſolides & tres-veritables dans celle des Chreſtiens. Et c'eſt ce qu'un Maiſtre doit diſtinguer en faiſant voir la vanité de la Philoſophie Payenne, & en y oppoſant la ſolidité des principes du Chriſtianiſme.

Enfin il y en a qui ſont abſolument fauſſes, & il faut qu'il en faſſe voir la fauſſeté par des raiſons claires & ſolides. Par ce moyen tout ſera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de pieté, puiſque l'on ſe ſervira meſme des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoiſtre les veritez qui y ſont contraires, & pour faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'eſprit de l'homme a eſté reduit par le peché, & la neceſſité de la lumiere de Dieu pour diſſiper ſes tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle ſorte on peut pratiquer ces trois choſes : La 1. de rehauſſer les ſentimens des Payens par les veritez

de la Religion Chreſtienne ; la 2. d'en faire voir la fauſſeté dans leur bouche, & la verité dans celle des Chreſtiens ; & la 3. de montrer la vanité & l'illuſion de toute leur Philophie : j'ay crû en devoir propoſer un eſſay ſur un des plus beaux livres de Seneque, qui eſt celuy qu'il a fait de la breveté de la vie humaine, en faiſant quelques reflexions ſur divers lieux de ce livre.

REFLEXIONS SUR LE TRAITE' DE SENEQUE; DE LA BREVETE' DE LA VIE.

Où l'on voit l'uſage que l'on doit faire des écrits des Philoſophes Payens.

SENEQUE.

MAJOR pars Mortalium de natura malignitate conqueritur, quod in exiguum ævi gignimur, quodque tam velociter, tam rapidè dati nobis temporis ſpatia decurrant.... Quid de rerum natura querimur? Illa ſe benigne geſſit: vita ſi ſcias uti, longa eſt.

La pluſpart des hommes accuſent la nature de malignité, de les avoir fait naître pour vivre ſi peu, & de ce que le temps qu'elle leur donne s'écoule avec tant de rapidité & tant de viteſſe.... mais ces plaintes ſont injuſtes. La nature nous a traitez favorablement : la vie eſt aſſez longue à qui en ſçait bien uzer.

Reflexions.

Les hommes du commun ſe plaignent de la breveté de la vie, & les Philoſophes s'oppoſent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le temps qu'ils perdent inutilement, & ils ſoûtiennent que la vie eſt aſſez longue pourveu qu'on la ſçache ménager. Ils repreſentent la vanité de la pluſpart des occupations des hommes ; ils exaggerent leur ſottiſe de donner comme ils font tout leur temps aux affaires d'autruy & de n'en prendre point pour eux-meſmes : & Seneque entr'autres triomphe ſur ce ſujet dans tout ce Traité. Il ſemble à entendre le ton & l'aſſurance avec laquelle parlent

tous ces gens, qu'ils ayent la plus grande raiſon du monde, & il eſt vray qu'ils blâment des choſes qui ſont en effet blâmables. Cependant la verité eſt que ſi nous n'avions point d'autre lumiere que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au contraire que les hommes du commun ont raiſon, & que les Philoſophes ont tort. La vie des hommes eſt en effet trop courte, & ne ſuffit nullement pour les choſes meſmes auſquelles les Philoſophes la deſtinent. Ils veulent, dira-t'on, que je cherche par mes raiſonnemens la veritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l'exemple des perſonnes vitieuſes ont imprimées dans mon eſprit; que je regle toutes choſes par la verité; que je dompte mes paſſions, que j'aye toûjours preſentes les raiſons qui me doivent garantir de l'impreſſion des objets des ſens. Mille vies comme la mienne ne ſuffiroient pas pour un tel ouvrage.

Mais pourquoy donc, diſent-ils, perdez-vous tant de temps? Pour-

quoy eſtes-vous toûjours diſſipé & hors de vous-meſme ? Que m'importe de le perdre ſi je n'en ſuis pas plus heureux en ne le perdant pas ? Mais comment pretendez-vous que je remedie ſi-toſt à cette diſſipation dont vous m'accuſez ? C'eſt un de mes plus grands maux, & ma vie ne ſuffit pas pour m'en guerir. Je ſens un inſtinct furieux qui me pouſſe hors de moy ; je ne trouve rien en moy qui me ſatisfaſſe ; il me faut des penſées plus groſſieres pour m'occuper & me garentir de l'ennuy. Toutes ces veuës ſubtiles que l'on me fournit m'échappent à toute heure pour faire place à d'autres plus ſenſibles qui m'attirent davantage ; avant que je ſois accoûtumé à m'occuper de ces idées ſpirituelles & philoſophiques, la mort me mettra hors d'eſtat de le pouvoir faire.

Il y a donc plus de verité dans les plaintes du commun des hommes que dans ces diſcours des Philoſophes. Auſſi quand ils veulent parler plus ſincerement, ils ſont obligez de ſe plaindre eux-meſmes de la breveté de la vie. *Nous paſſons*, dit Seneque,

toute

toute noſtre vie dans un égarement continuel, quoy qu'elle fuſt encore trop courte quand nous employerions les jours & les nuits à perfectionner nôtre ame.

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puiſſe veritablement conſoler des bornes étroites de nôtre vie : elle ne deſtine point l'homme pendant cette vie à apprendre les ſciences, ny meſme à une perfection exempte de tous défauts ; elle ne pretend pas nous faire acquerir la vertu par nos propres forces, mais par l'infuſion de l'eſprit de Dieu. Or on ne peut ſe plaindre que la vie ne ſoit pas aſſez longue pour cela.

Noſtre vie ne ſuffit preſque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profeſſion. On ne vit pas aſſez long-temps pour devenir bon Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Juriſconſulte, bon Philoſophe, bon Capitaine, bon Prince : mais elle ſuffit pour eſtre bon Chrétien. C'eſt que nous ne ſommes pas au monde pour eſtre Peintres, Medecins, Philoſophes ; mais que nous y ſommes pour eſtre Chreſtiens.

SENEQUE.

Plerosque nihil certum sequentes, vaga & inconstans & sibi displicens levitas per nova consilia jactavit.

La pluspart des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie ; mais se laissent emporter par une legereté volage & inconstante. Ils sont toûjours mal satisfaits de leur estat present, & toûjours agitez par une vicissitude continuelle de nouveaux desseins.

REFLEXION.

Ces gens sont toûjours bien d'abandonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent incontinent d'autres choses qui ne meritent pas mieux d'estre cherchées. On a tort de les blâmer de ce qu'ils sont mal satisfaits d'eux-mesmes ; ils ne sont blâmables que de ce qu'ils ne le sont pas toûjours. Ils ne sont pas legers parce qu'ils quittent leurs entrepriſes, mais parce qu'ils en font de nouvelles. Enfin l'homme est si miserable, que l'inconstance par laquel-

le il abondonne ſes deſſeins eſt en quelque ſorte ſa plus grande vertu ; parce qu'il témoigne par là qu'il y a encore en luy quelque reſte de grandeur qui le porte à ſe dégoûter des choſes qui ne meritent pas ſon eſtime & ſon amour.

SENEQUE.

Omnes denique ab infimis uſque ad ſummos pererra : Hic advocat, hic adeſt. Ille periclitatur, ille defendit, ille judicat. Nemo ſe ſibi vendicat. Alius in alium conſumimur.

Conſiderez à quoy les hommes paſſent leur vie depuis les plus baſſes conditions juſques aux plus relevées. L'un cherche des gens qui ſollicitent pour luy ; l'autre ſollicite pour les autres : celuy-cy eſt accuſé, l'autre le défend : celuy-cy exerce la fonction de Juge. Perſonne ne penſe à ſoy, & ne vit pour ſoy. Nous nous conſumons tous entiers les uns pour les autres.

REFLEXION.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-cy, comme Seneque l'a preſque

crû, il auroit tort de les blâmer. Ces gens ſont auſſi contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les Philoſophes dans leur plus grand repos. Ils meurent auſſi conſtamment, ou plûtoſt avec auſſi-peu de ſentiment & de crainte de la mort. Les veritez ſont des fauſſetez en la bouche des philoſophes, parce qu'ils les gaſtent & les corrompent par la fauſſeté de la fin à laquelle ils raportent toute leur vie. Il eſt juſte de ſe deffaire des embarras du monde, & de ſonger à ſoy, pourveu que cela produiſe quelque bien ſolide; & c'eſt pourquoy les Chrétiens ont raiſon de le quitter; mais pour n'eſtre pas mieux tout ſeul qu'avec le monde, il vaut autant eſtre avec le monde que tout ſeul.

SENEQUE.

Non eſt quod iſta officia cuiquam imputes, quoniam quidem cum illa faceres, non eſſe cum aliquo volebas, ſed tecum eſſe non poteras.

Vous ne devez pas pretendre qu'on vous ait obligation des ſervices que vous

rendez aux autres. Car ce n'eſt pas par le deſir de les ſervir que vous faites ces choſes ; c'eſt parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-meſme.

Reflexion.

C'eſt un pretexte par lequel on pourroit preſque toûjours juſtifier l'ingratitude. Il ſemble que nous ne ſoyons obligez qu'à ceux qui ont eu un deſſein formé de nous obliger, & non pas à ceux qui cherchant leur utilité ou leur plaiſir, nous ont rencontrez dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoiſſance. Ainſi pour la conſerver il faut s'arreſter au bien fait, ſans remonter à ſa ſource. Car ſi nous y remontons nous la trouverons d'ordinaire ſi corrompuë, qu'elle éteindra toute noſtre gratitude.

Il ne faut point ſubtilizer en matiere de reconnoiſſance; elle s'évapore en ſubtilizant.

SENEQUE.

Omnia tanquam mortales timetis : omnia tanquam immortales concupiſcitis.

Vous craignez toutes choſes comme eſtant mortels, & vous deſirez toutes choſes comme ſi vous eſtiez immortels.

REFLEXION.

C'eſt que l'homme eſt tout enſemble mortel & immortel. Il eſt immortel ſelon l'inſtitution de ſa nature ; il eſt mortel ſelon ſa corruption. Sa crainte prouve ſa mortalité & ſa miſere : & ſes deſirs infinis prouvent ſon immortalité.

SENEQUE.

Potentiſſimis & in altum ſublatis hominibus excidere voces videbis quibus otium optent.

Il arrive ſouvent aux perſonnes les plus puiſſantes & les plus élevées dans le monde, de laiſſer échapper certaines paroles qui témoignent quelque deſir du repos.

REFLEXION.

C'eſt que le bonheur conſiſte en effet dans le repos, & ſi le repos de cette vie n'eſt pas capable de conten-

ter ceux qui en joüiſſent, c'eſt que ce n'eſt pas dans ce repos qu'il conſiſte.

SENEQUE.

Tanta viſa eſt res otium, ut illam quia uſu non poterat, cogitatione præſumeret. *Il parle d'Auguſte.*

Le repos eſt une ſi grande choſe, que ceux meſme qui ne peuvent eſperer de le poſſeder effectivement, ſont bien-aizes de le gouſter par l'imagination & par la penſée.

REFLEXION.

Cela eſt bien aizé. Cette penſée n'incommode point. Elle laiſſe la joüiſſance libre de la grandeur, & elle joint en quelque ſorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix, on verra que la grandeur a des attraits plus grands que le repos pour une ame corrompuë.

Les hommes ſe plaizent à ſe former ainſi des idées d'eſtats où ils ne voudroient pas eſtre effectivement ; ou de vertus qu'ils ne pratiqueront jamais, afin de joüir par imagination

de la gloire attachée à ces états & à ces vertus, en demeurant cependant réellement dans l'état où leur concupiscence desire d'estre. *Me demandez-vous*, dit Seneque, *pourquoy je desire avoir un amy ? C'est afin d'avoir un homme pour qui je puisse donner ma vie. Vt habeam pro quo mori possim.* Ce sentiment est tout à fait grand, & par consequent tres-capable de flater une ame vaine pendant qu'il demeure dans les termes d'un simple sentiment: Il est vray qu'il seroit penible de le reduire en pratique. Mais laissez-le faire, il sçaura bien le moyen de s'exempter de mourir, il n'en trouvera jamais d'occasion. Cependant il se contentoit sans danger dans cette pensée qui luy representoit les loüanges qu'il meriteroit par cette action heroïque qu'il ne devoit jamais faire.

SENEQUE.

Plures, cum aliis fœliciſſimi viderentur, ipſi in ſe verum teſtimonium dixerunt, peroſi omnem actum annorum ſuorum. Sed his querelis nec alios mutaverunt, nec ſeipſos. Nam cum verba erumperent, affectus ad conſuetudinem relabebantur.

Il y en a pluſieurs qui paroiſſant tres-heureux aux autres n'ont pas laiſſé de porter un témoignage tres-veritable contre eux-meſmes, en deteſtant l'agitation tumultuaire de leur vie: Mais ces plaintes n'ont produit aucun changement, ny dans eux, ny dans les autres. Car aprés tous ces diſcours qui leur échappoient, leurs paſſions ne laiſſoient pas de les entraiſner à leurs occupations ordinaires.

Reflexion.

Ils font ces diſcours dans les intervalles où leurs paſſions ſont comme endormies : mais lors qu'elles ſe ſont reveillées, ils ne ſe ſouviennent plus de ces diſcours. Rien n'eſt continuel & toûjours preſent dans l'homme, ny les paſſions qui l'emportent, ny les raiſons qui les combattent ; & c'eſt en cela que conſiſte un des plus grands égaremens des Philoſophes. Ils ſe ſont imaginez qu'en fourniſſant aux hommes de beaux raiſonnemens pour mépriſer la mort, la pauvreté, la douleur, ils les rendroient capables de reſiſter à l'impreſſion de tous ces objets.

Mais cette pensée enfermoit une double erreur ; l'une de croire que l'homme se conduise par raison, au lieu qu'il ne se conduit que par la passion qui le domine. L'autre de s'imaginer que ces raisons puissent estre toûjours presentes, au lieu que l'ame ne pouvant toûjours y estre appliquée, il arrive par necessité qu'elle les oublie, ou qu'elle n'y pense pas la plus part du temps ; ce qui donne lieu aux passions d'agir & de l'emporter.

SENEQUE.

Tota vita discendum est mori.

Il faut aprendre à mourir toute sa vie.

Reflexion.

Il trouvoit ce sentiment si beau, qu'il le repete par tout. *Hoc quotidie meditare*, dit-il en un autre endroit, *ut possis æquo animo vitam relinquere.* Et dans un autre. *Fac tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo.* Il n'y a rien de plus solide dans la bouche des Chrestiens que cette pensée. Ils ont bien raison de se

mettre en peine de ce moment qui doit décider de leur éternité; mais dans celle des Payens qui n'avoient ny esperance, ny crainte pour l'autre vie, il n'y a rien de plus vain. Qu'ay-je affaire, dira un Payen, de m'entretenir toûjours de ces pensées mélancholiques? Peut-estre mourray-je sans y penser, & ainsi je n'auray pas besoin de constance. En tout cas il n'y a pas grand mal que trois ou quatre personnes soient témoins de mon impatience & de mes cris. En un quart d'heure je ne seray plus à leur égard comme ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il la peine de se fatiguer toute sa vie de la pensée de la mort?

Aprés tout les Philosophes commandoient l'impossible, en voulant d'une part que l'on ne se souciast pas de la vie, & nous la representant de l'autre comme nostre unique bien.

L'amour est la source du plaisir & de la crainte, & il est impossible qu'il ne produise ces deux passions.

Pour ne craindre point la mort, il faut n'aimer point la vie & ne la point trouver agreable. Ainsi comme il n'y a que la Religion Chrétienne

qui nous puiſſe oſter l'amour de la vie, il n'y a qu'elle auſſi qui nous puiſſe faire ſerieuzement méprizer la mort.

SENEQUE.

Diſpunge & recenſe vitæ tuæ dies, & videbis paucos quoſdam, & rejiculos apud te reſediſſe.

Tenez un compte exact de tous les jours de voſtre vie, & vous verrez que vous n'en avez employé pour vous que la moindre partie & la moins conſiderable.

REFLEXION.

Il ne mettoit au nombre des jours qu'il croyoit avoir employez pour ſoy que ceux qu'il avoit employez à la Philoſophie. Mais s'il avoit raiſonné plus juſte, il auroit veu qu'il ne luy reſtoit rien davantage de ces jours philoſophiques, que des autres. Il luy en demeuroit ſeulement un leger ſouvenir comme des autres jours de ſa vie. Le paſſé abſorde tout & égale tout, à moins que le paſſé ne

ſubſiſte ; & c'eſt ce que les Philoſophes n'ont point connu.

SENEQUE.

Quaſi nihil petitur, quaſi nihil datur : re unâ omnium pretioſiſſimâ luditur.

On demande le temps des autres ; comme ſi ce n'eſtoit rien, on donne ſon temps aux autres comme ſi ce n'eſtoit rien ; c'eſt ainſi que l'on ſe joüe de la choſe du monde la plus precieuze.

REFLEXION.

Si le meilleur employ du temps eſt de le paſſer gayement, je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu, j'y trouveray mon divertiſſement.

Le temps des Payens eſtoit de nul prix ; ils ne ſçavoient qu'en faire, & n'avoient pour but que de le perdre ; mais le temps des Chrétiens eſt d'un prix infiny : c'eſt le prix de l'éternité.

SENEQUE.

Maximum vivendi impedimentum, est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum ; quod in manu fortunæ positum est disponis, quod in tua, dimittis.

Un des plus grands empeschemens pour bien vivre, est d'avoir toûjours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échapper le temps present, & au lieu de nous appliquer à le regler, nous nous amuzons à disposer de celuy qui est encore dans les mains de la fortune.

Reflexion.

Le temps futur n'est pas dans les mains de la fortune, il est dans celles de Dieu qui ne nous l'a pas encore donné ; & ainsi nous ne devons pas encore songer à en disposer. Mais il nous donne le temps present comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'est pourquoy il est vray ce que dit Seneque, que bien vivre consiste à bien uzer du present, & à executer sur l'heure ce que Dieu nous

commande pour cette heure-là. Car il y a toûjours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous preſcrit ce que nous y devons faire. Il s'agit ſeulement de la connoiſtre & de l'accomplir ; Mais ne faut-il donc jamais penſer à l'avenir ? Il y faut penſer quand c'eſt une partie du devoir preſent que d'y penſer ; autrement c'eſt prevenir Dieu & non pas le ſuivre.

SENEQUE.

Cum celeritate temporis utendi velocitate certandum eſt : tanquam ex torrente rapido nec ſemper caſuro, citò hauriendum eſt.

Il faut que noſtre empreſſement à bien uzer du temps égale la viteſſe avec laquelle il s'écoule ; il faut ſe hâter d'y puiſer ce qui nous eſt neceſſaire comme dans un torrent rapide qui ſe doit bientoſt tarir.

REFLEXION.

Que m'importeroit de me tant hâter ſi ce torrent me devoit emporter avec ſoy, & ſi lors qu'il ſera tary je

ne ſeray plus ? Il y a donc une viſible illuſion dans tous ces diſcours lors qu'on les regarde dans la bouche de gens qui ne ſongeoient point à l'autre vie. Mais qu'ils ſont veritables dans celle des Chrétiens. Ce temps, prix de l'éternité, s'écoule devant nos yeux, & nous n'aurons jamais de richeſſes que celles que nous y aurons puizées. Il faut donc ſe hâter. La concluſion eſt juſte, & il eſt étrange qu'il y ait ſi peu de perſonnes qui la tirent.

SENEQUE.

Nemo, niſi à quo omnia acta ſunt ſub cenſura ſua, quæ nunquam fallitur, libenter ſe in præteritum retorquet.

Il n'y a que ceux qui ſont à l'égard de toutes leurs actions l'office de cenſeurs, & qui en jugent par la lumiere infaillible de leur conſcience, qui puiſſent regarder avec plaiſir le paſſé.

REFLEXION.

Il y a de la folie dans cette inſolence. Quoy l'homme ne ſe trompe jamais ? Il a dit cent fois le contraire,

mais le faux éclat de cette penſee l'ayant frappé en cét endroit, il ne s'eſt plus ſouvenu ny de ſa foibleſſe, ny de ſes maximes. Cet oubly n'eſt pas moins étrange que celuy qui luy fait dire en un autre endroit, que *la Philoſophie nous met en poſſeſſion d'une felicité éternelle*, quoy que ſelon ſes principes elle ne puiſſe durer qu'autant que la vie. Les hommes ſont ſujets à parler ſelon leurs deſirs, & à ſuppoſer que les choſes ſont ce qu'ils voudroient qu'elles fuſſent. Ils voudroient eſtre infaillibles, ils voudroient une felicité éternelle ; ils ſe donnent l'un & l'autre par leur imagination & par leurs paroles, ne pouvant ſe le donner en effet.

SENEQUE.

Hæc eſt pars noſtri temporis ſacra & dedicata, & omnes humanos caſus ſupergreſſa, extra regnum fortunæ ſubducta, quam non inopia, non metus, non morborum incurſus exagitat : hæc nec turbari, nec eripi poteſt : perpetua ejus & intrepida poſſeſſio eſt.

Le paſſé eſt une partie de noſtre vie,

qui est comme consacrée Elle est à couvert de tous les accidens humains. Elle n'est plus sujette à l'empire de la fortune : Elle est hors des atteintes de la pauvreté, de la crainte, des maladies. On ne peut nous y troubler ny nous la ravir. C'est un bien dont la possession est seure, tranquille, perpetuelle.

Reflexion.

Qu'il y a du vuide dans ces discours Philosophiques ! Comment est-ce que des Payens possedoient le passé, eux qui n'esperoient aucune recompense de leurs bonnes actions en une autre vie comme ils ne craignoient point la punition des mauvaises. La vie passée estant oubliée estoit à leur égard comme si elle n'eust jamais esté. Ils ne la pouvoient donc posseder que par la memoire. Or qu'est-ce que cette possession ? Elle ne regarde qu'un petit nombre d'actions, & dans ces actions elle n'entretient que le corps, la plus-part des circonstances luy échappent, & ce qu'elle en retient ne luy sert qu'à nous divertir d'une maniere assez languissante. Il ne faut donc point faire tant les braves. S'il n'y avoit

point d'autre vie que celle-cy, le ſouvenir de noſtre vie paſſée nous ſeroit aſſez inutile, & tout le fruit qu'on en pourroit tirer ſeroit ſemblable à celuy qu'on tire d'une hiſtoire baſſe & commune.

Mais que ce ſoient des Chrétiens qui tiennent ces diſcours, bien loin d'aller au delà de la verité, ils ſeront bien éloignez de l'exprimer toute entiere. Car il eſt vray que le paſſé ſubſiſte; que nulle de nos actions ne perit. Nous les retrouverons toutes écrites, comme dit le Prophete avec un burin de fer. On peut dire ſeulement qu'il n'eſt pas encore invariable, parce que les bonnes actions ſe peuvent aneantir en quelque ſorte par les mauvaiſes, & que les mauvaiſes ſe peuvent abolir par les bonnes: de ſorte qu'elles ne ſeront parfaitement immuables qu'aprés la fin de la vie, où le bien ne ſera plus en danger d'eſtre détruit, & le mal ſera hors d'eſtat d'eſtre reparé.

La Philoſophie humaine diminuoit infiniment l'horreur des vices & l'eſtime des vertus en les terminant avec la vie. Car on pouvoit dire & des ver-

tus & des vices ce qu'elle avoit accoûtumé de dire des maux : *Nihil magnum quod extremum habet.* Rien de finy ne peut eſtre grand. Mais l'éternité qui eſt l'objet des Chrétiens, adjoûte un poids infiny & aux bonnes & aux mauvaiſes actions, parce qu'elle rend les unes & les autres éternelles.

SENEQUE.

Decrepiti ſenes paucorum dierum acceſſionem votis mendicant ; minores natu ſeipſos eſſe fingunt ; mendacio ſibi blandiuntur, & tam libenter fallunt, quam ſi fata unà decipiant.

Des vieillards preſts de mourir, font encore des vœux pleins de baſſeſſe, pour obtenir que leur vie ſoit prolongée de quelques années. Ils ſe font plus jeunes qu'ils ne ſont en effet, & ils ſe flatent par ce menſonge, & ils prennent autant de plaiſir à tromper les autres, que s'ils pouvoient en meſme temps tromper la mort.

REFLEXION.

Il y a des foliés qui changent comme les modes, & qui ne durent qu'un

temps ; mais il y en a d'autres qui ſe trouvent dans tous les temps ; & ce ſont celles qui ſont fondées ſur les plus eſſentiels objets de la concupiſcence.

L'Amour de la vie qui porte les vieillards à déguizer leur âge eſt de ce nombre. Les hommes aimeront toûjours la vie. Ils hairont donc toûjours la mort, & toutes les choſes qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux comme la vieilleſſe.

Mais d'où vient que les hommes ſe plaiſent en ces ſortes de fictions dont ils connoiſſent eux-meſmes la fauſſeté ? C'eſt qu'ils ſe repreſentent par ces fictions une idée plaiſante ; & qu'ils s'occupent plus de l'idée que de la fauſſeté de l'idée. C'eſt à peu prés ce qui arrive dans la lecture des Romans. L'on ſçait qu'ils ſont faux, & l'on y prend plaiſir, parce que l'eſprit ne ſonge pas qu'ils ſont faux : il met à part cette idée de fauſſeté qui ne pourroit pas luy plaire : & il ſe divertit de ces évenemens imaginaires auſquels il donne ainſi une eſpece de verité, en ne ſongeant pas qu'ils ſont faux.

SENEQUE.

Quædam vitia illos quasi fœlicitatis argumenta delectant. Nimis humilis & contempti hominis esse videtur scire quid faciat.

Il y a des vices qui plaisent aux Grands, parce qu'ils sont des marques de la grandeur de leur fortune. Il y en a qui croyent que c'est une chose basse & mépriſable que de ſçavoir ce qu'ils ſont.

REFLEXION.

Les Grands ſe plaiſent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui ſoient capables, parce qu'ils les diſtinguent des petits. On aime à avoüer de ſoy les défauts des gens d'eſprit; parce qu'on s'imagine que ceux qui les voyent en regarderont plûtoſt la cauſe que l'effet. Il n'y a rien de ſi ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuſes que l'on a faites; & ce que l'on prétend par là eſt de faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu'on a fait une faute, mais que l'on a de l'eſprit.

Un de ces voluptueux de Rome ſe faiſant rapporter du bain dans une chaize, demandoit à ſes valets : *Suis-je aſſis ? Jam ſedeo ?* C'eſt à peu prés comme celuy qui eſtant à la chaſſe, demandoit à ſes gens : Ay-je bien du plaiſir ? Ce ſont des fatuitez de Grands qu'il eſt bon de remarquer. Les perſonnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

SENEQUE.

Operoſe nihil agunt.

Ces gens ſe remuent toûjours ſans rien avancer.

Reflexion.

C'eſt la plus generale deviſe des hommes. Ils s'empreſſent, & leur empreſſement ne ſe termine à rien. Ils font des chaſteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler, il faut connoiſtre le but de ſon travail : celuy qui cherche le bien a raiſon de ſe lever avant le jour, dit l'Eſcriture. Mais ſi on ne ſçait pas où eſt le bien, en vain ſe leve-t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs

n'avancent pas plus que les paresseux, quand ny les uns ny les autres ne sçavent ce qu'il faut faire.

SENEQUE.

O quantum caliginis mentibus humanis objicit magna fœlicitas!

O que les grandes fortunes répandent d'aveuglement dans l'esprit des hommes !

Reflexion.

Les hommes voyent les nuages des autres, & ne voyent pas les leurs. Ils disent vray en ce qu'ils disent des autres ; mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mesmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grands ; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des Philosophes ny le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement mesme des Grands. Pour le bien connoistre il faut penetrer, non seulement l'aveuglement attaché à certains estats, mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nua-

ges

ges qui viennent des conditions particulieres, ſont nuages moins importans. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes, & c'eſt celuy-là qu'il eſt important de bien connoiſtre.

SENEQUE.

Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis ſæculo interdictum eſt. In omnia admittimur; & ſi magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis anguſtias libet, multum per quod ſpatiemur temporis eſt. Diſputare cum Socrate licet: dubitare cum Carneade; cum Epicuro quieſcere.

Nous parvenons ſans peine par le ſecours d'autruy à la connoiſſance d'une infinité de belles choſes que l'eſprit de l'homme a tirées des tenebres par ſa lumiere. Nul ſiecle ne nous eſt interdit; ils nous ſont tous ouverts, & ſi nous voulons porter noſtre eſprit au delà des bornes étroites de noſtre temps, nous en avons un infiny à parcourir; nous pouvons nous entretenir avec So-

crate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.

Reflexion.

C'est l'image de la beatitude philosophique : c'est l'occupation la plus noble de ce Sage qu'on nous vante tant ; c'est tout ce que ces gens ont pû inventer pour nous rendre heureux. Vous entretiendrez, disent-ils, les plus grands hommes de l'Antiquité, vous contemplerez plusieurs belles choses. Oüy, mais par malheur je n'ay point d'yeux pour m'entretenir avec ces morts, & on ne les entretient guéres qu'avec les yeux. Que feray-je donc dans cette retraitte philosophique ? Qu'ils disent ce qu'ils voudront, un aveugle a bien de la peine à devenir philosophiquement heureux. Vous vous occuperez, disent-ils, à mediter sur les veritez que vous connoissez déja. Mais un quart d'heure de meditation me rompt la teste. C'est encore un inconvenient auquel les Philosophes n'ont pas pourveu. Il semble qu'ils ayent supposé que nous ayons des testes de fer. Mais je veux

qu'on puiſſe s'entretenir l'eſprit de ces penſées, y a-t-il grand plaiſir à tout cela ? Si ces meditations n'ont pour objet que des fauſſetez, quel bon-heur y a-t-il d'avoir toûjours l'eſprit occupé de ſonges & de chimeres ? En ſuis-je bien plus heureux pour ſçavoir ce que les Philoſophes m'apprennent de la nature de l'ame, de ſon ſiege, de ſa durée ? C'eſt un air, diſent-ils, c'eſt un feu, c'eſt une lumiere, c'eſt une harmonie, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un eſprit, c'eſt une partie de l'ame du monde. Elle eſt dans le cœur, dans le ventre, dans le cerveau, dans une glandule du cerveau. Elle paſſe d'un corps à un autre, elle s'envole en haut, elle décend en bas, elle perit, elle demeure long-temps, elle ſubſiſte toûjours, elle devient Dieu, elle devient demon. Me voilà bien avancé. Mais je veux que ce ſoient des veritez, Sont-ce des veritez qui me ſoient utiles & auſquelles j'aye raiſon de prendre intereſt ? Il faut qu'ils avoüent de plus que cette contemplation des veritez humaines n'eſt pas capable de me divertir long-temps. Je me ſens preſſé de mille be-

ſoins auſquels elles ne ſatisfont point. Il faut ſonger à un procez qu'on me fait, à pourvoir des enfans, à ſoûtenir une famille ; je n'ay pas le temps d'entretenir Carneade.

C'eſt une choſe étrange combien il y avoit de perſonnes excluſes par leur eſtat meſme de la beatitude philoſophique. Elle n'eſtoit point pour ceux qui ſont obligez de travailler depuis le matin juſques au ſoir, pour les eſclaves, pour les femmes de ménage ; car le moyen de contempler les aſtres dans toutes ces conditions ?

Que les Philoſophes déclament tant qu'ils voudront contre les richeſſes, il falloit eſtre un peu accommodé pour eſtre heureux à leur mode ; afin de n'eſtre pas continuellement diſtrait par les neceſſitez de la vie.

Il falloit de plus ſçavoir lire, entendre les langues, avoir de l'eſprit, Qu'on joigne toutes ces conditions enſemble & l'on verra que la beatitude philoſophique n'eſtoit preſque pour perſonne ; & c'eſt ce qui en prouve la fauſſeté, & qui fait voir au contraire la verité de la Religion Chrétienne. Perſonne ne doit eſtre

exclus de la vraye felicité par ſon état & par les qualitez qui ne dependent pas de nous : il faut que chacun ſoit capable de l'acquerir ; & c'eſt ce qui ſe rencontre parfaitement dans nôtre Religion. Car pour eſtre Chrétien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philoſophes avoient ainſi pluſieurs faux principes ſur leſquels tous leurs raiſonnemens rouloient ſans qu'ils en ayent jamais découvert la fauſſeté. En voicy un qui eſt la ſource de la pluſpart de ces baux diſcours par leſquels ils nous exhortent à la conſtance, & au mépris des accidens humains, & de la mort meſme. Ils ſuppoſoient que l'ame pouvoit faire en tout eſtat, ce qu'elle pouvoit faire en certains eſtats. C'eſt le fondement de ce diſcours de Seneque. *Il eſt difficile, direz-vous, d'obtenir de ſon eſprit qu'il méprize la vie. Ne voyez-vous pas pour combien peu de choſe on la mépriſe tous les jours ? L'un ſe pend devant la porte de ſa maiſtreſſe ; l'autre ſe precipite du haut de la maiſon en bas afin de n'entendre pas plus long-temps les crieries d'un maiſtre de mauvaiſe hu-*

meur ; & cet autre qui s'en eſtoit enfuy , s'enfonce le poignard dans le ſein, de peur qu'on ne le ramene au maiſtre qu'ils avoit quitté. Pouvez-vous douter que la vertu ne puiſſe faire ce que la crainte fait bien ? Oüy j'en doute , & j'ay raiſon d'en douter. Cette crainte exceſſive n'a produit ces effets dont parle Seneque , qu'en cachant le mal de la mort à ces perſonnes, & en les appliquant uniquement au mal qu'ils deſiroient éviter. Dire que la raiſon le peut faire, parce que la paſſion le fait , c'eſt dire que ſi les tenebres cachent les choſes , il s'enſuit que la lumiere le peut faire auſſi.

Les effets extraordinaires des paſſions ne peuvent pas eſtre imitez par la raiſon, parce qu'ils dependent des mouvemens qui ne ſont pas entierement volontaires. Nous ne pouvons pas exciter en nous quand nous voulons ces émotions violentes , elles dépendent des objets , & meſme de certaines diſpoſitions du corps qui ne ſont pas en noſtre pouvoir.

Sans cette rage d'illuſion & de folie qui a fait regarder à ces perſonnes les maux qu'ils vouloient éviter

comme intolerables, & qui leur a caché celuy de la mort, jamais ils n'auroient pris ces reſolutions deſeſperées. Ces gens ne mépriſoient point la mort, ils n'y penſoient pas, ils s'y precipitoient comme en un lieu de repos.

Que ne prevenez vous par la raiſon, diſent encore ces Philoſophes, ce que le temps fera neceſſairement en vous. Mais ce temps me détournera de la veuë des choſes qui m'occupent preſentement, il diminuëra l'impreſſion ſenſible qu'elles font ſur mon corps, il attachera mon eſprit à d'autres objets. La raiſon ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extréme défaut dans tous ces raiſonnemens en ce qu'ils concluent que l'ame peut toûjours ce qu'elle peut dans certains eſtats involontaires & accompagnez de mille circonſtances exterieures qui ne dépendent point d'elle.

SENEQUE.

Ipſæ voluptates eorum trepidæ & variis terroribus inquietæ ſunt, ſubitque cum maxime exultantes ſollicita cogitatio : Hæc quam diu ?

Leurs plaiſirs meſmes ſont pleins de trouble & d'inquietude, & lors qu'ils ſont dans les plus grands divertiſſemens, il leur vient cette facheuſe penſée : Combien tout cela durera-il ?

REFLEXION.

Qu'il y a de gens qui ne font point toutes ces reflexions, & dont le malheur conſiſte en ce qu'ils ne les font pas ? Seneque ne connoiſſoit pas la ſtupidité des hommes. Leur mal n'eſt pas d'eſtre trop inquiettez par la crainte des accidens & des maux qui les menacent ? C'eſt de pouvoir vivre en repos ſans eſtre troublez par des craintes ſi legitimes.

SENEQUE.

Ad hæc ſacra & ſublimia accede, ſciturus quæ natura ſit Diis, quæ voluntas, quæ conditio, quæ forma; quis animum tuum caſus expectet, ubi nos à corporibus dimiſſos natura componat; quid ſit quod hujus mundi graviſſima quæque in medio ſuſtineat, ſupra levia ſuſpendat, in ſummum ignem ferat, ſidera curſibus ſuis excitet; Cætera deinceps ingentibus plena miraculis. Vis tu, relicto ſolo, mente ad iſta reſpicere?

Quittez ces occupations baſſes du ſoin des proviſions de Rome, & appliquez vous à contempler ces veritez hautes & ſacrées; quelle eſt la nature des Dieux, quelles ſont leurs inclinations; quel eſt leur eſtat & leur forme; qu'eſt-ce qui doit arriver à nos eſprits: en quel lieu la nature nous placera aprés qu'elle nous aura ſeparez des corps; quelle force retient au milieu du monde les corps les plus pezans: & éleve au deſſus les plus legers, & porte le feu au deſſus de

tous les autres ; quelle cause fait mouvoir les Astres. Ne voulez-vous pas quitter la terre pour jetter les yeux de vostre esprit sur ces grands objets.

Reflexion.

Il paroist par tout ce discours que les Philosophes ne se proposoient que d'avoir l'esprit occupé de quelque objet assez grand qui les exemtast d'ennuis & de passions. La recherche de l'immortalité de l'ame & de la nature de Dieu, ne tenoit dans leur esprit que le même rang que celle de la pezanteur de la terre & de l'ordre des élemens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fust neceſſaire pour regler leur vie. Ils croyoient pouvoir estre heureux sans sçavoir ny leur origine ny leur fin. Et generalement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d'un jeu de cartes qui ne produit pas moins certainement l'effet de divertir que les meditations les plus relevées.

Si c'eſt un bien que de connoſtre ces choſes, c'eſt donc un mal que de les ignorer, & par conſequent toutes ces ſpeculations ne ſe terminant qu'à nous convaincre de noſtre ignorance, ne ſont capables que de nous faire davantage ſentir noſtre mal. Si ce n'eſt pas un bien, les Philoſophes nous trompent en nous propoſant toutes ces recherches comme quelque choſe de grand ? Il eſt donc clair qu'ils n'ont pas mis leur bonheur dans la connoiſſance de la verité ; mais dans cette agitation d'un eſprit remply de grandes idées. Ils ont crû qu'il importoit peu que les objets fuſſent faux ou vrays, pourveu qu'ils les occupaſſent également. L'erreur, le doute, la verité ont eſté pour eux des choſes indifferentes, & ils n'ont jamais crû ceux d'entr'eux qui faiſoient profeſſion de ne rien ſçavoir, moins heureux que ceux qui faiſoient profeſſion de ſçavoir tout. En un mot en trompant le monde par toutes ces promeſſes magniques ils n'ont effectivement penſé qu'à ſe divertir. Et lors mê-

me qu'ils combattoient ceux d'entr'eux qui enſeignoient que le plaiſir eſtoit le ſouverain bien de l'homme, ils ne ſe propoſoient point eux-meſmes d'autrefin qu'un pur amuzement d'eſprit.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE